



Cinna

Pierre Corneille

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Cinna

Corneille, dans sa tragédie d'Horace, avait trop heureusement réussi, avec le grand sujet que lui avait fourni l'histoire romaine, pour n'être pas tenté de puiser de nouvelles scènes d'énergie morale et de grandeur héroïque à la même source.

Tandis qu'Horace poursuivait sa brillante carrière, Corneille, dans sa retraite studieuse de Rouen, revenait, avec un redoublement d'attrait, à ses lectures latines, aux historiens latins de la République et de l'Empire, sans préjudice de son poète préféré, Lucain, et de son moraliste favori, Sénèque¹.

Un jour qu'il s'était pris à lire l'éloquent petit livre *De la clémence*, dédié par celui-ci à César-Néron, une page, entre toutes, une page d'histoire jetée, à titre d'exemple, parmi les considérations morales et les préceptes, l'arrêta, le frappa vivement par l'insigne grandeur du trait raconté et par le tour dramatique du récit.

1. Disons aussi qu'en se détournant de l'Espagne et en se portant vers Rome après le succès du *Cid*. Corneille n'avait pas seulement obéi à un attrait de son génie vers les annales de ce peuple duquel Bossuet a dit qu'il « était du tempérament le plus fécond en héros. » Autour du poète, dans la société polie de ce temps, on était curieux et friand d'histoire romaine. Les récits de Coeffeteau, les traductions de Perrot d'Ablancourt faisaient fortune dans les salons. A l'hôtel de Rambouillet, c'était le régal des beaux esprits du lieu que les considérations de Balzac sur le Ro-

main, le Romain en soi. type de fermeté d'Ame, de vertu civique et guerrière. Un jour, dans la Chambre bleue, l'entretien, un de ces entretiens qui ressemblaient à des dissertations en dialogue, était mis par la marquise, à propos d'une définition de V Urbanité (mot de création récente), sur l'urbanité romaine, telle que l'entendait Cicéron et que la pratiquaient Scipion, Lélius, Atticus. César. Une autre fois, la conversation tombait et, en s'animant, se prolongeait! soi- une haute figure romaine, sujette a contro-

sur Octave-Auguste. Ce jour-la, Balzac, grand admirateur du personnage, tenait le dé ; Chapelain résumait, concluait. — V. dans le recueil

teours de Balzac ceix où il reprend, complète, développe ce qui s'était dit. autour de la marquise, sur ces deux sujets. — Nous avons cité dans notre Appendice une bonne part de l'éloge i rhéteur.

vi ÉTUDE SUR CINNA.

Après avoir dit, avec son habituelle pénétration, tout ce que la Puissance acquiert de sécurité et d'honneur à pratiquer la vertu dont il s'agit, Sénèque passe aux leçons vivantes, et c'est de l'histoire du fondateur de l'empire qu'il tire celle qu'il croit de toutes la plus propre à frapper lame du jeune empereur, son élève.

«... Combien sont vrais de tels enseignements, je veux, César, te le montrer par un exemple domestique. Le dryjnAuguste fut un prince doux et clément, à ne le jugerquLTiiepuis son élévation à l'empire." Il est vrai qu'avant ce temps, sous la République, c'est lui qui tira l'épée ; à dix-huit ans, à cet âge qui est aujourd'hui le tien *, il avait déjà enfoncé le poignard dans le sein de ses amis ; il avait attenté secrètement à la vie du consul MarC'An-

toine ; il avait trempé, pour sa part de triumvir, dans les proscriptions. Mais dans la suite, et lorsqu'il avait passé l'âge de quarante ans, pendant un séjour qu'il fit dans la Gaule, avis lui fut donné d'un complot, qu'un Lucius Cinna, homme de pauvre esprit², formait contre sa vie. Il sut en quel lieu, dans quel temps, comment il devait être frappé. Tout était révélé par un des complices. Il ne pensa d'abord qu'à se défendre en punissant. Il fit appeler au conseil ses plus sûrs amis.

» Dans la nuit qui précéda, il ne pouvait dormir, en songeant qu'il lui fallait condamner un jeune homme d'une naissance illustre, sans reproche jusqu'à ce crime, un petit-fils de Cnéius Pompée. Il ne pouvait se résoudre à trancher une seule vie, lui qui jadis avait, étant à table, dicté à M. Antoine l'édit de proscription. Agité et gémissant, il laissait échapper de temps en temps des paroles qui se combattaient: « Quoi donc? laisserai-je mon assassin aller et venir impuni et tranquille, tandis que toute paix m'est ravie? Une serait pas puni, l'homme qui veut frapper cette tête qu'ont respectée tant de guerres civiles, tant de combats sur terre et sur mer, et lorsque enfin la paix est rendue au monde ; et qui veut, non m'assassiner simplement, mais, comme une victime, m'immoler ? » En effet, on avait résolu de le frapper au milieu d'un sacrifice. Puis, de nouveau, après quelques instants de silence, se prenant à lui-même plus qu'à Cinna, il s'écriait à voix plus haute : « Pourquoi vivre, si tant de gens ont intérêt à ce que tu meures ?

1. Pourquoi ce rapprochement inattendu ? C'est une flatterie à l'adresse du jeune empereur, jetée en passant. Néron, dans les premiers jours de son règne, avait donné certaines marques d'humanité ou de sensibilité, où l'on voulait voir des gages de bon-

heur pour l'empire. Un jour,, devant une condamnation capitale à signer, il avait dit qu'il aurait voulu ne savoir pas écrire {Vellem vescire Miteras}. Ce mot, dans le De clément ia, est rappelé un peu plus loin. Néron commençait donc comme Auguste avait fini!

2. Stolidi ingenii virum. — La variante soiidi, qui donne un sens tout différent, a été adoptée par plus d'un interprète. D'après cette dernière leçon, La Harpe a traduit : homme d'un esprit ferme.

ETUDE SUR CI XX A. Vil

Quel sera le terme des supplices? Combien de sang faudra-t-il encore ? Je me vois éternellement en butte aux coups d'une jeunesse de noble race ; c'est à cette tête qu'en veulent leurs épées. Ce n'est plus la peine de vivre, s'il me faut perdre tant d'existences pour as.-urer la mienne ! » Son épouse Livie l'interrompt enfin : « Yeux-tu, lui dit-elle, recevoir un conseil de femme ? Fais ce qu'ont accoutumé les médecins. Quand les remèdes usités ne réussissent pas, ils en essaient de contraires. Lépidus a suivi Salvidiénus ; Muréna, Lépide ; Caepion, Muréna ; Egnatius, Csepion; j'en passe d'autres, dont on ne peut rappeler sans rougir l'insolente audace. Fais maintenant l'essai de ce que peut la clémence. Pardonne à L. Cinna ; il est découvert, il ne peut plus te nuire ; il peut servir à ton nom, à ta gloire. » Heureux d'avoir trouvé un avocat de son secret désir, Auguste rendit grâce à sa femme. Il fit contremander les amis qu'il avait appelés au conseil. Il manda Cinna seul, éloigna tout le monde à son arrivée, et, lui ayant fait donner un siège auprès du sien -. « Avant tout, dit-il, je te demande ceci: écoute, sans répliquer, ce que j'ai à te dire; ne m'interromps d'aucun mot, d'aucun cri : je te donnerai ensuite temps et loisir de me répondre. Cinna, je t'ai trouvé, au temps ja-

dis, dans le camp de mes plus grands adversaires; tu n'étais pas devenu mon ennemi, tu l'étais de naissance; je t'ai épargné, cependant ; j'ai fait plus; je t'ai fait rendre tout ton patrimoine; à cette heure, tu es heureux et riche, à tel point que les vainqueurs eux-mêmes portent envie au vaincu. Le sacerdoce que tu me demandais, je te l'ai donné, à l'exclusion de prétendants dont les pères avaient combattu à mes côtés. Après tout ce que j'ai l'ait ainsi pour toi, tu as résolu de me tuer. »

» A ce mot, Cinna s'écriant qu'il était bien éloigné d'une telle démente : « Tu ne tiens pas. Cinna, ta parole: il était convenu que tu m'entendrais sans m'interrompre. Oui, te dis-je, tu te prépares à me tuer. » Et, pour preuve, il ajouta tout ce qu'il avait appris, le lieu, les complices, le jour, l'ordre du guet-apens, le nom du conjuré chargé du premier coup. Le_ voyant alors saisi, et en silence, non plus pour tenir sa promesse de se taire, mais de la presse de sa conscience : « Quel était, en agissant ainsi, ton dessein? convoitais-tu le principat pour loi-même? Certes, les choses vont mal pour la République, si rien, excepté moi, ne fait obstacle à tes ambitions. Tu ne peux pas seulement défendre ta maison ; dernièrement, dans un procès d'intérêts privés, tu t'es laissé battre par un iils d'alFranchi ; crois-tu donc que le moins difficile que tu puisses faire, c'est d'entreprendre contre César ? Mais, dis-moi, si je suis le seul obstacle qui s'oppose à tes visées, après moi, les Paul, les Fabius, les Cossus, les Servilius te souffriront-ils, et cette imposante troupe de nobles qui ne se

parent pas de vains noms, et sont eux-mêmes un honneur à leurs images de famille ? » Mais pour ne pas, à reproduire tout son discours, m'étendre trop dans ce volume (on assure, en effet, qu'il parla ainsi plus de deux heures, prolongeant à dessein cette

forme de châtement dont il se contentait) : « Pour la seconde fois, Cinna, dit-il, je te donne la vie : je te l'avais autrefois donnée comme à mon ennemi, je la donne maintenant au traître et au parricide. Que, de ce jour, l'amitié commence entre nous. Essayons qui de nous deux sera de meilleure foi avec l'autre, ou moi qui te laisse la vie, ou toi qui me la devras. » Bientôt après, il lui déféra de lui-même le consulat, se plaignant qu'il ne l'eût pas osé demander. IL le compta depuis au nombre de ses plus fidèles amis, et fut institué son unique héritier. Depuis ce jour, il n'y eut plus aucune conspiration contre lui. »

Dans son expressive rapidité, ce récit, dont Fauteur a ménagé l'intérêt avec beaucoup de sentiment et d'art, était, à coup sûr, une rencontre heureuse pour notre poète en .quelede scènes émouvantes et d'illustres triomphes du devoir pour^ son théâtre Quel beau sujet de scène en monologue, que cette 'nuit inquiète d'Auguste, que ces mouvements d'âme en sens contraires du maître du monde, combattu entre le plus légitime ressentiment et la satiété d'une lutte sans trêve, le dégoût des rigueurs sanglantes ! Et quel sublime coup de théâtre que ce, Soyons amis (ex hodierno die inter nos amicitia incipiat), succédant aux paisibles et d'autant plus accablants reproches, à cette écrasante et juste mercuriale, à laquelle se réduit, pour toute sanction, le généreux offensé ! Jamais pardon royal ne fut accordé avec plus de grandeur d'âme et d'esprit tout ensemble.

Il est vrai qu'il n'y avait là d'étoffe que pour quelques admirables scènes, et Corneille cherchait matière pour tout un nouveau poème tragique en cinq actes.

Mais le même fait n'avait-il pas été raconté par d'autres avec d'autres détails, surtout avec plus de renseignements sur la

conspiration elle-même, sur son auteur et ses complices, et ne pouvait-on recueillir dans les annales du même temps des éléments nécessaires de surplus pour la construction d'une tragédie en l'honneur de la clémence, dont Auguste serait le héros? Corneille dut l'espérer, et, sans nul doute, fit et poursuivit avec un soin curieux cette étude; mais l'histoire d'Auguste, dans ce que le temps en a respecté, ne réservait, sur l'événement en question, aucune lumière nouvelle à ses recherches.

Tacite et Suétone ne disent, au sujet des complots que cet empereur eut à réprimer, qu'un mot très général, sans rien spécifier des circonstances ni des personnes. Velléius Paterculus signale rapidement les projets d'attentat et les justes

ETUDE SUR CINNA. ix

châtiments des Muréna, des Lépidé, des Ceepion. des Egnatius, et, bien qu'empressé à faire valoir tout ce qui est à la louange d'Auguste, n'ajoute rien qui se rapporte à Cinna, et ne prononce même pas son nom. Dion Cas-ius, dans le souvenir qu'il donne au crime de Cinna et à la grâce dont il fut l'objet, insiste plus sur le pardon que sur le complot, et son récit ne nous apprend rien de ce que celui du philosophe nous laisse ignorer¹.

Cependant Corneille ne revint pas les mains vides de cette excursion intéressée à travers l'histoire de l'Empire.

Au début du LI^e livre de Dion Cassius, ou du moins de ce qui nous en reste, le récit des événements s'interrompt pour donner place à une longue délibération politique entre personnages fameux, dont l'historien reproduit, ou plutôt refait, du mieux qu'il peut, les discours. C'est un conseil intime tenu par Auguste avec les deux meilleures têtes de son gouvernement, ses ministres dé-

voués, Agrippa et Mécène. Auguste, sous l'empire d'une fatigue du pouvoir et d'une satiété des grandeurs plus ou moins sincères, fait part à ces confidents éprouvés d'une pensée qui le travaille : il est tenté de finir comme Sylla-, se déchargera-t-il, à son exemple, par une abdication glorieuse, du fardeau sous lequel il se sent fléchir, ou doit-il persévérer dans son immense tâche et rester à la peine ? Les deux hommes d'État consultés répondent en toute liberté et franchise. Agrippa se prononce ouvertement pour un abandon volontaire et complet de tous les pouvoirs accumulés sur une seule tête, et pour une restauration généreuse de la République. Mécène développe et motive longuement un avis absolument contraire.

Mettre aux prises de tels personnages, devant un pareil auditeur, sur un aussi grave sujet, n'était pas tâche facile pour un historien curieux, honnête, mais de médiocre génie, et, dans son style grec appliqué aux choses romaines, assez terne écrivain. Pour cette lutte de politique et d'éloquence qu'il se

1. Le récit de Dion offre une mise en scène, comme celui de Séuète, mais beaucoup moins vive et moins complète. Au moment où, instruit de tout et maître de la vie des conjures, il s'interroge avec tristesse et doute sur ce qu'il doit faire. Auguste reçoit la visite de Livie ; un entretien s'entre les deux époux ; il explique les motifs de son irrésolution ; elle lui propose d'essayer de la clémence. Ce n'est pas en quelques mots, comme dans Sénèque ; c'est tout un discours qu'elle lui débite, prolixe et assez banal, sur la générosité et surtout sur les avantages politiques de la conduite qu'elle préconise. Elle persuade, et grâce est faite à tous. Le récit s'achève sans mettre en présence Auguste et Cinna dans une dramatique entrevue, et sans nouveau discours. L'his-

torien se borne à dire que « César se rendit à l'avis de sa femme, et relâcha tous les coupables, après les avoir châtiés en parole par ses réprimandes. EsefoOiq -i a.j-.y,, *a: aç^xe itàvTa,- -où; ûxwxiovi, /.v-ou xiffi vouôrrijffa;.) — On a remarqué que Sénèque et Dion, d'accord pour l'ensemble du récit, ne le sont pas pour la date de l'événement ; le premier lo place au temps où Auguste venait d'atteindre sa quarantième année, en l'an de Rome 739; le second le reporte à l'an 756, beaucoup plus loin dans le règne d'Auguste

X ETUDE SUR CINNÀ.

risquait à retracer d'après une tradition plus ou moins authentique, et, selon toute apparence, sans le secours d'aucun document *, ce n'eût pas été trop de l'esprit politique d'un Polybe ou du coup d'œil pénétrant d'un Tacite, ou du sens historique et de la souplesse oratoire d'un Tite Live. L'Agrippa et le Mécène de Dion Cassius délibèrent en froids et vagues théoriciens plutôt qu'en hommes d'État expérimentés et bien à l'œuvre. C'est, le plus souvent, d'une manière abstraite et par des lieux communs de politique d'école, qu'ils préconisent, le premier, les bienfaits de l'état républicain, le second, ceux du monarchique, et que l'un décrie et rejette ce que l'autre vante et conseille. Une étude moins superficielle des choses présentes, des circonstances et des besoins actuels, de l'état des esprits, des vœux ou des regrets publics à Rome et dans le monde romain, à cette heure, eût autrement, et beaucoup mieux que des spéculations quelque peu banales, donné force à la cause que chacun d'eux défend. Pourtant, malgré ce qui lui manque de fond et de réalité, et, quoique trop longuement reproduire, cette scène à trois, sur un tel sujet, intéresse ; elle a de la grandeur par la nature de la question qui

s'agite en si haut lieu; elle attache par la divergence tranchée des avis soutenus de part et d'autre devant le tout-puissant empereur. Le plaidoyer monarchique de Mécène est moins abstrait et moins creux que la thèse démocratique d' Agrippa. Celui-ci ne s'écarte guère des comparaisons a priori entre la république et la monarchie tout à l'avantage de l'une des deux. Mécène, avant de finir, sort utilement des théories en l'air en s'attachant à rappeler les tempêtes civiles et les immenses luttes d'ambitions qui, depuis un siècle, ont bouleversé coup sur coup Home et le monde, et en indiquant quelques-unes des causes de l'effroyable anarchie sous laquelle, fatalement, la République a sombré et s'est abîmée sans retour. Il y a là des pages que de hautes et justes vues d'historien soutiennent et animent, en dépit de l'abondance un peu déclamatoire et du peu de nerf de l'expression.

«... Ainsi, sous ton autorité, appuyée des conseils des sages, toutes choses iront mieux dans la paix et dans la guerre ; ainsi, les affaires pourront être bien administrées, n'étant plus livrées au peuple, ni délibérées en plein jour, ni abandonnées aux orateurs charlatans, ni mises en péril par les manœuvres des ambitieux. C'est ainsi que nous jouirons doucement des biens que le ciel nous accorde, délivrés et des guerres fatales et des séditions impies, malheurs inséparables des démocraties; car, dans ce régime, les plus puissants, aspirant aux

t. Il n'est pas impossible, cependant, que quelque trace d'un entretien politique de ce genre entre Auguste et ses deux conseillers se soit conservée dans les écrits intimes de l'empereur dont parle Suétone, ch. lxxxiv.

honneurs, achètent les petits, et, avec leur aide, bouleversent tout. Cela s'est vu chez nous plus d'une fois, et il n'y a pas un autre moyen de prévenir de tels désordres. Faul-il rappeler toutes les guerres, toutes les séditions qui ont déchiré pendant si longtemps notre malheureuse patrie et dont les causes sont bien connues. Deux choses surtout les ont produites, la multitude des citoyens et la grandeur de l'empire. Dans cette grande foule d'hommes, divers de nation et de tempéraments il existe fatalement une extrême diversité de passions et de désirs; et notre puissance s'est accrue à tel point, qu'il est très difficile de la régler et de la conduire.

» Tant que le peuple romain fut peu nombreux, tant que nous ne fûmes pas beaucoup plus puissants que nos voisins, l'ordre se maintint dans l'État, et, en peu de temps, nous devînmes maîtres de toute l'Italie. Mais depuis que, sortis de l'Italie et répandus dans toutes les parties du monde, nous avons rempli de notre nom et soumis à notre empire les terres et les mers, tout va mal au dedans. La République a été troublée par des intrigues et des séditions qui, bientôt, de Rome, ont passé dans les armées. Notre ville, telle qu'un grand vaisseau de passage, remplie d'une foule d'hommes de toute espèce, et privée de pilote, flotte depuis longtemps au gré des vents et des orages, et s'en va, ballottée de çà de là, comme un navire sans lest. Ne l'abandonne pas dans ce péril ; car tu vois comme elle fait eau de toutes parts ; ne la laisse pas se briser contre les écueils ; tu vois combien sa charpente ébranlée a peine à tenir la mer¹. Mais, puisque les dieux pitoyables envers la patrie t'ont donné à elle pour maître et pour chef, veille sur son salut, et que par tes soins, qui commencent dès à présent à la faire respirer un peu. elle soit rendue pour toujours au repos et au bonheur

» Je crois avoir réussi à te faire approuver les raisons pour lesquelles je soutiens que l'autorité doit être remise aux mains d'un seul. S'il en est ainsi, saisis-toi hardiment et avec confiance du souverain pouvoir, ou plutôt crains de le déposer ; car il s'agit bien moins ici de t'apprendre à l'exercer que de t'avertir du danger de le perdre. A quels périls ne t'exposerais-tu pas en remettant la souveraineté au peuple qui la possédait jadis, ou en la livrant à un autre ! Songe combien de

1. Comparaison bien prolongée dans un discours de politique ei d'affaires, et où l'on ne s'attendait pas à retrouver un souvenir presque littér. de l'ode du poète Horace au vaisseau de l'État (O navis, réfèrent... 1, 1[^] :

Norme villes ut Nii'lum remigrio latus, Et main* céleri goucius Africo, AntenDaeipie sreinanr. ac siue funibus Vix dm aie carias Possint imperiosius £i]uoi' ?

citoyens ont eu jadis à se plaindre de toi; songe combien d'ambitieux vont tenter de s'élever au pouvoir suprême. Tous verront en toi, ou un ennemi à frapper, ou un obstacle incommode à détruire... Il ne manquerait pas de Lépides, de Sertorius, de Brutus, de Cassius pour s'armer contre toi. Puisses-tu, en considérant ces choses et en calculant toutes les autres circonstances, n'abandonner ni toi-même, ni la patrie !... i. »

Voilà ce que Corneille lisait, relisait, dans une très imparfaite traduction de Dion Cassius, la seule qu'on eût alors. A travers les platitudes de la version, ce débat où, selon l'historien, s'étaient agitées en secret les destinées du monde, n'était pas d'un médiocre intérêt pour cet esprit si naturellement attiré vers toute grandeur, pour le poète à l'affût des sujets de belles situations, de

dramatiques dialogues, que l'histoire peut mettre à la disposition du théâtre. Chez ce poète, dans ce perçant et sublime génie, il y avait des parties de dialecticien, d'orateur, de politique, qui, déjà, s'étaient hautement manifestées en certaines scènes mémorables de ses deux premiers chefsd'œuvre; d'abord dans ce lit de justice du Cid, où la royauté féodale, paisible, et, Toreille ouverte à tous, préside à l'émouvant débat engagé entre la plus légitime douleur et les justes droits du père offensé et du gentilhomme citoyen ; ensuite, et mieux encore, dans ce prétoire de la Rome des rois, ressuscité d'après Tite Live, où devant un autre monarque-juge, le vieil Horace plaide victorieusement contre le vengeur de Camille la cause de la famille romaine et de l'État tout ensemble. Pour ce mâle et sérieux génie de Corneille, capable de dramatiser avec un tel bonheur les plus sévères souvenirs de l'histoire, nourri des plus beaux discours de Lucain, quelle belle scène à faire que cette mémorable délibération d'Auguste et de ses deux conseillers, en la reprenant d'une main rapide et puissante dans les froides pages de l'annaliste gréco-romain !

Mais cette scène, pour l'offrir aux spectateurs, où la placer, à quelle trame la rattacher, dans quelle œuvre l'introduire?...

Devant ces deux morceaux d'histoire, rencontrés, étudiés tour à tour, médités comme ils méritaient de l'être, celui de la conjuration de Cinna par Sénèque, celui de la délibération impériale par Dion, l'un et l'autre, par leur fond et leurs proportions, n'offrant matière qu'à de beaux fragments dramatiques,

1. La réponse de Mécène ne se termine pas lu ; elle reprend et s'étend dans toute une seconde partie d'un tout autre caractère. C'est une suite de conseils pratiques, un exposé de changements politiques à opérer, de mesures à prendre pour achever le bon-

heur public: épurer le sénat, modifier les conditions d'entrée dans l'ordre équestre, les attributions des chevaliers, créer une charge de sous-censeur, régler à nouveau le recrutement des armées, etc. Plus d'une des réformes accomplies par Auguste se retrouve dans cet ample programme d'administration et de gouvernement que l'historien met dans la bouche du ministre.

Corneille s'arrêtait rêveur : tout à coup l'idée d'une de ces combinaisons hardies auxquelles, dans leurs constructions scéniques, ont recours les poètes de théâtre, traversa son esprit et s'y fixa.

Pourquoi ne pas rapprocher, réunir dans un même cadre ces deux figures d'Auguste, l'Auguste qui pardonne et celui qui, si noblement, prend conseil ; l'une et l'autre empreintes d'une même douceur et d'imposante tristesse ? Pour cela, que faut-il ? retarder l'époque de la délibération, renvoyer ce fait occulte, et sans date bien précise, au temps où Auguste n'avait plus ni Agrippa, ni Mécène, et à leur place oser mettre, qui ? Cinna. oui, Cinna lui-même, et un de ses plus importants complices ; non pas le Cinna du récit de Sénèque, esprit rude et borné, brouillon vulgaire [*stolidi ingenii virum*), mais un jeune et brillant patricien, de vif génie, d'éloquente parole, distingué par Auguste, honoré de ses grâces, de sa confiance, de son intimité, mais, dans cette faveur en apparence acceptée, resté fidèle à l'esprit républicain de sa famille, au culte des grands Romains tombés à Thapsa et à Philippes, obstiné à les suivre, à les venger, jusqu'à tramer lui-même contre l'usurpateur un complot à la Brutus, traître à son maître et à son ami par un ardent esp_rjt_dg_libeHé et de dévouement à la patrie^ Au moment suprême de l'entreprise, tout étant prêt dans le plus complet mystère, l'empereur, tenté de

ne plus l'être, et irrésolu, prendra les deux chefs de la conjuration pour arbitres ; soudaine et dramatique coïncidence, moyen audacieux, mais puissant, d'élargir, de varier, de compliquer l'action, sans la trop charger ni l'obscurcir; vraie péripétie, la plus fertile qui se pût concevoir en effets divers, en contre-coups prolongés sur les sentiments et la conduite des personnages !

A cette combinaison, originale et féconde, que vienne s'ajouter un personnage de plus, un conjuré encore (il n'y en a que deux en vue jusqu'ici), d'une espèce nouvelle, une Romaine, une jeune Romaine, fille de proscrit, républicaine, elle aussi, par esprit de famille et par vengeance filiale, aimée de Cinna et promise à lui par elle-même comme prix au libérateur, âme du complot par l'énergie de sa haine pour Auguste, mais objet de rivalités intimes, dangereuses pour qui conspire ; et voilà tout un canevas tracé, tout un scénario de tragédie à souhait, riche matière à traiter, à développer. Sur ce fond, un génie inventif aura sans doute encore à s'évertuer pour en tirer toute une œuvre d'un intérêt suivi et d'une juste étendue. De quelles parties principales ou accessoires, de quels détails ou incidents, encore ajoutés par le poète, s'est formé, sous son industrieuse main, le tissu de Cinna, au complet ; montrons-le, car c'est un des points de départ nécessaires de cette étude, par une analyse, au moins sommaire, par un rapide et fidèle résumé de l'action.

Acte Ier. — La fille du proscrit Toranius, Emilie, attend Cinna qui préside une dernière et décisive réunion de ~T?m- Jures; elle attend, émue, anxieuse, combattue entre un désir impatient de vengeance et les terreurs d'une entreprise où celui qu'elle aime joue sa vie. Sa suivante Fulvie, par quelques remontrances de confidente intime sur l'œuvre de ténèbres et de sang où elle la

voit engagée, l'excite d'autant à s'affirmer, à se révéler devant nous avec ses implacables ressentiments de tille et de Romaine, son viril courage, sa résolution d'être à Cinna vainqueur, ou de succomber avec lui. Qu'on ne lui objecte pas les bons traitements par lesquels Auguste a cru pouvoir consoler, désarmer l'orpheline qu'il a laite ; elle se juge dégagée de toute reconnaissance envers le tyran, dont les repentirs tardifs et toutes les faveurs ne lui rendent pas un père.

Cinna revient, tout satisfait et ravi des dispositions de ses complices, des effets de sa parole sur leur troupe réunie, de l'unanimité des courages à tout fixer pour le lendemain. L'enthousiasme d'un récit, où il reproduit quelques parties(de sa chaude harangue de tout à l'heure, passe dans l'âme d'Emilie. En ce moment, Évandré, affranchi de Cinna, lui vient dire qu'il est, ainsi que Maxime, l'autre chef de la conjuration, mandé d'urgence chez l'empereur. Tout serait-il découvert ? Emilie s'effraie ; Cinna, intrépide, la rassure, et se rend où il est appelé.

Acte II. — De la maison d'Emilie on passe chez l'empereur. Rien n'a transpiré du complot. Auguste, retiré seul avec Cinna et Maxime, leur expose, en prince et en ami, les tristesses, les dégoûts de sa haute fortune, ses doutes, ses irrésolutions entre le repos qui l'attire et les exemples récents qui le lui font redouter ; il attend d'eux un avis sincère, et s'en rapporte d'avance à leur sagesse et à leur amitié.

Si nouvelle et si déconcertante que soit, pour les deux conspirateurs, cette ouverture imprévue, il faut répondre sur-lechamp. Cinna parle le premier. Va-t-il encourager une pensée qui, d'elle-même et sans secousse, accomplirait ce que les poignards allaient faire ? Non. Tout au contraire, Cinna presse l'empereur de retenir

un pouvoir trop bienfaisant, trop nécessaire au monde pour n'être pas à jamais légitime et sacré, et dont il ne pourrait se dépouiller sans paraître douter de son droit, sans trahir sa gloire. Une abdication, loin de rendre aux Romains des libertés dont ils ne savent plus jouir, les rejeterait infailliblement à tous les maux d'une anarchie dont ils respirent à peine. L'épreuve est faite de tous les abus, de tous les désordres, de toutes les convulsions, auxquels, dans un vaste empire, chez un peuple mêlé, dans une cité en proie à l'or des ambitieux, est fatalement voué l'état démocratique. A l'amcur du pays doivent être généreusement sacrifiés tous

les rêves de glorieux renoncement et de doux repos, et c'est Rome à genoux qui demande persévérant appui et dévouement sans trêve à son sauveur. A ce langage, Maxime oppose vainement les revendications du vieil esprit romain, plus vivace qu'on ne croit sous l'empire, et, d'une part, la menace du sort de Jules César, toujours suspendue sur la tête de son héritier, de l'autre, l'immortelle gloire promise à un nouveau Sylla, restaurateur de l'antique liberté et des institutions auxquelles Rome a dû son énergie et ses conquêtes. Le défenseur, sincère ou perfide, du statu quo impérial l'emporte sur l'avocat du passé. Auguste, en se rangeant aux vœux éloquents de Cinna, honore l'indépendance de Maxime. Il récompense l'un et l'autre de leur zèle, en donnant à celui-ci le gouvernement d'une riche province, et à Cinna une épouse digne de lui, cette Emilie, qu'il a comblée de ses soins et de ses faveurs, et traitée en fille.

Scène d'explication entre les deux complices restés seuls. Pourquoi retenir dans son pouvoir usurpé le tyran qui veut cesser de l'être? demande Maxime. — L'impunité du tyran, répond Cin-

na. est un dangereux exemple, et le poignard est le plus sûr libérateur. — Et dans une suite d'entretien en lieu plus commode (on est chez Auguste), qui s'achève hors de la scène, il fait à Maxime l'aveu de sa passion pour Emilie, jusqu'à restée secrète entre les deux amants, et du serment qu'il a l'ait de mériter sa main en la vengeant.

Acte III. — Maxime répand dans le sein d'un confident ses froissements, ses amertumes. Restera-t-il à la remorque de Cinna, dans une entreprise à laquelle la touchante confiance du prince aurait dû couper court, et où le prétendu nouveau Brutus ne s'obsline que par le plus intéressé des motifs. Cinna, désormais, ne conspire que par obéissance à sa maîtresse : Maxime aidera-t-il au triomphe de cet amour, au bonheur de son rival ? car, lui aussi, il aime en secret Emilie.

Le confident Euphorbe aigrit de son mieux cette âme troublée, et glisse un alFreux conseil. Cinna, tout à sa passion, se joue de Rome et de Maxime : eh bien, que Maxime prenne sa revanche en dénonçant le complot ; qu'il perde ainsi son rival et demande à l'empereur, pour prix de ses révélations, la main d'Emilie. Très mal accueilli d'abord, ce conseil est moins repoussé que combattu et discuté par celui qui le reçoit.

Cinna reparaît, préoccupé, sombre de visage. Aux questions de Maxime, il répond par l'aveu d'un retour imprévu sur lui-même, d'une révolte de conscience irrésistible, d'un naissant et poignant remords. L'exaltation qui, tout à l'heure, était l'âme de sa conduite et de ses discours devant l'empereur, est tombée. Il voit à nu et prend en horreur l'acte sanglant de demain, aggravé jusqu'au crime par la confiance et les bontés

d'Auguste. Osera-t-il percer ce généreux cœur? Mais comment se dégager du serment fait à Emilie ? Gomment échapper ou au parricide ou au parjure? — Maxime ne fait pas grâce à son ancien ami de paroles sévères, où le plus malveillant dépit respire.

Et voici Emilie. Elle sait, sans en être touchée, comment l'entrevue qu'elle redoutait a fini, et qu'elle est promise par le tyran à celui qu'elle aime. Cinna ne peut lui cacher les nouveaux sentiments qui l'agitent, le frémissement d'une conscience soulevée devant le sang à répandre, son insurmontable désir de la voir s'attendrir, elle aussi, et pardonner. L'implacable fille du proscrit s'indigne à cet aveu, fait honte au petit-fils de Pompée de ses lâches scrupules, le pousse à bout par ses reproches de Romaine et d'amante, et lui arrache un nouveau et désespéré serment d'agir.

Acte IV. — De nouveau chez Auguste. Euphorbe, l'âme damnée de Maxime, vient de tout révéler à l'empereur, non sans ajouter le mensonge à la délation ; à l'en croire, Cinna, nullement ébranlé par les derniers bienfaits du prince, poursuit ardemment son affreux dessein, et Maxime, accablé de remords vient de se punir mortellement lui-même.

Auguste, seul, se récrie en gémissant, maudit une grandeur livrée à de telles inimitiés et trahisons, s'accuse lui-même et son sanglant passé, s'enflamme de colère à la pensée d'ingratitude si noires, s'excite à de nouvelles et justes rigueurs, recule devant le sang à verser encore et s'abat dans une irrésolution douloureuse, également impuissant à pardonner et à punir.

Livie, sa femme, vient à lui ; elle apporte des conseils de clémence, d'entier pardon, auxquels cette âme exaspérée a d'abord peine à s'ouvrir. On ne sait à quel sentiment demeurera la victoire.

Cet acte se termine chez Emilie. Maxime, qui s'est fait passer pour mort, accourt près d'elle, lui dit que tout est découvert, que Cinna est perdu sans retour, et la supplie de vivre et de fuir avec lui, tandis qu'il en est temps encore. Elle entrevoit la ruse du traître, son criminel espoir, et repousse avec indignation l'amour qu'il ose lui déclarer.

Acte V. — Auguste a fait appeler Cinna; très calme, sous forme de récit, d'un long et fidèle récit, il lui rappelle de point en point tous les bienfaits dont il l'a comblé, jusqu'à ceux de l'heure récente : « Et cependant, ajoute-t-il, tu veux m'assassiner! » Cinna se récriant, il le réduit au silence en lui disant tout le détail du complot. Et pour qui ce coup monté ? Pour Rome? Non, puisque tout à l'heure le chef des conjurés a refusé la liberté qui s'offrait d'elle-même. Pour lui, sans doute?

ÉTUDE SUR CINNA. xvn

pour le faire César? Quelle ambition et quel homme! quel prétendant au fardeau de l'empire !

Atterré d'abord, Cinna se redresse en se déclarant coupable d'avoir voulu affranchir son pays, et prêt à mourir. — L'impératrice Livie amène Emilie, convaincue, elle aussi. — Devant Auguste, chacun des deux amants, en se chargeant lui-même, cherche à sauver l'autre ; puis tous deux s'unissent fièrement dans le même aveu, et demandent, pour toute grâce, à mourir ensemble.

Maxime arrive aussi, poussé par ses remords; il s'accuse de toutes ses perfidies, avec horreur de lui-même et malédiction sur Euphorbe. — Auguste fait grâce à tous, et même rend à Cinna son amitié, en prenant la postérité à témoin de la victoire qu'il remporte sur lui-même. Livie, d'un ton inspiré, annonce la fin des conspirations et prophétise au clément empereur une ère nouvelle, toute soumise et prospère, de son règne.

Telle est la contexture de Cinna. Corneille, dans *Y Examen* de sa tragédie, se rendant compte du succès très grand qu'elle a obtenu, croit pouvoir l'attribuer, pour une notable part, au train suivi et à la rapidité de l'action, et à « la facilité, dit-il, Je concevoir un sujet ni trop chargé d'incidents, ni trop embarrassé des récits de ce qui s'est passé avant le commencement de la pièce ; et où rien n'est violenté par les inconvénients de la représentation (de la mise en scène), ni par l'unité de jour, ni par celle de lieu. »

Mais cette action, dont Corneille n'a pas dit autre chose et de laquelle il paraît satisfait à tous les points de vue, est-elle partout d'une égale vraisemblance, et si liée et rapide qu'elle soit, l'intérêt se soutient-il au même degré dans toutes ses parties? Non, sans doute. Cinna a, comme beaucoup d'autres chefs-d'œuvre, ses inégalités, ses faiblesses. Il ne nous paraît pas nécessaire d'insister ici, en particulier, sur les défauts très réels que l'action, çà et là, présente. Ces défauts étant l'effet immédiat de certains oublis de vérité ou de convenance dans la conception ou le développement des caractères, se marqueront assez d'eux-mêmes dans l'étude que nous avons à faire de ceux-ci. Il y aurait péril de redite et, en quelque sorte, de double emploi, à les noter ici, à part et d'avance.

ETUDE SUR C1NNA.

lies caractères.

Cinna. — Le Ginna du premier acte, des principales scènes de cet acte, est brillant de jeunesse, de patriotisme, d'amour, d'intrépide résolution et de vaillance. Sur notre scène tragique, où les rôles de conspirateurs, de conjurés en lutte avec les tyrans ou les despotes, trouvent aisément faveur, sympathie même, aucun personnage de ce genre ne débute avec plus de chaleur, de mouvement, d'éclat, que ce jeune Romain lancé sur la trace des Brutus et des Cassius. Rapide, irrésistible est l'intérêt qu'il inspire. Cependant il étale devant nous, sans rien voiler, son sanglant dessein ; c'est, à vrai dire, un guetapens d'assassin qu'il prépare dans l'ombre : mais il a juré d'affranchir, même à ce prix, son pays d'un joug détesté ; mais, du même coup, il vengera son amante ; mais, dans la sinistre aventure où il s'engage, il joue délibérément, allègrement sa vie. Dans ces premières scènes, tout ce qui se dit d'Auguste réveille les plus odieux souvenirs de la dictature d'Octave et ne nous laisse voir, ne nous montre, dans l'héritier de César, que le sanglant triumvir parvenu à force de ,brigues et de crimes à l'empire. Les bontés du prince, clément < aux vaincus, dont Cinna lui-même s'est vu l'objet, les intimes faveurs dont il s'est laissé combler sans abjurer sa haine, tout ce qui jette sur l'attentat qu'il va commettre l'odieux d'une immense ingratitude, ne nous sera révélé que plus tard. Il paraît donc et se déploie devant nous avec un éblouissant prestige. Il a toutes les qualités qui donnent à un chef de complot puissance électrique sur les âmes, le grand air. l'audace, l'élan communicatif, l'éloquence impétueuse et habile. A l'entendre exposer, avec cette autorité et cette flamme d'accent tout ensemble, ce qu'il a fait tout à l'heure, ce

qu'il fera demain, nous croyons voir se produire et prendre hautement sa place dans l'action le héros de la pièce.

Cette impression bientôt après se modifie. Ce personnage qui, manifestement, a le beau rôle au premier acte, ne le conserve pas, à vrai dire, au second ; ou du moins, si nettement et franchement posé au début, il se voile d'un nuage et tourne au problématique dans la grande scène chez Auguste. Ce n'est pas qu'il n'explique très bien et brillamment les raisons de sa

ETUDE SUR CINNA. xrx

préférence décidée pour le maintien de l'empire ; très clair, très judicieux, très fort est le plaidoyer qu'il improvise en ce sens ; très éloquentes et pressantes sont les prières dont il l'appuie ; mais quel est le motif d'un procédé si contraire à son intransigeante et meurtrière politique de tout à l'heure ? Lui qui ne respirait que retour à l'ancienne république et à la liberté, pour quoi repousse-t-il le pacifique moyen qui s'offre tout à coup d'y revenir ? Est-ce que, par hasard, cette consultation si généreuse et si sincère d'un maître qui parle comme un ami l'aurait touché, subitement converti, aurait fait de lui un ardent avocat de l'ordre de choses existant ? Ou bien, cédant à l'emportement d'une haine personnelle, fait-il hypocritement parade de zèle impérialiste, afin de garder aux poignards la victime désignée ? Ou, conspirateur fanatique et furieux amant, retient-il Auguste dans la pourpre, afin de pouvoir tout à la fois délivrer ! et venger Rome, et venger Emilie en le frappant ?

On ne sait trop, tant que dure la scène ; par instants, le spectateur s'interroge là-dessus d'un esprit vaguement perplexe, tout en se laissant prendre à l'intérêt du grand débat auquel il assiste.

Maxime, lui, en bon Romain et en brave homme, encourage de son mieux une velléité sérieuse d'abdication qui arrangerait tout, en rendant au prince le repos, à Rome la liberté; étant données les convictions ou, si l'on veut, les illusions républicaines du personnage, c'est, assurément, de son côté que se trouvent, dans cette scène, la vérité, le bon sens, la logique de conduite, l'honneur ; ce conjuré en sousordre a réellement ici le beau rôle, ou du moins le rôle franc, attendu, sympathique.

Il est vrai que si, dans cette conversation politique, prise de Dion Cassius, où il osait mettre ses deux conspirateurs à la place des deux grands personnages de l'histoire (du républicain Agrippa et du monarchiste Mécène),. Corneille avait réservé à Ginna le rôle dont Maxime bénéficie, la clémence dont Ginna doit être finalement l'objet eût singulièrement perdu de son mérite. En effet, par cette conduite loyale et raisonnable, le chef des conjurés se fût acquis, dans cet entretien, un titre sérieux au pardon, au lieu d'en sortir menteur et, par ce coupable jeu, deux fois traître. La distribution des deux rôles de conseillers, dans cette scène, était, il faut en convenir, tracée d'avance, et Corneille, en réalité, n'avait pas le choix; à China revenait forcément celui de Mécène, ou du moins sa thèse, sa ligne politique; il devait, comme lui, exalter les bienfaits de l'empire, et déployer auprès du prince l'éloquence d'un zélé conservateur, tout en restant Ginna, c'est-à-dire, au fond et de cœur, démocrate impénitent, irréconciliable ennemi.

Dès le début de la scène suivante, un mot de lui nous révèle ce que nous pouvions supposer et ne nous décidions pas à

xx ÉTUDE SUR ChNNA.

croire. A Maxime, qui, aussitôt après le départ d'Auguste, lui demande, étonné :

Quel est votre dessein après ces beaux discours?

il répond fièrement :

Le même que j'avais, et que j'aurai toujours.

Ainsi, de son propre aveu, s'il a proclamé Auguste nécessaire au commun salut, et brûlé à ses pieds des flots d'encens, c'était pour être plus sûr de le tuer demain. Autrement, les grands morts tombés sous les proscriptions, le sénat et le peuple mis sous le joug, le foyer ensanglanté d'Emilie n'auraient pas, dit-il, leurs vengeurs, et la leçon, l'exemplaire leçon qui est au bout des poignards prêts à frapper, ne serait pas donnée aux Césars en herbe. Ce rôle de justicier à tout prix, il l'explique avec l'âpreté d'une volonté implacable et de singulières outrances de ressentiment. Il va jusqu'à dire :

Quand j'aurai vengé Rome des maux soufferts, Je. saurai le braver (Auguste) jusque dans les enfers. Oui, quand par son trépas je l'aurai méritée (Emilie), Je veux joindre à sa main ma main ensanglantée, L'épouser sur sa cendre, et qu'après notre effort, Les présents du tyran soient le prix de sa mort.

On a peine à ne pas trouver atroce ce dernier vers, alors même que dans ces mots, Les présents du tyran, on ne verrait qu'un pluriel poétique, on n'entendrait que la personne même d'Emilie, en écartant le souvenir de ces libéralités d'Auguste qui ont assuré à la fille de Toranius une magnifique dot (V. la scène n de l'acte Ier).

De pareils traits, aussi accusés, posent décidément un personnage. Ne noussemble-t-il pas, vraiment, que ce petit-fils de Pompée porte les ardeurs politiques de son parti jusqu'au fanatisme, qu'il joint à la fougue d'une jeunesse emportée l'entêtement farouche d'un conspirateur endurci? Évidemment, nous disons-nous, c'est un incorrigible et redoutable sectaire, que rien, rien au monde, si ce n'est la trahison d'un complice, ne pourra détourner de son chemin. L'histoire a de ces caractères ; au théâtre, on ne saurait dire qu'ils plaisent ; ils étonnent, ils frappent, ils imposent par l'énergique violence de leur langage et de leur conduite ; ils sont dramatiques par tout ce qu'ils brisent ou menacent de briser, et par toutes les résistances qu'ils suscitent. Corneille avait un faible pour les natures excessives et toutes d'une pièce, dans le bien et même aussi dans le mal, et il a excellé à les peindre...

Prenez un spectateur capable de se rendre compte de ses

ETUDE SUR CINNA. xxi

impressions et assistant pour la première fois à la représentation de Cinna, et demandez -lui si, au moment où le rideau baisse sur la fin du second acte, ce n'est pas là qu'il en est sur le compte du personnage qui nous occupe, et s'il ne le comprend pas comme nous venons de le faire. Nous ne doutons pas de sa réponse.

Cependant les heures volent, et, bientôt après, voici de nouveau Cinna en présence de Maxime. A la question que lui adresse celui-ci, tout étonné d'un air sombre qu'il ne lui connaît pas :

Puis-je do ce chagrio savoir quel est l'objet?

11 répond sans détour :

Emilie el César : l'un el l'autre me gêne:

L'un me semble trop ion. Vautre trop inhumaine,

Etr.

Tout ce qu'il ajoute est d'un homme que le repentir mord au cœur, qui s'attendrit et se déteste au souvenir des bontés d'Auguste, qui maudit, en gémissant, les engagements dont il se sent lié, les chaînes criminelles qu'il s'est forgées et qu'il n'a pas la force de rompre. Le juge le plus sévère de sa conduite ne le traiterait pas avec plus de rigueur qu'il ne le fait ?ans ces aveux spontanés et tout volontaires. Et ce n'est pas là un trouble d'âme passager, un orage fortuit de conscience, qu'un retour de volonté Iroide et de projets sinistres doive bientôt dissiper /Tel il est présentement, tel il restera jusqu'à la lin ; pénétré de son ingratitude, déchiré de remords, elfrayé du serment qui pèse sur lui, jusqu'à demander à l'inexorable Emilie de l'en dégager, et, parce qu'il ne réussit point à la fléchir, le plus malheureux et le plus irrésolu des mortels, j usqu'à ce que, tout étant découvert, l'attente d'une mort qu'il saura braver le tire de ses angoisses/ Voilà désormais Cinna, le nouveau Cinna ; car c'est véritablement un autre homme absolument différent du premier.

Ces deux parties, ces deux fractions du personnage, si différentes, si contraires, 'et dont la première n'offre aucun trait de détail, même léger, qui permette de voir venir ou de pressentir la seconde, forment-elles, dans leur ensemble, un tout vrai, se rejoignent-elles dans l'unité d'un caractère vrai ou vraisemblable?

Question aisée à résoudre, et que nous ne posons avec cette insistance que parce que des diversités d'appréciation assez inattendues se sont produites entre critiques sur le compte du personnage que nous éludions.

xxil ÉTUDE SUR CINNA.

Assurément, le fameux précepte d'Horace, bien compris,

Servetur ad imum Qualis ab incepto processerit et sibi constet,

n'exclut nullement du théâtre ces figures vives, remuantes, changeantes dans leur complexité, ces caractères ondoyants, inconsistants, mobiles, qui, à une certaine heure, sous le double coup de l'événement et de la passion, se transforment au point de se démentir, ou même passent d'un extrême à l'autre par une évolution plus ou moins prompte, parfois instantanée. De tels personnages, dont le type n'est que trop répandu dans la réalité, et qui nous attachent par tout ce que nous y retrouvons de nous-mêmes, jetés, étalés sur la scène, d'une main habile et sûre, y sont les bien venus, n'y trouvent pas moins faveur d'attention et d'intérêt que ces caractères hauts et constants dans leurs voies, bonnes ou mauvaises, solidement lestés, tout d'une pièce et, en quelque sorte, rectilignes, au nombre desquels tout à l'heure, par erreur et bien à tort (mais à qui la faute ?), nous rangions Ginna.

Mais de tels personnages, qui offrent au génie du poète riche et délicate matière, ne réussissent bien qu'à une condition : c'est de demeurer, pour le spectateur, à travers les déploiements contradictoires et les revirements de leur nature ardente et faible, toujours clairs, aisés à suivre, à démêler, à comprendre ; c'est que les étonnements que nous causent leurs dramatiques métamorphoses n'aient rien de renversant et nous frappent sans nous

confondre ; c'est que ces crises rapides, qui les transforment ou les retournent, n'arrivent, dans le cours de l'action, qu'au moment précis où elles peuvent ou doivent se produire, et que toujours, si surprenantes qu'elles soient, elles répondent tout au moins à une vague attente ou à une sourde inquiétude du spectateur; c'est qu'enfin cette inconsistance, qui est le propre de tels rôles, demeure soumise aux lois d'une logique secrète, et ne tourne pas à l'étrange, au bizarre, à l'obscur.

Peut-on dire que Corneille ait ici gardé ces mesures ?

L'explosion de honte, de remords, de douleur, qui signale la rentrée de Ginna sur la scène, au troisième acte, ne s'est annoncée par aucun indice, non pas même par quelque tressaillement avant-coureur. C'est, en quelque sorte, un changement d'âme à vue, une entière et complète volte-face. Aussi, devant ce flot de paroles désolées qui tout à coup déborde, la surprise du spectateur tient de l'ébahissement et lui met aux lèvres un muet et incrédule : Est-ce possible ? Il nous faut du temps et une certaine bonne volonté pour être convaincus et touchés d'une douleur aussi peu vraisemblable, et encore la sympathie, lentement et à grand-peine éveillée, manque-t-elle de confiance.

ÉTUDE SUR CINNA. xxin

Qu'attendait-il ce singulier Cinna [resté, au fond, beaucoup plus humain qu'il n'en avait l'air), qu'attendait-il pour chanceler et faiblir dans sa terrible entreprise ? Rien, depuis ses dernières et farouches menaces de conjuré (scène n de l'acte II), ne s'est passé, aucun incident n'est survenu qui ait pu l'ébranler dans son tragique dessein, l'agiter de scrupules inconnus, et le soulever contre lui-même. Ah ! c'est au moment où Auguste, lui deman-

dant conseil, se mettait à la discrétion de son amitié, c'est alors que quelque chose en lui devait frémir. Loin de là, avec quelle décision, quel audacieux sang-froid, quelle sophistique habileté il a développé devant le prince abusé sa perfide thèse ! Ou bien, un peu après, c'est en répondant aux questions de Maxime, attristé de tant de duplicité et d'éloquence menteuse, que sa conscience réveillée eût dû, malgré lui, s'agiter et déjà se trahir par quelque signe de doute ou de trouble naissant. Pourquoi se taisait-elle si complètement alors, ou pourquoi parle-t-elle si haut à cette heure?... En vérité, plus on serre de près ce caractère en s'efforçant d'en pénétrer l'énigme, moins on y réussit. On cherche inutilement le joint entre le Cinna des deux premiers actes et celui des derniers : un intervalle moral, que rien ne saurait combler, les sépare. Quoi qu'ait pu dire une critique subtilement indulgente dans sa pieuse admiration pour le grand poète, ce caractère n'est pas d'ensemble, n'est pas un, mais plutôt un assemblage incohérent, confus, en somme, de belles et éloquents parties.

« Cinna, dit l'auteur de Corneille et son temps I, exècre Auguste dans les premiers actes et l'adore dans les suivants. Corneille n'a jamais su peindre un sentiment mixte et composé de deux sentiments contraires, sans se jeter tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. » Jamais est trop dire ; mais, en la tempérant de quelque restriction, la remarque est fort juste.

Pour laver cette création du poète du reproche trop mérité, selon nous, d'étrangeté, d'obscurité même, on a tiré parti d'une réponse assez heureuse de Cinna repentant aux étonnements de Maxime. Quand celui-ci lui fait observer combien tard et à contretemps son âme s'ouvre aux scrupules qui la déchirent :

Vous n'aviez pas tantôt ces agitations, Vous paraissiez plus ferme en vos intentions, Vous ne sentiez au cœur ni remords, ni reproche.

Il répond de son mieux, en disant :

On ne les sent aussi que quand le coup approche, Et l'on ne reconnaît de semblables forfaits Que quand la main s'apprête à venir aux effets.

M. Guizot

xxiv ETUDE SUR CINNA.

L'âme, de son dessein jusque-là possédée,
S'attache aveuglément à sa première idée;
Mais alors quel esprit n'en devient point troublé?
Ou plutôt quel esprit n'en est point accablé?
Je crois que Brute même, à tel point qu'on le prise,
Voulut plus d'une fois rompre son entreprise;
Qu'avant que de frapper, elle lui fit sentir
Plus d'un remords en l'âme et plus d'un repentir.

Toutefois, ce moyen d'expliquer sa conduite l'éclaircirait davantage, s'il s'était écoulé un peu plus de temps depuis cet entretien du second acte où Maxime et lui n'ont pu s'entendre. Mais cet acte et le suivant se touchent, une heure ou deux à peine les

séparent, demain est encore loin, la nuit, la nuit qui porte conseil, n'est pas venue... Et alors même que Ginna eût été laissé plus de temps à ses réflexions et jusqu'aux environs du moment redouté, le phénomène moral qu'il invoque à son profit, en termes excellents d'ailleurs, suffirait-il à motiver, à expliquer un si profond, un si persistant sommeil de sa conscience, et à le mettre pour nous d'accord avec lui-même?

De nos jours, ce personnage discuté d'une très classique tragédie a trouvé des défenseurs inattendus parmi les critiques imbus, en matière de drame, des doctrines de l'école romantique les plus empreintes de réalisme. Pourquoi, nous disent-ils, savoir si mauvais gré à Cinna de cette brusque évolution qui le précipite tout entier d'un autre côté, au point culminant de son rôle ? Ce qu'on appelle le découstu de sa conduite est-il donc si choquant pour quiconque sait observer la vie et s'intéresser à la vérité vraie ? Est-ce que tout se motive, tout s'explique dans les actes des êtres passionnés qui nous entourent ? Pourquoi, sur la scène, vouloir sans cesse ajuster au précepte d'Horace, répété par Boileau, le jeu naturel et plein d'imprévu de la créature ondoyante et diverse ? L'humaine nature n'a-t-elle pas ses brusques sauts d'un état à un autre, ses tempêtes, qui éclatent sans paraître avoir couvé, sans qu'on les voie venir, ses effondrements ou ses envolées à contre-temps et hors de propos ? — Sans doute. Mais cette incohérence d'états, de sentiments, d'actions, n'est qu'à la surface. Au fond, dans ce monde intérieur de la conscience, si agité et flottant qu'il soit, tout, pour qui veut et sait y regarder, tout, sauf le cas de folie, a sa cause immédiate ou lointaine, sa suite, ses contre-coups, sa loi enfin, que c'est mon plaisir, au théâtre, de connaître ou d'entrevoir à l'aide du fil conducteur que le poète met entre mes mains. Et comment pourrais-je m'intéresser au spectacle de

mouvements dont les ressorts resteraient cachés pour moi ou indistincts ? Bien froide et tristement réformée serait la scène qui, sous prétexte de plus de vérité, ne m'offrirait, dans ses tableaux, qu'une image extérieure de la vie, retracée, copiée d'une main littéralement

ETUDE SUR CINNA. xxv

fidèle, sans cette fine et délicate psychologie de poète qui en surprend et m'en fait, saisir les secrets. Un des talents les plus essentiels, quoi qu'on puisse dire, les plus nécessaires de l'auteur dramatique, qu'il marche sur les pas de Racine ou se hasarde sur ceux de Shakspeare, est celui qu'on appelle, en langue de théâtre, l'art des préparations.

Auguste. — Ce personnage, que le sous-titre de la pièce [Ginna, ou la clémence d'Auguste) indique d'avance comme le principal, ne paraît que dans le second acte, le quatrième et le cinquième, et n'en occupe tout entier qu'un seul, le dernier; mais, présent ou absent, il remplit toute la pièce.

Avant qu'il paraisse, nous avons été, d'un bout à l'autre du premier acte, constamment occupés de lui par tout ce qui s'est échangé de dires passionnés sur son compte entre deux ennemis jurés de sa personne et de sa puissance. La figure du sanglant triumvir à qui Rome obéit, évoquée par la haine sous les plus sombres couleurs, domine tout l'entretien du jeune conspirateur et de sa complice.

Ainsi annoncé et curieusement attendu, Auguste se présente à nous sans aucun appareil de puissance, dans une intime conversation avec deux amis, très différent du noir portrait qu'on nous a fait de lui tout à l'heure. Ce despote, qu'on nous a peint si jaloux

de son immense pouvoir, nous apprenons, par ses plaintes et ses aveux, qu'il ne serait pas loin de s'en dessaisir, tant il en ressent les fatigues, les désabusements, les tristesses ; plaintes et aveux aussi dignes que sincères, marqués, dans leur expression, de la plus parfaite liberté et sérénité d'esprit. On sent un homme lassé, mais nullement accablé de son fardeau, et tout prêt, s'il le faut, à le porter encore avec la même vaillance et le même succès. Il entre, ce semble, plus d'ennui et de satiété inquiète que de réelle fatigue et de trouble d'esprit dans le besoin de repos qui l'agite; ennui et satiété de grand ambitieux à qui tout a réussi, dégoût superbe d'une tâche illustre, mais désormais toute tracée, sans horizons nouveaux à découvrir, sans nouvelles et vastes luttes à tenter.

Cette grandeur sans borne et cet illustre rang, Qui m'a coûté jadis tant de peine et de sang,

PTest que de ces beautés dont l'éclat éblouit, Et qu'on cesse d'aimer sitôt qu'on en jouit. L'ambition déphiit quand elle est assouvie: D'une contraire ardeur sou ardeur est suivie; Et comme notre esprit, jusqu'au dernier soupir, Toujours vers quelque objet pousse quelque désir, Il se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre, Et monté sur le faite, if aspire à descendre.

CORNKILLE. — CINNA.

xxvi ET U D E SUR CINNA.

De cette confidence, faite à cœur ouvert, avec le clairvoyant regard d'une âme supérieure sur elle-même, nous recevons une première et singulière impression de grandeur, que toute la suite du rôle doit confirmer, ou plutôt qui toujours ira croissant de scène en scène, jusqu'aux sublimes effets de la dernière.

Après avoir dit à Maxime et à Cinna le service qu'il attend de leur amitié, l'impérial consultant s'etface, se réduit à suivre, auditeur attentif et muet, le débat qui s'engage, et, par le recueillement de son silence, laisse aux opinions, aux convictions, toute liberté de s'y produire. Il a promis d'en finir sans délai, séance tenante, avec une irrésolution qui lui pèse, il tient parole. Il paraît bien que c'est pour les plus nobles motifs, les plus dégagés de vues personnelles, intéressées, qu'il se rend aux conseils de Cinna par une adhésion si for melle et si vive; celui-ci, en effet, sans se préoccuper des convenances du prince, n'a cessé de motiver son avis par les plus hautes raisons d'intérêt général et de bonheur public. C'est par là, c'est par cette image, à la fin si pathétiquement évoquée, de Rome en alarmes, à genoux devant son seigneur et sauveur, le suppliant de ne pas la replonger, en la rendant à elle-même, dans tous les maux dont elle se guérissait, qu'Auguste, ébranlé, entraîné, s'écrie :

Ne délibérons plus; cette pitié l'emporte!

Au terme de cet entretien, celui qui, bientôt, s'élèvera au sublime de la clénjeq^, se montre, parla façon dont il témoigne sa gralitude à ses deux conseillers, un maître en cet arï*de bien donner qui n'ajoute pas médiocrement au prix de ce qu'on donne. Le magnifique présent qu'il fait à Maxime, l'inesti mable trésor qu'il réserve à Cinna, sont hautement relevés par la bonne grâce affectueuse qui, des deux côtés, assaisonne le bienfait. Il y a autant de délicatesse que de bonté dans la manière dont il donne, ou plutôt destine une épouse à Cinna. Il ne dispose pas en maître d'Emilie ; il est nécessaire qu'elle se donne elle-même librement et de plein gré; c'est à Cinna à faire en sorte qu'elle y consente, et cette conquête lui doit être aisée. « Voyez-la, » lui dit-il, avec cette

simplicité de langage à laquelle ne répugnent pas, à certains moments, les héros de Corneille, marquée ici d'un bienveillant et encourageant sourire :

Tâchez de la gagner; Vous n'êtes point pour elle un homme à dédaigner; De l'offre de vos vœux elle sera ravie.

Entre cette grande scène, si agréablement terminée, et celle du IVe acte où il reparaît suivi d'Euphorbe, l'affranchi de

ETUDE SUR CINNA. xxvn

Maxime, tout ce qu'il ignorait lui a été dévoilé. Il vient d'apprendre, par les aveux intéressés du délateur, qu'il a mis dans tous ses secrets et comblé de ses dons, les croyant ses plus chers amis, ses assassins ; affreuse lumière, accablante surprise, même pour une âme si haute, si ferme, aguerrie par tant de luttes et d'aventures contre les coups les plus sensibles.

Aussi, tout ce qui s'excite en elle, à cette poignante révélation, étonnement, douleur, déchirement de l'amitié trahie, indignation, colère vengeresse, soit' de sanglantes représailles, dégoût de supplices inutiles, anxiété d'incertitude, tous ces mouvements qui s'attirent à la fois et se heurtent, toutes ces émotions se répandent largement dans un entretien tumultueux avec lui-même. Peu de situations tragiques ont prêté mieux que celle-ci au monologue, et peu de monologues se sont autant développés avec une puissance d'intérêt aussi soutenue. Si loin que celui-ci se prolonge, nulle curiosité et subtilité d'attention sur soi-même, aucune trace de cet excessif détail d'analyse que les héros de Corneille portent volontiers, en pareil cas, dans leurs confidences sans témoins, ne vient refroidir le vif accent, gêner le naturel de cette belle scène. Si lucide et parfaite conscience qu'il ait du

violent combat intérieur auquel nous le voyons livré, et si clairement qu'il nous en révèle les alternatives et les péripéties, le personnage n'a garde ici de se décrire; toujours, en su racontant, il s'abandonne, et tour à tour cède, en toute franchise, aux mouvements divers dont il est assailli.

Sans doute, l'idée et même la marche brisée, et si logique au fond, de ce monologue sont dus à l'auteur latin dont nous avons reproduit plus haut le dramatique récit. Corneille s'est emparé des paroles tour à tour gémissantes, irritées, que le moraliste historien prête à son héros s'agitant dans une nuit d'insomnie; mais, en les dérobant, il les a développées, complétées, avec cette puissance d'approfondissement et d'expression qui n'appartiennent qu'au génie créateur; il a fait une peinture achevée, et vraiment neuve, de la remarquable esquisse tracée en quelques heureux coups de crayon par Sépèque.

Il n'y a rien chez celui-ci du soudain retour sur lui-même que fait l'Auguste de la tragédie après une première explosion de surprise et de douleur.

Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre. Tu veux que l'on t'épargne, et ?i'as rien épargné!

Ainsi, au moment où lui échappe la plainte la plus aiguë sur ce qui lui semble une étrange et trop cruelle iniquité du sort à son égard, sa conscience, ou plutôt sa raison, une ; habituée à faire le tour des choses, et, à force de hauteur et

XXVill ETUDE SUR C1NNA.

de compréhension, absolument impartiale, même à ses dépens, l'interrompt, évoque devant ses yeux les images sanglantes

de ses plus quam civília bella et de ses proscriptions, ranime en lui du même coup un souvenir plus accusateur, celui de ses propres ingrattitudes/, et sans l'agiter de tardifs et vains remords (ce qui est fait est fait!), lui défend de s'étonner, de s'indigner surtout, l'avertit de subir à son tour stoïquement ce qu'il a fait lui-même sans mesure aux autres. Que de sincérité et de grandeur dans l'équitable droiture de ces aveux, et quels vers que ceux-ci !

Remets en ton esprit

Et puis ose accuser le destin d'injustice,

Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton .supplice,

Et que, par ton exemple, à ta perte guidés,

Ils violent des droits que tu n'as pas gardés.

Leur trahison est juste, et le ciel l'autorise :

Quitte ta dignité comme tu l'as acquise;

Et souffre des ingrats après l'avoir été!

Mais, arrivé par esprit de rigoureuse justice à ce degré de résignation, y peut-il demeurer ? La nature proteste, l'instinct de défense se réveille, l'ami lâchement trahi se révolte, et. par une inévitable réaction, se rejette à l'extrême opposé. Eh quoi! s'accuser lui-même, au lieu d'exercer sans retard la plus légitime vindicte et la plus nécessaire ?

Punissons l'assassin, proscrivons les complices!

Proscrivons ! mot terrible dans sa bouche! Le fantôme du passé, évoqué de nouveau par ce mot, l'épouvante lui-même, et

coupe court à cet élan d'impitoyables représailles (Mais quoi ? toujours du sang et toujours des supplices...?). Et le voilà, au terme de cette orageuse méditation, retombé pour quelques instants, du moins, de l'ardeur de punir, au découragement, au dégoût qui s'abandonne¹, et, en somme, plus que jamais

1. Peul-être cette impression, en s 'aggravant, va-t-elle bien loin ; trop loin, ce semble, quand il cède au mépris, à l'horreur d'une vie toujours menacée malgré tant de sang versé pour la détendre, au point de se dire qu'il ferait mieux d'en rejeter volontairement le fardeau :

... Le sang répandu de mille conjurés Rend mes jours plus maudits et non plus assurés. Octave, n'attends plus le coup d'un nouveau Brute ; Meurs, et dèrobe-lui' la gloire de la chute.

Et ce qui suit. Meurs, meurs donc, se répète-t-il. Et ne parle-t-il pas de se frapper lui-même en présence du traître Cinna, un peu avant que celui-ci soit livré au bourreau?

Fais un tourment pour lui de ton propre trépas, En faisant qu'il le voie et n'en jouisse pas?

Singulier mélange de désespoir et de vengeance, étrange rêve, aussitôt

ETUDE SUR CIX A. xxix

hésitant, et comme suspendu entre les sentiments et les partis les plus opposés ; incertitude, perplexité, qui n'ont rien de faible, et ne le diminuent point à nos yeux, bien au contraire ; car c'est celle d'une âme qui est restée humaine dans la plus haute fortune à tout prix conquise, et d'un de ces pénétrants et dominants esprits, qui, dans une situation complexe, savent tout voir, tout pe-

ser, et saisir d'un infaillible regard la double fa -e et toutes les suites des résolutions diverses entre lesquelles il faut choisir.

o Romains, ô vengeance, ô pouvoir absolu,

o rigoureux combat d'un cœur irrésolu.

Qui fuit en même temps tout ce qu'il se propose.

Etc.

C'est par cette exclamation finale qu'aurait dû se terminer la première partie du IV^e acte (la seconde se passe chez Emilie).

La scène suivante entre l'empereur et Livie, librement imitée de Sénèque, n'ajoute rien à l'intérêt, ou même y nuit quelque peu. Le conseil d'entier pardon que, par politique plus que par générosité d'âme, l'impératrice vient donner à son époux, quoique d'abord peu écouté et même assez mal reçu par celui-ci, a pour nous le tort de lui dérober l'initiative de sa belle action, puisqu'il lui en suggère la première idée, et d'en déflorer en quelque sorte le mérite. Cette scène a pendant longtemps cessé d'être jouée, et, si regrettables que soient toujours et en tout cas, les mutilations opérées sur les œuvres du génie, il faut convenir que ce retranchement ne fut pas pratiqué sans raison.

Le ciel m'inspirera ce qu'ici je dois faire, a dit Auguste en quittant Livie. Quoi qu'il ait décidé dans l'intervalle, on voit, quand il reparait au Ve acte, on voit au calme de sa voix, à la sérénité de son attitude, à la tranquille précision de ses ordres, que l'orage est calmé, et que sa résolution est prise, sans doute. En quel sens ? nous l'ignorons : tout au plus pouvons-nous le pressentir.

Ce célèbre cinquième acte a été appelé l'acte du pardon ; on pourrait tout aussi bien l'appeler l'acte du châtement. Comme le héros de Sénèque, celui de Corneille sent qu'avant de donner un grand, un immortel exemple de clémence, il a un indispensable rôle de justicier à remplir : et il s'en acquitte en conscience, et plus sévèrement encore que son modèle latin, mais dans la plénitude de son droit et de son devoir.

dissipé sans doute, mais d'une vraisemblance douteuse chez un tel personnage, et qui semble peu digne d'une âme si bien trempée, d'un esprit -i sensé. Sénèque s'était contenté de lui faire dire, en homme excédé d'une lutte odieuse, mais sans aucune pensée de suicide : *Voii est tanti vita\ si, ut ego nonpeream, tam mu/ta pcrdenda sunt*

xxx ETUDE SUR C1NNA.

Il faut, d'une certaine façon, punir avant de pardonner, et d'abord, toute politique mise à part, punir l'ingratitude ; c'est la première partie de la longue mercuriale qu'il inflige à Cinna tout à son aise, après s'être assuré de son silence. Point d'éclat, nul reproche ; il n'accuse ni ne flétrit, laisse la parole aux laits, aux faits seuls, ne la reprend lui-même que pour jeter, avec le plus parfait sang-froid, au terme d'une exacte et complète énumération de tant de bienfaits si mal récompensés, depuis les anciennes grâces jusqu'aux preuves d'amitié les plus récentes, le foudroyant : *Tu veux m'assassiner !* Il est vrai que cette manière tout impersonnelle, et d'autant plus sûre, de confondre l'ingrat et le perfide, s'offrait toute tracée dans le récit de Sénèque, à qui appartient ici l'honneur de l'invention ; mais reprise par le poète en vers qui se gravent, quelle force elle reçoit de la tranquille et hautaine précision de son langage ! ^f En second lieu, il faut châtier (en lui di-

sant ses vérités, et même en les exagérant quelque peu) le téméraire, l'entrepreneur de révolution sans mandat, l'équivoque démocrate qui, plutôt que de congédier sa bande et de remettre le glaive au fourreau, a repoussé, à grand renfort d'éloquence, la liberté généreusement offerte, le brouillon présomptueux, l'ambitieux pygmée. Aux preuves de fait d'une trahison indéniable, s'ajoutent ici les remontrances non moins accablantes d'un juge, d'un juge sans colère, sans passion (sauf une veine d'ironie superbe), qui croit devoir ne rien ménager au coupable de ce qui peut l'éclairer sur lui-même, le ramener à la conscience du peu qu'il est pour ce qu'il osait entreprendre, lui faire sentir l'extravagance de ses prétentions, la folie de son orgueil. L'Auguste de Sénèque ne se piquait guère d'égards et de mesure dans ses objurgations (*Quo animo hoc facis ? ut ipse sis princeps ? Maie me hercule cum republica agitur, si tibi ad imperandum nihil proeter me obstat. Domum tuam iucris non potes... Paulusne te et Fabius Maximus et Cossi et Servilii ferent... ?*) L'Auguste de Corneille va plus loin, ménage encore moins la vérité qui humilie, et c'est raison, ayant affaire à un Cinna qui, par sa conduite de l'acte II, a beaucoup plus à expier.

Apprends à te connaître et descends en toi-même; On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime, Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux, Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux; Mais tu ferais pitié même à ceux qu'elle irrite, Si je t'abandonnais à ton peu de mérite. O^e me démentir, dis-moi ce que tu vaux, Conte-moi tes vertus...

« Tu me gâtes le soyons amis, Cinna, » s'écria, en plein spectacle, à cet endroit, le maréchal de La Feuillade

Cet homme d'esprit faisait bien de parler pour lui-même ; car c'est là une impression toute personnelle, que, tout au plus, peuvent éprouver comme lui quelques délicats de son espèce. Ce n'est pas la nôtre, à nous tous tant que nous sommes, spectateurs «le bonne loi, qui nous livrons sans résistance au légitime intérêt de ces dernières grandes scènes. Nous approuvons Auguste et nous lui savons gré de sa sévérité, quand il flagelle, même durement, le conspirateur doublé d'un traître, et, du même coup, sans le vouloir (car il ne l'a pas vu comme nous sous tous ses aspects), l'étrange personnage qui, par ses invraisemblables remords et ses incohérences de caractère et de conduite, est devenu pour nous une irritante énigme-, et nous l'admirons, quand, fermant son âme au plus légitime des ressentiments, et s'élevant au-dessus de la justice d'État, il fait grâce, et, par une insigne générosité,, signe avec le pardonné un pacte d'amitié nouveau. Dans le premier cas, notre raison nous dit qu'il fait bien, et ce qu'il fait nous apporte comme une satisfaction et un soulagement ; et dans le second, notre cœur nous dit que c'est agir héroïquement, et la magnanimité, de l'action nous ravit, nous transporte. De l'un à l'autre de ces deux sentiments, le passage, quoi qu'on puisse dire, est facile, et le premier ne fait aucun tort au second *.

D'autant plus admirable, ce pardon qui vient tout dénouer, d'autant plus touchant et sublime, que dans les quelques scènes qui le précèdent Auguste, avant de s'y décider sans retour, se voit braver en face par ces ennemis, désarmés, confondus, mais se redressant dans leur défaite, dont il tient la vie entre ses mains. Ginna. remis de son premier trouble à la fin de cet accablant tête-à-tête, et se faisant honneur d'un crime dont il attend la peine sans sourciller, se pose en héritier volontaire

1. Dira-t-on, à l'appui d'une critique plus ingénieuse que vraie, que pré luder par des vérités aussi amères à la douceur du soyons amis-, c'est peutêtre faire à Cinna une de ces blessures d'amour-propre qui ne se ferment jamais, et mettre à trop forte épreuve sa reconnaissante ? — I] nous semble qu'en exprimant cette crainte pour Cinna, on témoigne bien de l'intérêt à qui n'en mérite puère : tant pis pour lui, vraiment, si. par excès de dépit et faute de savoir prôuter d'une leçon dure, mais salulaire, il goûte peu la plus grande des grâces qu'il reçoit et n'y repond pas dignement.

Ou bien, dira-t-on qu'après avoir traité Cinna comme il a tenu d'abord à le faire, avec cette clairvoyante rigueur, et d'une façon qui témoigne, sinon d'un juste mépris, du moins d'une entière désillusion à son égard, Auguste, par ce généreux soyons amis, promet, pour son propre compte, plus qu'en réalité il ne peut donner? — Il est vrai que l'amitié a pour nécessaire fondement l'estime (l'amitié telle que la conçoit la raison des sages, telle que la définissent les moralistes >, et qu'elle 'ne peut naître ou se renouer qu'à cette condition. Aussi n'est-ce pas de l'amitié ainsi entendue, de l'amitié pure et parfaite, qu'il est ici question. Celle que promet sérieusement le clément empereur se composera surtout de honte, de protection afferlupu«p. d'intérêt constant pour les deux heureux (Emilie et Cinna). que, malgré tout, il veut faire: n'est-ce pas assez? n'est-ce pas beaucoup?

de Brutus, en vengeur des fils de Pompée lâchement égorgés ; Emilie, invaincue dans l'âme, se glorifie d'un attentat qui eût apaisé les mânes de son père. Maxime est tout repentir, mais il avoue, chose horrible, que, pour sa trahison, rien ne lui est dû par celui qu'elle a sauvé, qu'en réalité, il a trahi tout le monde, son ami, sa maîtresse, son maître.

En est-ce assez, ô ciel! et le sort, pour me nuire,
A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor séduire?
Qu'il joigne à ses efforts le secours des enfers :
Je suis maître de moi comme de l'univers;
Je le suis, je veux l'être. O siècles, ô mémoire,
Conservez à jamais ma dernière victoire!
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, China...

Le duc de La Feuillade a spirituellement contesté, à certains égards, le prix de cette belle parole ; le grand Gondé, en l'entendant pour la première fois, a pleuré. Ces larmes de héros, légendaires ou non, n'en sont-elles pas le plus éloquent et le plus juste commentaire ? C'est le propre d'un certain sublime de toucher l'âme jusqu'à l'attendrissement, tout en élevant très haut les cœurs (*sursum corda*). C'est en présence de scènes telles que celles-ci, et à raison du double effet qu'elles produisent (voyez certains moments du rôle de Don Diègue dans le *Cid*, de celui du vieil Horace, de celui de Pauline dans *Polyeucte*), qu'on a pu dire de Corneille, en toute vérité, qu'il a créé un nouveau genre de pathétique, différent de celui que définit Aristote, à peine connu des tragiques anciens, et que personne, après lui, n'a su manier avec une égale puissance : le pathétique de l'admiration ¹.

1. Après *Cinna*, l'héroïsme de la clémence a pu de nouveau être mis en rouvre au théâtre, non dans une pièce entière, c'était

difficile, mais dans des scènes, plus ou moins importantes, de tragédies ou de drames composés sur une autre donnée. Voltaire, dans le dernier acte de son *Alzire*, a fait applaudir le sublime pardon de Don Guzman à Zamore, d'un mourant à son meurtrier :

Des dieux que nous servons connais la différence ; Le tien t'a commandé le meurtre et la vengeance, Et le mien, quand ton bras vient «le m'assassiner, M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

C'est une belle scène, ce sont, en beaux vers, d'admirables sentiments, m/iis que rien ne faisait attendre de ia pari de ce dur et farouche Espagnol : c'est une conversion in extremis, toute soudaine et sans combats antérieurs. i — Les tenants de l'Ecole romantique comptent, parmi les plus remarquables scènes du théâtre de Victor Hugo, celle du IVO acte d1 *Hernani*, où Charles-Quint qui, jusquedà, a été représenté comme un jeune despote, tout à ses aventures de don Juan et à ses vengeances de prince, devient tout à coup le plus magnanime des souveraine, pardonne aux nobles bandits qu'il pourchassait, les comble de ses grâces, jette la toison d'or au cou de leur

ETUDE SUR CINNA. xxxnr

Une question que plusieurs de nos devanciers dans l'étude de cette tragédie ont pris soin de débattre et diversement résolue, celle de savoir si, dans la conception et le développement du rôle, ou, pour mieux dire, du caractère d'Auguste, la vérité de l'histoire a été suffisamment respectée, ne nous paraît pas appeler, surtout ici, un long examen.

Les opinions, à ce sujet, diffèrent selon la nature de celle que l'on s'est faite, avec plus ou moins de mesure et d'équité, sur l'un

des noms les plus grands et, à certains égards, les plus discutés de l'histoire.

Dans un portrait célèbre, qui a fait école, Montesquieu nous présente Auguste comme un habile entre les habiles, comme un homme d'intelligence et de volonté supérieures, dont toutes les actions n'ont eu qu'un principe, qu'un mobile, une immense ambition avant l'empire, un perpétuel et absorbant besoin de s'y enraciner après l'avoir obtenu; invariable sous l'apparente conversion qui coupe en deux son histoire, et, quoique prince aussi pacifique et modéré qu'il avait été cruel et implacable triumvir, toujours le même au fond ; changeant de masque au gré «le son intérêt, selon les temps et les chances diverses ; généreux par calcul, clément par froide politique ; restaurateur de l'ordre par l'asservissement universel, et pour asseoir plus solidement sa fortune et celle de sa race l. — Un rusé tyran. c'est le mot qui termine; « un Machiavel couronné. »

Il est clair qu'à tous ceux pour qui la ligure d'Auguste, comprise uniquement de cette façon, est la vraie, Corneille doit paraître avoir pris largement ses aises avec l'histoire. A leurs yeux, Corneille n'a pas seulement, par un usage hardi de son droit de poète, embelli et comme transfiguré son héros, il l'a, pour une bonne part, à la suite de Sénèque, un moraliste césarien, inventé

2.

Mais l'illustre historien et ses disciples, en cette matière, ont-ils dit le dernier mot sur Octave-Auguste? Une opinion moins tranchée, plus compréhensive, une opinion moyenne, en quelque sorte, et plus vraie, ce semble, s'est produite parmi tout ce qui s'est écrit, depuis Montesquieu jusqu'à nous, sur l'extraordinaire personnage.

N'opposons point, ce serait toute une étude, les portraits aux portraits, les témoignages aux témoignages. Conseillons seulement à nos lecteurs, à ceux qui ont souci d'information

chef, etc. — Pour faire du personnage un tout autre homme, il a suffi de trois coups de canon lui annonçant son élévation à l'empire et d'une de quelques moments au tombeau de Charlemagne... L'auteur s'est d'obtenir, dans cette partie de son drame, un grand effet d'admiration : c'est surtout de Télonnement qu'elle produit.

Grandeur et décadence des Romains, on. un

2. Encore est-il vrai que le récit de Sénèque, si tourné qu'il soit à la gloire d'Auguste, nous permet d'attribuer aux suggestions politiques de l'impératrice Livie une bonne part dans la grà-c accordée au conspirateur.

Xxxiv ÉTUDE SUR CINNA.

vraie et d'idées justes, de lire ou de revoir la vie d'Auguste par le curieux, le froid, l'impassible, l'impartial Suétone. Dans cet amas de faits, de notes, recueillis, transmis sans autre passion que celle du chercheur de documents, on voit, à partir de l'élévation au principat du sanglant triumvir, on voit un chef d'empire, un conducteur d'hommes, trop laborieusement et passionnément appliqué à sa tâche, dans l'œuvre d'apaisement et de reconstitution qu'il assumait, pour n'avoir pas joint, du moins dans une certaine mesure, au besoin, à la recherche intéressée du succès, des instincts supérieurs, cet amour et ce génie de l'ordre, et cette

bonne volonté à l'égard de l'espèce humaine, dont s'inspirent nécessairement les grands et heureux organisateurs. Les traits de modération, de tolérance, de longanimité, dont le scrupuleux chroniqueur tient registre dans cette vie ¹, sont on trop grand nombre et de nature trop diverse, souvent assez imprévue et surprenante, pour qu'on ait peine à croire que leur auteur demeurerait insensible à la douceur de la clémence, au pur honneur, à la gloire immortelle des pardons mémorables. Allez jusqu'au bout, pénétrez avec le même et souvent indiscret révélateur dans l'existence intime du souverain, et voyez tout ce que nous apprenons de V homme; son besoin d'amitiés, d'amitiés vraies, ses vertus d'ami², la place que gardaient dans sa vie les affections et les devoirs de la famille³, etc. Du tout se dégage une figure très haute et très complexe, mêlée de bien, de mal, riche en saisissants contrastes, restée humaine, vraiment humaine, sous les glaces de l'ambition et de la politique; telle enfin que Corneille a pu la transporter, façonnée de main de poète, épurée, idéalisée, sur la scène, sans heurter la vérité, sans contrevenir ou mentir à l'histoire ⁴.

La seule invraisemblance avérée, dans la conduite de son héros, que nos historiens soient en droit de noter, est la parfaite sincérité, l'entière bonne foi avec laquelle nous le voyons soumettre à ses deux conseillers un projet, une pensée d'abdication à la Sylla. Auguste a-t-il songé sérieusement à faire une pareille fin? Quand il provoquait dans l'intimité de son conseil la délibération dont Dion Cassius s'est fait l'ample rapporteur, quand il venait, à plusieurs reprises, ainsi que le même histo-

1. Cli. li. *Clementiae civilitatisque ejus multa et Magna documenta sunt*, etc. V. aussi ch. liv, lv, lvi.

Ch. lxvi et suiv

4. Et dans le style, le ton, l'accent du rôle, rien, quoi qu'aient pu dire certains critiques chagrins, n'altère la vérité du personnage, rien nn sent le héros de théâtre, ne se revêt de pompe et de faste. Tout, au contraire (sauf quelques vers du commencement du second acte), est marqué au coin de cette simplicité noble, de cette précision parfaite et sans apprêt. qui caractérisaient, selon le témoignage de Suétone, la parole d'Auguste dans ses entretiens, et quoi qu'il eût à dire. V. ch. lxxxvï et suiv.

ÉTUDE SUR CINNA. xxxv

rien l'atteste, demander au sénat de le décharger de son fardeau, tout prêt, disait-il, à lui remettre le gouvernement de la chose publique¹, se fût-il laissé prendre au mot, et pouvait il attendre autre chose qu'un refus docile? Ne jouait-il pas alors cette i-omédie de civisme désintéressé et de magnifique détachement, que Montesquieu affirme avoir été le perpétuel esprit et le fond de tout son règne? Il est vrai que Dion, en rapportant ces actes étonnants, ne se prononce pas nettement sur la question de sincérité qu'ils soulèvent. Corneille s'est autorisé de cette réserve pour les interpréter à sa façon, et d'une manière conforme à la vérité du cœur humain, en prêtant au maître de l'univers un de ces courts accès de lassitude, une de ces défaillances involontaires que produit la continuité d'un effroyable labeur, et, en même temps et surtout, cette impression momentanée de satiété, cette singulière aspiration à descendre - , qui naissent de l'excès même de la grandeur et de l'assouvissement d'une ambition sans égale, satisfaite et rassasiée.

Emilie. — Un célèbre critique a dit en parlant des caractères de femmes dans le théâtre de Corneille : « Sur ce point, ce grand homme a laissé presque tout à faire à son successeur ; les femmes dans ses pièces, sauf Chimène et Pauline, sont des hommes*. » Il ne manque à ce jugement, pour être de toute vérité, que d'avoir été rendu sous une forme moins absolue, moins raide. Les femmes de Corneille sont des femmes encore, telles, cependant, que, par plus d'un trait marqué, elles se séparent de leur sexe en le dépassant, et se rapprochent sensiblement du nôtre. Leur signe distinctif, leur caractère dominant à toutes, sauf les deux exceptions si justement indiquées, est ^la virilité du tempérament moral, une virilité héroïque de sentiments et de volonté, qui laisse peu de place aux grâces de la femme. Voyez Sabine gourmanclant sa trop faible sœur Camille, et se raisonnant sans cesse elle-même pour ne pas se laisser vaincre par ses douleurs propres ; Cornélie, debout et plus belliqueuse que jamais dans son désespoir, et répondant aux généreuses condoléances de César par d'implacables défis au vainqueur de Pharsale ; Rodogune étouffant son amour pour assurer sa vengeance; Laodice égale en hauteur d'âme à Nicomède et luttant avec lui d'audacieuses bravades contre Rome; Pulchérie imperturbable de mépris sous les menaces de mort du tyran Phoca .->'*, etc.

Dans cet altier monde féminin, dont nous n'achevons pas la revue, notiv Emilie occupe une place d'honneur; elle se

V. Héraclius, actes I, i, et III, m

distingue entre toutes par l'âpre fermeté de la résolution, la fierté de l'attitude, la vibrante énergie du langage. C'est une de ces âmes peu communes, et d'une trempe extraordinaire, qui vont à leur but d'un train ,_ d'un élan que rien ne peut briser, que rien ne saurait ralentir. Elle a résolu, elle a juré de punir l'assassin de son père et d'affranchir son pays du même coup : tout, à ses yeux, doit céder à ce devoir, et tout y cède en effet. Qu'on ne lui parle pas de reconnaissance envers Auguste pour tous les bienfaits que, depuis tant d'années, elle a reçus de lui, pour ces faveurs, ces richesses, dont elle fait contre lui un si cruel usage. Elle répond que tout est permis à une fille qui venge son père, à une Romaine qui ose abattre un tyran, et que tous les moyens, en telle affaire, sont légitimes... Elle aime Ginna cependant, et, par moments, à l'idée des périls mortels qu'il brave pour elle et pour la patrie, un trouble s'élève dans son âme, un frémissement l'agite; impression vraie, mais rapide, passagère, de surface plus que de fond; point de ces durs combats, dont parle une autre héroïne de Corneille¹, entre la passion qui oblige et celle qui flatte ; elle est bien plus fille et plus citoyenne qu'amante. En femme forte qu'elle est, elle se ressaisit aussitôt, se rassure :

Je vois bien des hasards; ils sont grands, mais n'importe; Cinna n'est pas perdu pour être hasardé. De quelques légions qu'Auguste soit gardé, Qui méprise sa vie est maître de la sienne.

. Ou bien elle prend son parti d'avance de tout ce qui peut arriver de plus malheureux à son amant, par une résignation toute simple, puisque, quoi qu'il advienne, elle partagera son sort :

Et c'est à faire enfin à mourir après lui!

Quand Cinna, transformé par une crise d'âme soudaine, lui revient si différent de lui-même, accablé de douleur et de remords, elle le reçoit si mal, est si peu touchée des angoisses qu'il avoue, lui reproche son manque de parole et sa faiblesse avec une si superbe colère et si durement, que nous nous sentons peu disposés à la croire, lorsque, se reprenant tout à coup, elle lui dit ce mot tendre d'un ton qui ne l'est pas :

Je t'aime toutefois, quel que tu puisses être.

Aussi bien, à quelle intention ce Je t'aime? A quoi tend, au fond, cette reprise de sentiment ? On le voit bientôt : à relever, à remonter cette âme défaillante qui lui échappe, en

1. Pauline dans *Polyeucte*, acte I^{er}, se. iv. Cf. un mol semblable de Chlmône dans le *Cid*, acte 111, se. m.

ETUDE SUR CINNA. xxxvn

ranimant chez elle, en même temps que la honte du parjure, les feux trop combattus de la passion et du désir. Ce vers, fait de tendresse et de ruse, est l'un des traits les plus aigus de l'habile et formidable assaut qu'elle livre à ce faible cœur que le remords lui dispute et qu'elle prétend reconquérir et maîtriser au profit de sa vengeance; manœuvre intéressée, ardemment et supérieurement conduite, où, par un curieux et frappant mélange, la femme se retrouve, avec ses plus savantes adresses, jointes à tous les efforts de la plus virile énergie. — Que lui dit-elle? qu'après tout, elle n'avait besoin de personne pour se venger. Si elle ne l'avait aimé, elle aurait déjà, en sacrifiant sa vie, frappé seule et sans aide. Elle a vécu pour lui, et lié leurs destinées en unissant leurs sentiments. Et maintenant, à défaut du cœur qui l'abandonne, ira-t-elle en chercher d'autres, elle qui n'aurait qu'à choisir ? Non,

seule, et d'une main qui ne tremblera pas, elle saura bien se satisfaire, puis mourir, fidèle encore à l'ingrat, au parjure :

... N'appréhende pas qu'un autre ainsi m'obtienne;

Vis pour ton cher tyran, tandis que je tueurs tienne.

Mes jours avec les siens se vont précipiter,

Puisque ta lâcheté n'ose me mériter.

Viens me voir, dans son sang- et dans le mien baignée,

De ma seule vertu mourir accompagnée,

Et te dire en mourant, d'un esprit satisfait :

S'accuse point mon sort, c'est toi seul qui l'as fait.

Je descends dans la tombe où tu m'as condamnée,

Où la gloire me suit, qui t'était destinée;

Je meurs en détruisant un pouvoir absolu :

Mais je vivrais à toi, si tu l'avais voulu!

Ainsi attaqué, ainsi travaillé, comment résisterait-il? Le cri qui lui échappe,

Eh bien, vous le voulez, il faut vous satisfaire!

est aussi attendu que le mouvement d'Oreste poussé à bout par la fureur et l'inférieure stratégie d'Hermione :

Non, je vous priverai de ce plaisir funeste, Madame, il ne mourra que de la main d'Oreste¹ !

Hermione vient de lui dire

Je m'en vais seule au temple où leur hymen s'apprête,

Où vous n'osez aller mériter ma conquête.

Là <le mon ennemi j'oserai m 'approcher,

Je percerai ce cœur que je n'ai pu toucher,

Et mes sanglantes mains, sur moi-même tournées,

aussitôt, malgré lui, joindront nos destinées.

Et, toi' ingrat qu'il est, il me sera plus doux

]>e mourir avec lui que de vivre avec vous :

xxxvm ÉTUDE SUR CINX A.

L'effort victorieux qu'Emilie vient de faire n'aura pas de suite. Lorsque, par les graves nouvelles qu'elle reçoit (acte IV), il devient trop clair qu'Auguste sait tout et que tout est perdu, cette terrible fille est, il faut l'avouer, belle de résignation stoïque, de noble foi en elle-même, d'intrépidité calme; digne sœur, en force d'âme, des Cornélie, des Arria, des Porcia, ces grandes Romaines, quand elle s'écrie, en un langage qui, dans les lectures auxquelles Charlotte Corday s'abandonnait avec son poète favori, devait l'arrêter sur cette scène :

Que de sujets de craindre et de désespérer, Sans que mon triste cœur en daigne murmurer 1

Je vous entends, grands dieux! Vos bontés, que j'adore,

Ne peuvent consentir que je me déshonore,

Et ne me permettant soupirs, sanglots, ni pleurs,

Soutiennent ma vertu contre de tels malheurs.

Vous voulez que je meure avec ce grand courage

Qui m'a fait entreprendre un si fameux ouvrage.

o liberté de Rome! ô mânes de mon père! J'ai fait de mon côté tout ce que j'ai pu faire. Contre votre tyran j'ai ligué ses amis, Et plus osé pour vous qu'il ne m'était permis. Si l'effet a manqué, la gloire n'est pas moindre; N'ayant pu vous venger, je vous irai rejoindre.

Nous ne sentons point d'emphase, si ce n'est au meilleur sens du mot, dans la grandeur de ce style. Celle qui parle d'elle-même sur ce ton a manifestement l'orgueil de son courage, l'orgueil de son malheur ; mais c'est dans un suprême examen de conscience, et, en quelque sorte, par besoin de justice envers elle-même, qu'elle se rend un pareil témoignage ; elle ne se drape point ici dans sa vertu, ne fait pas étalage de force pour la galerie (comme il lui arrive quelquefois ailleurs, comme il arrive souvent à d'autres héroïnes de Corneille, un peu trop montées sur des échasses, et trop disposées à nous faire les honneurs d'elles-mêmes tout à leur aise).

Voilà Emilie. Quels sont nos sentiments, quel est notre état d'âme à l'égard de ce personnage ? Nous l'admirons, assurément, et de plein gré, quoique plus édifiés des motifs qui la poussent, des sentiments auxquels elle obéit, que des moyens qu'elle emploie pour y satisfaire. Nous l'admirons, moins du cœur que de la tête, pour ses mâles vertus de fille et de Romaine, et pour son rare courage ; comme on admire certaines figures de Michel-

Ange, d'une grandeur imposante et farouche, et d'un si fier dessin.

S'ajoute-t-il à cette impression dominante quelque autre sentiment plus mêlé d'attrait? En nous frappant de respect nous touche-t-elle? Allons-nous, avec elle, de l'admiration

LTI'DE SUR CINNA. xxxix

pleine et sincère, jusqu'à la sympathie proprement dite? A vrai dire, nous n'éprouvons guère, en l'écoutant, ou même nous lui refusons cette autre sorte d'intérêt, plus intime et plus doux, qu'au surplus elle ne nous demande pas; et nous rions des hyperboles du rhéteur Balzac, lorsque, se pâmant devant cette « généreuse fille du poète, » il accumule sur elle toutes les louanges, et, par une de ces surprenantes alliances de mots dont il est coutumier, la proclame « la belle, la raisonnable, la sainte, l'adorable furie l. » Sainte? non, assurément. Adorable? pas davantage. C'est profaner aussi ce dernier mot que d'en laire un tel emploi. Nous le réservons pieusement à d'autres qui le méritent sans conteste, à Pauline, à Mouïme; ou bien encore à ces filles courageuses et tendres, à Iphigénie, à Junie!

Maxime. — Dans le récit de Sénèque, le conjuré, traître à ses serments, qui met le complot à néant par ses révélations, ne paraît pas, n'est pas même nommé (*unus ex cofisciis deferebat*). Corneille a jugé nécessaire de le mettre sur la scène, et il l'a fait sans addition à la liste des personnages; il a imaginé de donner ce rôle, ce triste rôle, à ce même Maxime qui délibère en honnête Romain devant l'empereur. C'est le complice et l'ami de Cinna, le sincère conseiller d'Auguste, qui, tout à coup, s'emporte jusqu'à ce crime.

Par cette invention, il est vrai, l'action tragique achève de s'étoffer, et du même coup Maxime, autre avantage, s'y trouve étroitement rattaché, Maxime, dont Corneille, après le second acte, ne savait que faire. Mais comment nous rendre probable une telle perfidie de la part d'un personnage qui, jusque-là, s'est offert à nous sous un tout autre jour, et des sentiments duquel son attitude loyale, dans une circonstance délicate, sa politique aussi franche que libérale, nous a donné très favorable idée ?

Corneille suppose qu'une soudaine rivalité d'amour le rend infidèle à tous ses devoirs.

Bien soudaine en effet, et que rien ne nous a laissé prévoir ni pressentir. Maxime, lui aussi, qui l'aurait cru ? adorait Emilie ; il l'adorait en silence, et sans rien savoir des serments échangés entre Emilie et Cinna !

Comment ces deux amis, dont une intime complicité politique resserrait les liens, ont-ils pu demeurer dans cette ignorance réciproque de l'état de leur cœur ? Et quelle foi pouvons-nous ajouter, quel intérêt pouvons-nous prendre à cette passion

1. Lettre à Corneille du 17 janvier 1643. — Le mol rappelle, avec un renchérissement à la Balzac, celui de Cinna voyant paraître Emilie à la fin de la scène v de l'acte III :

liait voici de retour cette aimable inhumains.

xl ETUDE SUR CINNA.

inédite de l'un d'eux, à cette si grande et violente passion, de laquelle nous n'avons rien vu, rien su, et qui, en quelques mots aussi brefs qu'inattendus, nous est subitement révélée ?

Eu réalité, rien n'est plus effacé, plus froid que cette prétendue flamme. L'amant, chez ce Maxime, n'existe que de nom ; et l'insignifiance du rôle, sous ce rapport, ajoute singulièrement à l'odieux de la trahison.

Si encore cette trahison avait chance de le mener au but qu'il vise ! S'il devait en retirer quelque fruit pour éon amour ! Mais comment a-t-il pu espérer que, Cinna dénoncé et mis aux mains d'Auguste, Emilie se laisserait enlever sous prétexte d'être sauvée ? Gomment s'est-il flatté d'attirer dans un piège aussi mal ourdi, aussi manifeste, une personne d'un esprit si pénétrant et d'une volonté aussi indomptable ? Par son hypocrite et absurde tentative, il s'expose infailliblement aux plus fières résistances et à tous les mépris.

Il est vrai qu'il ne s'est pas jeté de lui-même dans cette honteuse impasse ; il a cédé aux pires conseils, à ceux d'un confident intime et pervers ; le détestable Euphorbe a tout suggéré, tout préparé ; circonstance atténuante, ménagée par le poète ; mais le spectateur ne lui en accorde pas le bénéfice, indisposé qu'il est par ses lâchetés inutiles, par ses insignes maladresses, et même par les effusions larmoyantes et piteuses de son repentir.

On traite, malgré soi, durement, mais, quelque respect que l'on doive aux erreurs du génie, on a peine à considérer sans impatience cette figure si malheureusement conçue, plus insipide encore qu'odieuse, touchant parfois au ridicule, et d'un si fâcheux contraste avec les sublinités qui l'entourent.

Les disparates étranges du rôle de Cinna ont rencontré des défenseurs ; le triste Maxime n'a trouvé grâce devant aucun des juges même les moins sévères. Il faut l'avouer, c'est par ces deux

personnages que fléchit çà et là une œuvre magnifique. C'est au théâtre surtout, où l'on ne peut, comme le livre à la main, se hâter vers les beaux endroits, qu'on sent le froid des parties des actes III et IV où, soit ensemble, soit séparément, ils tiennent la scène.

En dépit des objections ou des blâmes que l'un et l'autre soulèvent, Cinna demeure au premier rang parmi les œuvres du poète. Où Corneille est-il plus grand, plus lui-même que dans cette scène de la délibération, que dans le monologue d'Auguste, dans les réponses d'Emilie aux faiblesses ou aux séductions qu'elle repousse, et que dans tout le cinquième acte? Mais enfin, Cinna ne peut être rangé parmi ces chefs-d'œuvre dont l'intérêt se renouvelle à mesure sans intermittence, qui s'emparent de nous de pleine prise, et d'un bout à l'autre nous tiennent émus et charmés.

Combien compte-t-on de ceux-là dans le théâtre de Cor-

ÉTUDE SUR CINNA. xli

neille ? Génie d'une extraordinaire puissance, mais plus doué de l'orce que de mesure et d'équilibre, « presque dénué, a-t-on pu dire, de ces qualités moyennes qui accompagnent et secondent si efficacement chez le poète le don supérieur et divin¹, » génie inégal, même dans sa période d'enfancement la plus heureusement féconde, il n'a réussi que deux fois à se soutenir à la scène durant cinq actes, à divers degrés de hauteur, sans faux pas ni défaillance ; d'abord dans le Cid, et, à l'heure de sa pleine maturité, dans Polyeucte. Encore, dans celui-ci, tout n'est-il pas d'un bonheur d'invention certain, incontesté; un débat, qui dure encore, s'est engagé entre critiques sur le personnage si considérable de

Félix... Corneille, entre autres présents du ciel, possédait le plus merveilleux, le plus rare sans doute, que le génie puisse recevoir : il était né pour le sublime, il ne l'était pas pour la perfection.

lue style.

Que dire, en particulier, du style de cette pièce ? Le style de Cinna, c'est celui de Corneille dans son meilleur temps ; c'est le style de ses chefs-d'œuvre, ce style plein, solide, ramassé, vibrant, antithétique de la meilleure façon, au sens le plus louable du mot ; plus riche de tours vifs, d'attitudes frappantes que d'images, plus chaud que coloré, souvent plus oratoire encore que poétique, mais toujours essentiellement dramatique par la franchise et le mordant de l'expression, par le train alerte et serré du dialogue ; semé, dans les scènes où deux passions croisent le fer, de ces reparties en trois mots qui illuminent une situation ou mettent en saillie un caractère ; sillonné par ces vers de plein jet et d'envolée sublime, enlevants, transportants, dont le secret, depuis, n'a pas été retrouvé... Qu'il s'agisse du Cid ou d' Horace, ou de Cinna, ou de Polyeucte, on ne peut que rassembler les mêmes traits pour définir, pour essayer, du moins, de définir ce style, nourri d'une si forte sève et marqué d'un si grand caractère ; — « une des plus grandes manières du siècle qui eut Molière et Ros-suet². »

Cependant, nous lisons dans YExamen de notre tragédie : « Comme les vers d' Horace ont quelque chose de plus net et de moins guindé pour les pensées que ceux du Cid, on peut dire que ceux de cette pièce ont quelque chose de plus achevé que ceux (Y Horace. » Le style, dans Cinna, a dû nécessairement se ressentir de ce progrès d'un chef-d'œuvre à l'autre que

Sainte-Beuve, Ibid

xlII ÉTUDE SUR CINNA.

prend plaisir à constater, à signaler l'auteur lui-même, et que, lecteurs enchantés du Cid, comme (Y Horace et de Cinna, nous remarquons à peine ou négligeons de relever.

Il est curieux de voir Corneille comparer lui-même ces trois pièces, au point de vue du naturel des pensées, avec une sévérité de goût et une délicatesse de coup d'œil qu'il n'a pas toujours portées dans ses jugements sur son œuvre; et cela, bien des années après Cinna, dans le temps même où, à Pompée, à Bodogune, à Nicomède, à Don S anche, il ajoutait Œdipe, Sertorius, toutes tragédies où il se défie peu et se garde mal de ce guindé dont il s'applaudit ici de s'être à peu près défait après le Cid l .

En quoi les vers de Cinna ont-ils quelque chose de plus achevé que ceux d'Horace ? Il nous serait difficile de le dire au juste. Peut-être y sent-on, aux meilleurs endroits (V. acte II, scène ire ; acte IV, scène ir, et l'acte V), un degré de plus de simplicité dans la grandeur. Il serait plus aisé de rendre compte du même progrès en rapprochant Horace du Cid. Là sont beaucoup plus rares les traces de ce guindé qui, dans le Cid, résulte d'une vaillance de sentiments s'exallant parfois jusqu'à la fanfaronnade, et du brillant, à l'espagnole, de certains vers :

Son sang sur la poussière écrivait mon devoir. Et ma tête en tombant ferait choir sa couronne. Et, j'allumai leurs feux pour éteindre les miens.

Et autres concetti, qui disparaissent, il est vrai, emportés dans le mouvement de ce drame héroïque et tendre, œuvre unique,

toute palpitante de jeunesse inspirée, « fleur immortelle d'amour et d'honneur, » a dit un critique poète 2.

L'historique de « Cinna ».

Cinna ou la Clémence d'Auguste, composé à Rouen, comme nous l'avons dit, dans les deux années 1639-1640, fut représenté à Paris, à la fin de la dernière, sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne.

Un critique anecdotier de nos jours a supposé que, dans le choix de ce sujet, ou à mesure qu'il le développait, Corneille dut s'inspirer de circonstances politiques locales dont il était

1. C'est en 1660 qu'il joignit des Examens à une nouvelle édition de son théâtre formée de toutes les pièces antérieures à cette date.

Sainte-Beuve, Nouveaux lundis, t. VII, Le Cid

ETUDE SUR CINHA. xlii

témoin, le témoin ému, dans cette année 1639 et au commencement de la suivante. Un soulèvement populaire (la révolte sanglante des Va-nuds-pieds), causé par l'établissement de nouvelles taxes, avait éclaté au cœur de la Normandie, dans l'automne de 1639. Richelieu s'était hâté de sévir, à sa manière, par une impitoyable répression. Le chancelier Séguier était entré en Normandie avec une armée. Le parlement de Rouen avait été, en punition de sa mollesse, suspendu, la ville frappée d'une contribution

énorme. En janvier 1640, les confiscations, les bannissements, les pendaisons terrifiaient la province.

Corneille, en portant à cette heure même, au grand jour du théâtre, le trait d'impériale générosité raconté par le philosophe latin, voulait-il, espérait-il, comme on nous invite à le croire, disposer à une justice plus humaine envers ses compatriotes, ou au pardon, la terrible main qui les châtiât? La grande et touchante leçon de clémence que Cinna offre éternellement aux puissants de ce monde, ne s'est-elle pas tout d'abord adressée, fort à propos, à l'un d'eux? C'est possible. Rien ne contredit formellement cette conjecture, dont on ne s'était pas encore avisé ; rien, non plus, ne la confirme. L'intention qu'on suppose ne perce nulle part dans la pièce elle-même; il ne s'en trahit rien dans les divers écrits où l'auteur lui-même commente ses œuvres ; l'ingénieux érudit • qui s'en fait le garant n'allègue à l'appui aucun témoignage, aucun indice contemporain. Sans doute. Corneille ne vit pas sans douleur, sans protestation intime, le dur traitement infligé à sa chère province : eut-il l'idée d'intervenir en sa faveur, même de cette façon indirecte et détournée, dans le temps même où, pour sceller sa réconciliation de poète avec le cardinal, il mettait humblement à ses pieds sa tragédie à! Horace et prodiguait, dans la plus flatteuse des dédicaces, les témoignages de respect comme d'admiration et de reconnaissance au toutpuissant ministre - ?

1. Edouard Fournier, Notes sur la vie de Corneille, en tête de Corneille à la butte Saint-Roch.

2. Richelieu, flatté de telles soumissions et revenu de ses jalousies d'auteur, applaudit avec toute la cour à la clémence d'Auguste, mais ne l'imita point. La Normandie envia longuement le

crime de sa rébellion. Deux ans après, le cardinal mourant n'eut point de pardon pour Cinq-Mars, un grand coupable, il est vrai, mais si jeune ! non pas même pour Auguste de Thou, dont l'unique tort était d'avoir connu le complot formé, et de n'avoir pas trahi l'amitié en le dénonçant. On voudrait que Cinna, si souvent joué devant les grands de la terre, leur eût inspiré, au moins une fois, un acte illustre de clémence. Corneille méritait cet honneur. Ce ne serait pas un médiocre ornement pour l'histoire de notre tragédie. Mais le cœur des princes qui, volontiers, s'attendrit devant une sublime scène de théâtre, se referme aisément sous l'empire de la raison d'État. Cinna avait été joué bien des fois à Saint-Germain ou à Versailles devant Louis XIV, quand ce monarque eut à se prononcer sur le sort du chevalier de Rohan : c'était le cas de faire grâce à l'exemple d'Auguste, grâce de l'échafaud au malheu-

xuv ÉTUDE SUR CINNA.

Quand, deux ans plus tard, il fit imprimer Cinna, à qui s'avisait-il de dédier cette pièce, d'un si grand exemple pour les têtes couronnées et si digne de leur être offerte? Il en fit hommage à un des gros financiers du temps, à M. de Montoron, receveur général de Guyenne. Pas un mot sur les beautés de la clémence, de cette vertu royale entre toutes, dans la dédicace, consacrée, d'un bout à l'autre, à l'éloge du traitant enrichi que ses fastueuses largesses envers les beaux esprits mettaient en honneur sur le Parnasse.

Le Cid, acclamé dès sa naissance par le grand public, avait essuyé, comme on sait, mainte critique, inspirée par la jalousie ou dictée par les scrupules d'un goût méticuleux et pédantesque. Horace également applaudi, moins vivement contesté, n'avait pas

trouvé grâce de tout point devant les doctes et les sévères. Cinna, plus heureux, eut d'abord pour lui tout le monde. Les rivaux, éclipsés, se turent cette fois et laissèrent le champ libre à l'admiration des connaisseurs et du public. Dans l'Examen de sa pièce, Corneille, sauf quelques mots d'explication au sujet d'une légère et pardonnable infraction à la règle de l'unité de lieu, se borne à constater un succès dont l'unanimité a dépassé ses espérances.

« Ce poème, dit-il, a tant d'illustres suffrages, qui lui donnent le premier rang parmi les miens, que je me ferais trop d'importants ennemis si j'en disais du mal: je ne le suis pas assez de moi-même pour chercher des défauts où ils n'en ont point voulu voir et accuser le jugement qu'ils en ont fait, pour obscurcir la gloire qu'ils m'en ont donnée¹. »

Il n'a garde de commenter longuement ou de chercher à faire valoir un ouvrage qui a obtenu, dit-il, une approbation si forte et si générale.

Cette faveur sans réserve était due sans doute à tant de beautés de premier ordre, dont la nouveauté relevait encore le resplendissant éclat; mais elle s'explique aussi par l'attrait, le vif attrait de circonstance qui, à l'époque des premières représentations, et pendant longues années après, venait s'ajouter à l'intérêt profond, durable, immortel.

On lit dans une note du commentaire de Voltaire : « De toutes les tragédies de Corneille, celle-ci fit le plus grand effet à la cour... On était dans un temps où les esprits, animés par les factions qui avaient agité le règne de Louis XIII ou plutôt du cardinal de Richelieu, étaient plus propres à recevoir les sentiments qui régnaient dans cette pièce. Les premiers spec-

reux gentilhomme, encore plus fou que criminel. Quel trait d'insigne clémence voit-on briller dans l'histoire de Napoléon, grand admirateur de Corneille, et qui fit ai souvent représenter devant lui Cinna. sa pièce favorite ?

1. Et dans sa Dédicace à M. de Montoron : Corneille dit qu'il a choisi « ce poème » pour le lui offrir comme « le plus durable des siens. »

-ETUDE SUR CLN.VA. xlv

tuteurs furent ceux qui combattirent à la Matfée¹ et qui firent la guerre de la Fronde. »

Voltaire a raison. Avec ses discussions politiques sur la meilleure l'orme de gouvernement, sa conspiration ténébreuse dont une femme est l'ardente inspiratrice, avec son action mipartie de poâtique et d'amour, la nouvelle tragédie avait, au moment de son apparition, à l'heure des derniers complots formés contre le grand Cardinal, une saveur particulière d'àpropos, qu'elle garda parmi les orages de la Régence, et qui ne s'émoussa que beaucoup plus tard, après le triomphe définitif de Mazarin. Pour les spectateurs de ce temps, une très large part d'intérêt, plus grande même que ne le souhaitait le poète, allait aux personnages, de conjurés, et ieur demeurerait, au lieu de se concentrer de bonne heure et de plus en plus sur celui d'Auguste. Tout ce monde futur de la Fronde, jeunes seigneurs impatientes de faire figure dans l'État, grandes dames, beautés de cour éprises d'aventures, magistrats ambitieux, intrigants ou brouillons de rangs divers, prenaient feu pour Cinna, pour Emilie, épris de leurs audaces, émus des péripéties de leur fortune, jusqu'à se choquer fort peu ou point de l'effrontée duplicité de l'un et des ingrates perfidies de

l'autre. Il entrait dans la politique de cet âge une forte veine de ruse à l'italienne, et de Machiavel. On peut croire que Maxime lui-même, le traître Maxime, n'était pas trouvé trop vilainement parjure, ni trop sottement amoureux, puisque dans {l'Examen Corneille a gardé le silence sur ce personnage, aussi bien que sur les autres, avec la sécurité d'un auteur à qui le succès ne laisse rien à excuser ou à défendre.

Quinze ans plus tard, quand les factions meurent, et que tout s'apaise et se range au devoir sous l'autorité royale fièrement relevée et populaire à son tour, cette première chaleur d'intérêt pour Cinna s'alfaiblit nécessairement ou se perd. Toutefois, dans cette société transformée, devant un public tout différent, soutenue par son fonds de beautés éternellement neuves, recommandée qu'elle était, d'ailleurs, à l'opinion monarchique par sa conclusion toute en faveur du pouvoir absolu noblement exercé, la pièce reste en grand honneur. Elle est souvent, par de nouveaux et illustres suffrages, mise à côté du Ciel, sur la même ligne, ou même au-dessus. Si, à partir de 1660. les représentations se suivent de moins près (ce qui arrive, au reste, plus ou moins, à toute œuvre de théâtre qui vieillit), le nombre de celles que l'on a pu compter pour toute la durée du règne, s'élève à un chiffre respectable. De temps en temps, c'est à Saint-Germain ou à Versailles, au théâtre de la cour, qu'on applaudit à l'éloquence romaine de Cinna, ou au « Soyons

1. Bataille près de Sedan, un péril le comte de So • ur de la le\ce

de boucliers de 1611 confie Richelieu.

xlvi ETUDE SUR CINNA.

amis, » d'Auguste. A Saint-Cyr, aux premiers jours de l'institution, avant les fêtes d'Esther, Mmo de Maintenon, voulant faire jouer du Corneille aux Demoiselles du ruban bleu, ne va prendre ni Horace, ni même Polyeucte; c'est Cinna qu'elle choisit.

Au xvine siècle, dans les jugements qu'elle porte sur la pièce, la critique, sans cesser de la mettre très haut, fait sur plus d'un point, avec plus ou moins de liberté, ses réserves. On commence à mettre en question la vérité, surtout l'unité du caractère de Cinna. Emilie, toujours admirée, étonne et parfois rebute par l'atrocité de ses ardeurs de vengeance, Maxime est trouvé bien bas et trop crédule dans toute la seconde partie de son rôle, et désormais est moins accepté que toléré. Voltaire recueille ces impressions dans son Commentaire, les confirme, les justifie, et mêle franchement, d'une manière un peu dure, parfois, et non sans quelque malignité, la censure des défauts à la louange des beautés, vive et sincère. La Harpe reprend après lui, dans son cours, les mêmes critiques et les énonce méthodiquement ex cathedra. Cependant, au théâtre, en dépit de ces atteintes, Cinna se maintient sans fléchir et poursuit sa glorieuse carrière. Il est vrai que dans cet âge où se répand, toujours croissante, une fièvre de rénovation sociale, l'intérêt politique de la pièce est de nouveau et vivement senti. Les tirades patriotiques, les appels au règne des lois, les vœux sonores d'affranchissement, dont retentissent plusieurs scènes, sont acclamés par les spectateurs du parterre et même des loges. Cette grande discussion du second acte où le génie de l'autorité et celui de la liberté sont aux prises, n'est pas moins goûtée, ou l'est plus encore qu'au temps de Mazarin par les contemporains de Montesquieu et de Jean- Jacques Rousseau. Voltaire, dans son théâtre, cherche des effets nouveaux sur les pas de Corneille, autant qu'il flatte les passions du jour, quand il

met à la scène tantôt le Sénat de Rome, écoutant tour à tour les plaintes de l'envoyé des Tarquins et les fières réponses du consul Brutus, tantôt le forum romain avec Cassius et Marc-Antoine se disputant les suffrages de la plèbe devant les restes sanglants du dictateur.

Dans les premiers troubles de la Révolution, quand la lutte est ouverte entre les partisans déclarés et les adversaires à outrance de « l'État populaire, » les représentations de Cinna deviennent tumultueuses. Par le contraste même de la double thèse politique qu'elle présente alternativement, la pièce provoque, des deux parts, des manifestations passionnées. Tandis qu'une moitié de l'assistance souligne de ses applaudissements tel vers monarchique ou telle tirade républicaine, l'autre moitié proteste bruyamment, et le conflit des opinions se déchaînant, dans la salle produit un désordre qui nécessite l'intervention de la police.

— Dans les plus mauvais jours, sous la Terreur,

ÉTUDE SUR CINNA. XLVil

la censure démagogique exclut entièrement du théâtre, av[^]c tant d'autres, une tragédie dans laquelle figure avec honneur un personnage couronné.

Lorsqu'elle reparait au retour de l'ordre, c'est avec cet éclat rajeuni qu'une interprétation supérieure apporte même aux chefs-d'œuvre consacrés ; elle doit les plus heureux jours de reprise au magnifique et populaire talent du célèbre acteur Talma, incomparable, sous la pourpre romaine, de majesté simple, de grandeur aisée et naturelle ¹ ; elle les doit aussi à la prédilection du nouveau maître de la France pour un spectacle dont un glorieux parvenu est le héros, et qui aboutit à la glorification de César,

vainqueur de l'anarchie et fondateur de l'Empire. Napoléon aime à voir jouer Cinna devant sa cour, consulaire ou impériale, et lui-même le redemande; c'est la pièce dont il fait choix pour être représentée à Erfurth , en 1808, devant cette assemblée extraordinaire, ce 'parterre de rois. Par honneur pour Corneille, il veut qu'elle reprenne sa forme première intacte, et fait restituer, au quatrième acte, le rôle de Livie, depuis longtemps supprimé.

Vers le même temps, Geoffroy, grand admirateur de Corneille, prend fait et cause pour le personnage de Cinna, fort discrédité par les sévères et justes critiques de Voltaire et de La Harpe. Selon l'Aristarque du Journal des Débats, Cinna conspire en jeune exalté, en homme d'imagination, en amoureux, plutôt qu'en patriote sérieux, convaincu, énergique ; quoi d'étonnant que l'espèce d'ivresse à laquelle on le voit d'abord en proie s'évanouisse et tombe, quand l'heure marquée pour l'action sanglante va sonner ? Nous avons répondu d'avance (V. plus haut, p. xx et suiv.) à cette explication des repentirs et des désespoirs trop peu prévus du personnage. Depuis Geoffroy, d'autres juges, chroniqueurs de théâtre, ou commentateurs, prenant en main la même cause, l'ont plaidée de diverses façons. La controverse sur ce point n'est pas close entre critiques. Au théâtre, nul désaccord d'impressions n'existe entre spectateurs. A chaque reprise de la pièce, observez la physionomie de la salle ; vous verrez les différentes parties de l'assistance, d'abord intéressées, captivées, se refroidir ensuite et, de leur mieux, patienter aux mêmes endroits, à ceux-là même que nous avons signalés, se ranimer bientôt et s'épa-

1. Grâce au savoir et au goût de ce grand comédien, aidés des conseils du peintre David, ce qui restait encore d'inexactitudes dans le costume disparaissait. Voltaire n'avait réussi, malgré ses

instances, qu'à en faire corriger les plus grossiers anachronismes. Au temps de sa jeunesse, « on voyait Auguste arriver avec la démarche d'un matamore, coi lié d'une perruque carrée qui descendait par devant jusqu'à la ceinture ; cetlo perruque était surmontée d'un large chapeau avec deux rangs de plumes rouges... Il se plaçait sur un énorme fauteuil à deux gradins, et Maxime et Cinna étaient sur deux petits tabourets. (Note de Voltaire sur les premiers vers de l'acte II.)

XLVⁱⁿ ÉTUDE SUR CINNA.

nour aux mêmes scènes, applaudir d'un même élan aux beautés et sublimités devant lesquelles toutes les inégalités de l'œuvre s'effacent. Vérité et grandeur surnagent à tout, et le génie du poète triomphe hautement, sans avoir exercé cette puissance continue d'intérêt et. d'émotion qui ne laisse point aux âmes de répit. Corneille ne règne de cette façon, avec cette sorte d'empire, nous l'avons dit, d'accord avec les préférences de plus en plus marquées du public, que dans le Cid et dans Polueucte.

Napoléon faisait acte de piété envers Corneille, quand il prescrivait aux comédiens de remettre en lumière le personnage de Livie qui, de temps immémorial, ne paraissait plus. Cette restitution, qui n'intéressa qu'un petit nombre de curieux et de lettrés, fut abandonnée bientôt après. Livie disparut de nouveau pour un long temps, du théâtre. En 18Go, un directeur scrupuleux se lit un devoir de l'y rappeler. Depuis plusieurs années, elle en est encore une fois bannie. On comprend que la Comédie française ne tienne pas à conserver dans le quatrième acte une scène d'une utilité contestée, toujours écoutée assez froidement, et à laquelle on a justement reproché d'enlever au personnage principal, par le conseil qu'il y reçoit, la pleine initiative, la gloire sans partage

de sa générosité. D'un autre côté, ce rôle ne se laisse pas éliminer aussi commodément que celui de l'Infante dans le Cid. Il est regrettable que, par suite de cette mutilation de la pièce, Emilie, au dernier acte, au lieu d'être menée par l'impératrice à Auguste, comme le voulait le poète, arrive seule et se présente d'elle-même, en disant ce vers, fait pour la bouche de Livie, et assez singulier dans la sienne :

Votre Emilie en est, seigneur, et la voici.

Regrettable aussi que Livie, exclue du théâtre, emporte avec elle cette solennelle et prophétique annonce des heureux effets du pardon impérial, par laquelle s'affirme et se dégage la conclusion morale de l'œuvre * .

La même direction qui, en 1860, faisait représenter Cinna sans coupure et dans toute l'intégrité du texte, prit le soin, dont on ne s'était pas encore avisé, de marquer, par des décors différents, les changements de lieu qui, de l'aveu même de

Ce n'est pas tout, seigneur ; une céleste flamme

Après cette action vous n'avez rien à craindre : On portera le joug désormais sans se plaindre ; Et les plus indomptés renversant leurs projets Mettront toute leur gloire à mourir vos sujets ; Aucun lâche dessein, aucune ingrate envie N'attaquera le cours d'une si belle vie. Vous avez trouvé l'art d'être maître des cœurs.

L'auteur, s'opère dans la pièce, et sont assez indiqués par le caractère même des situations et des rencontres. Jusque-là, le théâtre, au lieu de répondre par l'aspect aux déplacements de l'action, demeure immobile de la première scène à la dernière. On voyait l'empereur Auguste s'entretenir d'affaires d'État avec

ses deux conseillers dans la même salle où, un peu auparavant, Cinna était venu faire, tout à son aise, ses confidences de conspirateur à son amante. Si bizarre qu'elle lut, cette anomalie était traditionnellement tolérée. Telle fut longtemps, en matière de mise en scène, la patience, ou plutôt la complaisance, ou, si l'on veut, l'indifférence de nos pères. Aux tragédies encore imparfaitement soumises à la règle de l'unité de lieu, comme le Cid, comme Cinna, le spectateur, tout occupé du drame de sentiments et de passions qui se jouait devant lui, insensible à la pâle uniformité du cadre, se transportait docilement en esprit où il convenait d'aller, ou plutôt n'y songeait guère, ou n'y pensait pas ; et quand cette règle s'imposa tout à fait et régna despotiquement, ce qui ne tarda guère, on laissa, pendant plus de deux siècles, sans chicaner sur la vraisemblance, la tragédie, celle de Gampistron ou de Crébillon comme celle de Corneille ou de Racine, évoluer dans cette espèce d'antichambre ou de parloir banal, où l'action tout entière, tant bien que mal, s'enfermait. Nos auteurs n'ont pas craint de secouer un tel joug, et de s'aider, au besoin, du concours du décorateur et du machiniste. C'était ajouter heureusement, par les dehors, à la vérité du théâtre. Il est vrai que la scène moderne, surtout depuis l'avènement du drame, a fait bien du chemin dans cet art d'avertir les yeux ou de leur parler. Nous sommes devenus aussi curieux, aussi exigeants, aussi difficiles en fait de toiles peintes (comme de costumes), que nos pères étaient accommodants ou novices. Longtemps on s'est occupé de l'essentiel au point de négliger l'accessoire ; nous prenons un extrême souci de celui-ci : l'art dramatique s'en porte-t-il mieux ? Un grand esprit, dans sa vieillesse morose, témoin d'un étalage tout nouveau de couleur locale et du luxe croissant du spectacle sur nos scènes d'il y a cinquante ans (que dirait-il aujourd'hui?), écri-

vait à la suite de remarques sur la simplicité de l'attirail dramatique dans le théâtre anglais au temps de Shakespeare : «... La vérité du théâtre et l'exactitude du costume sont beaucoup moins nécessaires à l'art (ju'on ne le suppose. Le génie de Racine n'emprunte rien de la coupe de l'habit ; dans les chefs-d'œuvre de Raphaë: les fonds sont négligés et le? costumes inexacts. Les fureurs d'Oreste ou la prophétie de Joad, lus dans un salon par Talma, en frac, faisaient autant d'effet que déclamés sur la scène par Talma, en manteau grec ou en robe juive. Iphigénie était accoutrée comme Mmc de Sévigné, lorsque Boileau adressait ces beaux vers à son ami :

i> ÉTUDE SUR CINNA.

Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,

Ne coûta tant de pleurs à la Grèce assemblée,

Qu'en a fait sous son nom verser la Champmeslé.

» Cette exactitude dans la représentation de l'objet inanimé est l'esprit de la littérature et des arts de notre temps ; elle annonce la décadence de la haute poésie et du vrai drame. On se contente de petites beautés, quand on est impuissant aux grandes; on imite, à tromper l'œil, des fauteuils et du velours, quand on ne peut plus peindre la physionomie de l'homme assis sur ce velours et dans ces fauteuils. Cependant, une fois descendu à cette vérité de la forme matérielle, on se trouve forcé de la reproduire, car le public, matérialisé lui-même, l'exige¹. »

Janvier 1894.

TRAGÉDIE

Monsieur,

Je vous présente un tableau d'une des plus belles actions d'Auguste. Ce monarque était tout généreux, et sa générosité n'a jamais paru avec tant d'éclat que dans les effets de sa clémence et de sa libéralité. Ces deux rares vertus lui étaient si naturelles, et si inséparables en lui, qu'il semble qu'en cette histoire que j'ai mise sur notre théâtre, elles se soient tour à tour entre-produites - dans son âme. Il avait été si libéral envers Cinna, que sa conjuration ayant fait voir une ingratitude extraordinaire, il eut besoin d'un extraordinaire effort de clémence pour lui pardonner; et le pardon qu'il lui donna fut la source des nouveaux bienfaits dont il lui fut prodigue, pour vaincre tout à fait cet esprit qui n'avait pu être gagné par les premiers ; de sorte qu'il est vrai de dire qu'il eût été moins clément envers lui s'il eût été moins libéral, et qu'il eût été moins libéral

1. Pierre du Puget, seigneur de Montoron (ou Montauron i, était receveur général de Guyenne. Ce riche financier dépensait en fêtes ruineuses et en largesses de vanité une grande fortune. Ses goûts ou ses prétentions de Mécène lui attiraient, de la part des auteurs peu rentes, des hommages de livres où la louange n'était pas épargnée. Cette cour intéressée qu'on lui faisait à coups d'encensoir avait rendu son nom populaire. On disait, des dédicaces de ce temps, les plus farcies de complimente hyperboliques, Dédicaces à la Montoron. — Vint un jour où, pour avoir mené trop grand train, ce personnage se trouva mis à sec et fit banqueroute aux Muses. Le jovial Scarron s'égayait ainsi de cette déconfiture :

Ce n'est que maroquin perdu Que les livres que l'on dédie, Depuis que Montoron mendie ; Montoron. dont le quart d'éclat S'attrapait si bien à la queue De l'ode ou de la comédie.

2. S'entre-produire (se produire mutuellement) n'est pas entré dans le dictionnaire de l'Académie, non plus que tant d'autres verbes composés de même. Il ne figure, dans le lexique de Littré, que par un seul exemple qui est cette phrase même de Corneille.

s'il eût été moins clément¹. Cela étant, à qui pourrais-je plus justement donner le portrait de Turenne de ces héroïques vertus, qu'à celui qui possède l'autre en un si haut degré, puisque, dans cette action, ce grand prince les a si bien attachées et comme unies l'une à l'autre, qu'elles ont été tout ensemble et la cause et l'effet l'une de l'autre? Vous avez des richesses, mais vous savez en jouir, et vous en jouissez d'une façon si noble, si relevée, et tellement illustre, que vous forcez la voix publique d'avouer que la fortune a consulté la raison quand elle a répandu ses faveurs sur vous, et qu'on a plus de sujet de vous en souhaiter le redoublement que de vous en envier l'abondance². J'ai vécu si éloigné de la flatterie, que je pense être en possession de me faire croire quand je dis du bien de quelqu'un; et lorsque je donne des louanges (ce qui m'arrive assez rarement)³, c'est avec tant de retenue, que je supprime toujours quantité de glorieuses vérités, pour ne me rendre pas suspect d'étaler de ces mensonges obligants que beaucoup de nos modernes savent débiter de si bonne grâce. Aussi je ne dirai rien des avantages de votre naissance, ni de votre courage, qui l'a si dignement soutenue dans la profession des armes à qui vous avez donné vos premières années⁴ : ce sont des choses trop connues de tout le monde. Je ne dirai rien de ce prompt et puissant secours

1. A quelle fin tout ceci, et où Corneille veut-il en venir avec tout cet échafaudage de phrases laborieuses? Hélas ! à trouver une gloire commune entre Auguste et M. de Montoron, et à mettre, partout un côté, en parallèle le financier et l'empereur romain. — Il était du bel air, dans les dédicaces, d'établir et de déduire quelque comparaison flatteuse entre le héros du livre offert et la personne à qui on le présentait. Corneille pratique ici, mais à l'excès, il faut l'avouer, la rhétorique du genre.

2. Il est curieux de voir à quel point, dans cette sorte d'écrit, le style de Corneille rappelle, par la solennité des hyperboles louangeuses et par le compassé des périodes, celui des lettres de Balzac.

3. En effet, très peu mondain, vivant beaucoup en famille, et, hors de chez lui, assez gauche et taciturne, Corneille n'était pas complimenteur : mais, par mode et par intérêt, dans ses dédicaces (son théâtre ne l'enrichissait pas), il s'est plus d'une fois terriblement départi de cette discrétion en fait de louanges dont il s'applaudit ici et se fait honneur. (V. entre autres celle d'Horace au cardinal de Richelieu.)

4. La profession... à qui. — Dans l'usage qui a prévalu, de qui, à qui ne se doivent appliquer qu'aux noms de personnes. La règle n'existait pas au temps de Corneille et de Racine, et ne s'établit qu'au siècle suivant. — M. de Montoron avait servi pendant un temps au régiment des gardes avant d'entrer dans la carrière des finances.

que reçoivent chaque jour de votre main tant de bonnes familles ruinées par le désordre de nos guerres : ce sont des choses que vous voulez tenir cachées. Je dirai seulement un mot de ce

que vous avez particulièrement de commun avec Auguste : c'est que cette générosité qui compose la meilleure partie de votre âme et règne sur l'autre, et qu'à juste titre on peut nommer l'âme de votre âme, puisqu'elle en fait mouvoir toutes les puissances; c'est, dis-je, que cette générosité, à l'exemple de ce grand empereur, prend plaisir à s'étendre sur les gens de lettres, en un temps où beaucoup pensent avoir trop récompensé leurs travaux quand ils les ont honorés d'une louange stérile¹. Et certes, vous avez traité quelques-unes de nos muses avec tant de magnanimité, qu'en elles vous avez obligé toutes les autres, et qu'il n'en est point qui ne vous en doive un remerciement. Trouvez donc bon, Monsieur, que je m'acquitte de celui que je reconnais vous en devoir, par le présent que je vous fais de ce poème, que j'ai choisi comme le plus durable des miens, pour apprendre plus longtemps à ceux qui le liront que le généreux Monsieur de Montoron, par une libéralité inouïe en ce siècle, s'est rendu toutes les muses redevables, et que je prends tant de part aux bienfaits dont vous avez surpris quelques-unes d'elles, que je m'en dirai toute ma vie,

MONSIEUR

Votre très humble et très obligé serviteur, Corneille - .

t. Corneille avait déjà dit dans la dédicace du Cid à la duchesse d'Aiguillon : » Votre générosité ne s'arrête pas à des louanges stériles pour les ouvrages qui vous agréent : elle prend plaisir à s'étendre utilement sur ceux qui les produisent. » Les faiseurs de dédicaces, grands ou petits, ne redoutaient rien plus que d'être payés en cette monnaie.

2. Le financier fit au poète un présent de deux cents pistoles (V. lis Historiettes de Tallemant des Réaux) et se crut quitte envers lui. — L'a comparaison de Montoron avec Auguste parut un peu forte aux contemporains eux-mêmes. Les rieurs s'en amusèrent, comme aussi de la gloriûca-

SENECA

Lib. I, De Clementia, cap. ix.

Divus Augustus mitis fuit princeps i , si quis illum a principalu suo aestimare incipiat. In communi quidem republica, duodevicesimum egressus annum, jam pugiones in sinu amicorum absconderat, jam insidiis M. Antonii consulis latus petierat, jam fuerat collega proscriptionis ; sed quum annum quadragesimum transisset, et in Gallia morarelur, delatum est ad eum indicium, L. Cinnam, stolidi ingenii virum², insidias ei struere. Dictum est et ubi, et quando, et quemadmodum aggredi vellet. Unus ex consciis deferebat; statuit se ab eo vindicare. Gonsilium amicorum advocari jussit. Nox illi inquiéta erat, quum cogitaret adolescentem nobilem, hoc detracto integrum, Gn. Pompeii nepotem damnan-

lio des services militaires du receveur général (V. dans les œuvres burlesques de Scarron la Dédicace à la petite levrette de ma sœur). Corneille avait forcé la dose d'encens. Mais quoi? Les charges de famille et la médiocrité de ses ressources le poussaient à ce marché de louanges. » Disons-le aussi : Corneille, hors de son sublime et de son pathétique, avait peu d'adresse et de tact. Il portait dans les relations de la vie quelque chose de

gauche et de provincial; son discours de réception à l'Académie est un chef-d'œuvre de mauvais goût, de plate louange, d'emphase commune. Eh bien, il faut juger de la sorte sa dédicace à Montoron, la plus attaquée de toutes et la plus ridicule même, lorsqu'elle parut. Le bon Corneille y manqua de mesure et de convenance; il insista lourdement là où il devait glisser ; lui, pareil au fond à ses héros, entier par l'âme, mais brisé par le sort, il se baissa trop cette fois pour saluer, et frappa la terre de son noble front. » (Sainte-Beuve, Portraits littéraires, I.)

1. Ce n'est pas tout à fait ainsi que commence ce chapitre du *De Clementia*. Corneille en reproduisant, dans sa première édition de *Cinna*, le récit de Sénèque, en a légèrement abrégé le début. Le vrai texte est celui-ci : « ... Hoc quam verum sit, admonere te exemplo domestico volo (le traité est adressé au jeune empereur Néron). Divus Augustus mitis fuit princeps, si quis illum a principatu suo aestimare incipiat. In communi quidem republica, cum hoc eetatis esset, quod tu nunc es, duodevicesimum egressus annum, jam pugiones... »

2. *Cinna* figure plus honorablement dans les textes où on lit, non plus *stolidi*, mais *solidi ingenii virum*; une seule lettre de moins dans l'adjectif qui le caractérise, en fait un autre homme; la leçon *stolidi ingenii*, a été généralement adoptée.

dum. Jam unum hominem occidere non polerat, quum M. Antonio proscriptionis edictum inter cœnam dictarat. Gemens subinde voces varias emittebat et inter se contrarias : « Quid ergo? ego percussorem meum securum ambulare patiar, me sollicito ? Ergo non dabit pœnas, qui tôt civilibus bellis frustra petitum caput, tôt navalibus, tôt pedestribus præliis incolume, postquam terra marique pax parta est, non occidere constituât, sed immo-

lare? » Nam sacrificantem placuerat adoriri. Rursus silentio interposito, majore multo voce sibi quam Cinnae irascebatur : « Quid vivis, si perire te tam multorum interest? Quis finis erit suppliciorum? quis sanguinis? Ego sum nobilibus adolescentulis expositum caput, in quod mucrones acuant. Non est tanti vita, si, ut ego non peream, tam milita perdenda sunt. » Interpellavit tandem illum Livia uxor, et : « Admittis, inquit, muliebre consilium ? Fac quod medici soient ; ubi usitata remédia non procedunt, tentant contraria. Severitate nihil adhuc profecisti : Salvidienum Lepidus secutus est, Lepidum Muræna, Mursenam Caepio, Cæpionem Egnatius¹, ut alios taceam quos tantum ausos pudet²; nunc tenta quomodo tibi cedat clementia. Ignosce L. Cinnae; deprehensus est; jam nocere tibi non potest, prodesse famae tuae potest. » Gavisus sibi quod advocatum invenerat, uxori quidem gratias egit : renunliari

1. On sait peu de chose de ces divers attentats qui se succédèrent contre Octave, soit avant, soit après son élévation définitive à l'empire. Les moins obscurs de ces personnages, qui payèrent leurs complots de leur vie, sont Salvidienus, un lieutenant d'Octave, qui ne prétendait à rien moins qu'à le supplanter, et dans ce dessein, conspira au lendemain du traité de Brindes, et M. Lepidus, fils du triumvir de ce nom et neveu de Brutus. Celui-ci, tandis qu'Octave achevait la guerre d'Actium, avait tout préparé pour le tuer à son retour dans Rome. Mécène veillait, et en frappant le chef du complot,

ut, dit Velléius Paterculus, le germe d'une guerre civile prête à se rallumer. » L. il. c. 88. Licinius Muræna et Fannius Cépion furent suivis de très près par Egnatius, un sénateur, très indigne de ce rang, selon Velléius. « Egnatius Rufus, per omnia gladiatori

quam senatori propior... omni flagitiorum scelerumque sentina mersus, adgregatis simillimis sibi, interimere em statuit... » II, xcu.

2. Dans la Vie d'Auguste, par Suétone, cette liste de conjurés s'allonge encore. Après Egnatius, le biographe cite Plautus Rufus, Lucius, Paulus, un L. Andasius, faussaire {faharum tabularunt reus), un Asinius Épicade, detni-Parthe, demi-Romain, un Télèphc. Ce sont apparemment ceu\ -ià que \!-p Livie par cette allusion méprisante : ut alios taceam quos tantum auso% pudet.

autem extemplo amicis quos in consilium rogaverat imperavit, et Ginnam unum ad se accersit, dimissisque omnibus e cubiculo, quum alteram poni Cinnas cathedram jussisset : « Hoc, inquit, primum a te peto, ne me loquentem interpelles, ne medio sermone meo proclames; dabitur tibi loquendi liberum tempus. Ego te, Cinna, quum in hostium castris invenissem, non factum tantum mihi inimicum, sed natum, servavi; patrimonium tibi omue concessi ; hodie tam felix es et tam dives, ut victo victores invideant : sacerdotium tibi petenti, praeteritis compluribus quorum parentes mecum militaverant, dedi. Quum sic de te meruerim, occidere me constituisti. » Quum ad hanc vocem exclamasset Ginna, procul hanc ab se abesse dementiam : « Non praestas, inquit, fidem, Ginna; convenerat ne interloquereris. Occidere, inquam, me paras. » Adjecit locum, socics, diem, ordinem insidiarum, cui commissum esset ferrum; et quum defixum videret, nec ex conventionem jam, sed ex conscientia tacentem : « Quo, inquit, hoc animo facis? Ut ipse sis princeps ? Maie mehercule, cum republica agitur, si tibi ad imperandum nihil praeter me obstat. Domum tuam tueri non potes ; nuper libertini hominis gratiam privato iudicio superatus es. Adeo nihil facilius putas quam

contra Caesarem advocare? Cedo, si spes tuas solus impedio, Paulusne te et Fabius Maximus et Gossi et Servilii ferent, tantumque agmen nobilium, non inania nomina praeferentium, sed eorum qui imaginibus suis decori sunt? » Ne totam ejus orationem repetendo¹ magnam partem voluminis occupera, diutius enim quam duabus horis locutum esse

1. Par ces mots : Ne totam ejus orationem repetendo... Sénèque paraît laisser entendre que tout ce qu'il fait dire à Cinna par Auguste, n'est pas de son cru, qu'il avait à sa disposition, pour cette partie de son récit, quelque document dont il s'est plus ou moins aidé. M. Egger, dans son *Examen critique des historiens d'Auguste*, rappelle, à ce propos, un renseignement curieux qui nous est donné par Suétone. Ce biographe nous apprend qu'Auguste tenait note de ses conversations, et même les écrivait d'avance, toutes les fois qu'il s'offrait un sujet de quelque gravité. — *Sermones quoque cum singulis atque etiam cum Livia sua graves non nisi in scriptis et e libello habebat, ne plus minusve loqueretur e tempore. C. lxxxiv.* — Il n'est pas impossible que quelque trace du discours de l'empereur à son assassin, conservée de cette manière, soit arrivée jusqu'à Sénèque.

constat, quum hanc poenam qua sola erat contentus futurus, extenderet : « Vitam tibi, inquit, Cinna, iterum do, prius hosti, nunc insidiatori ac parricidae. Ex hodierno die inter nos amicitia incipiat. Contendamus utrum ego meliore fide vitam tibi dedero, an tu debeas. » Post hoc detulit ulli consulatam, questus quod non auderet petere; amicissimum fidelissimumque habuit; haeres solus fuit illi; nullis amplius insidiis ab ullo petitus est.

PERSONNAGES

OCTAVE-CÉSAR-AUGUSTE, empereur de Rome.

LIVIE, impératrice.

CINNA, fils d'une fille de Pompée, chef de la conjuration contre Auguste.

MAXIME, autre chef de la conjuration.

^EMILIE, fille de C. Toranius, tuteur d'Auguste, et proscrit par lui durant le triumvirat.

FULVIE, confidente d'Emilie.

POLYCLÈTE, affranchi d'Auguste.

ÉVANDRE, affranchi de Cinna.

EUPHORBE, affranchi de Maxime.

La scène est à Rome 1.

i. Non pas au même lieu, dans Rome, mais en deux endroits différents; tantôt chez Auguste, tantôt chez Emilie. Voir Y Examen de la pièce par l'auteur. Corneille ne s'est pas soucié d'indiquer, en tête de son œuvre, l'infraction, pourtant bien innocente, à la règle de l'unité de lieu qu'il s'est permise.

GINNA

SCÈNE PREMIÈRE

Impatients désirs d'une illustre vengeance Dont la mort de mon père a formé la naissance ¹, Enfants impétueux de mon ressentiment, Que ma douleur séduite embrasse aveuglément², Vous prenez sur mon âme un trop puissant empire ³ ; Durant quelques moments souffrez que je respire, Et que je considère, en ¹ état où je suis, Et ce que je hasarde, et ce que je poursuis. Quand je regarde Auguste au milieu de sa gloire⁴,

Var. A qui la mort d'un père a donné la naissance

2. Il est singulier que cette pièce, la mieux écrite peut-être de toutes celles de notre auteur, débute par un amas de figures et d'épithètes, plus digne de Scudéry que de Corneille. On sait que Boileau s'égayait sur « ces désirs, ûls impétueux du ressentiment . qu'embrasse une douleur séduite...» L'amphigouri cesse au delà du quatrième vers; mais l'apostrophe aux désirs se prolonge jusqu'au quinzième. — Dans leurs monologues, les personnages de Corneille s'adressent volontiers à leurs sentiments personnifiés, les adjurent, les invoquent, les gourmandent, et déploient dans cette manière de parler à eux-mêmes une clairvoyance d'observation intime et des curiosités, des subtilités d'analyse qui trahissent chez eux plus de sang-froid que, d'ordinaire, le tragique de la situation ne doit leur en laisser. — V. les derniers vers, aussi bien que les premiers, de ce monologue d'Emilie : « Cessez,

vaines frayeurs... Amour, sers mon devoir, » et plus loin : « Tout beau, ma passion... »

Gloire, au sens d'éclat, de splendeur

Venez dans mon palais, vous y verrez ma '/loire.

(Atthalie à Joas, Acte 11. se. vu.

Mais toi, de ton Esther ignorais-tu la gloire ?

(Esther à Elise, Acte I, se. i.)

Même valeur du mot dans ce vœu de M^c de Se vigne : "Je souhaiterais qu'on vous vit dans votre gloire (dans vos splendeurs de gouvernante), au

mant *.

Et que vous reprochez à ma triste mémoire i Que par sa propre main mon père massacré Du trône où je le vois fait le premier degré ; Quand vous me présentez cette sanglante image, La cause de ma haine, et l'effet de sa rage, Je m'abandonne toute à vos ardents transports, Et crois, pour une mort, lui devoir mille morts. Au milieu toutefois d'une fureur si juste², J'aime encore plus Ginna que je ne hais Auguste a Et je sens refroidir ce bouillant mouvement, Quand il faut, pour le suivre, exposer mon amant" Oui, Cinna, contre moi moi-même je m'irrite Quand je songe aux dangers où je te précipite Quoique pour me servir tu n'appréhendes rien Te demander du sang, c'est exposer le tien 5 D'une si haute place on n'abat point de têtes Sans attirer sur soi mille et mille tempêtes⁶ ; L'issue en est douteuse⁷, et le péril cer-

tain : Un ami déloyal peut trahir ton dessein ; L'ordre⁸ mal concerté, l'occasion mal prise,

moins dans votre gloire de campagne, car celle d'Aix est encore plus grande.» A Mme de Grignan.

1. Et que vous reprochez... « Ces désirs rappellent à Emilie le meurtre de son père et ne le lui reprochent pas. » Voltaire. — Remarque bien sévère. Dans cette âme livrée à de tels désirs, aux désirs impatients de vengeance, le reproche se confond avec le souvenir (le reproche de ne s'être pas vengé encore).

2. Au milieu d'une fureur... Emploi peu usité de la préposition, ou locution prépositive, au milieu de, avec un nom de cette nature, au singulier (un nom de sentiment, de passion). Emilie a pu dire tout à l'heure, en parlant d'Auguste : Au milieu de sa gloire ; la gloire (renommée ou splendeur) s'étale autour de la personne ; mais : au milieu d'une fureur ? L'expression est ici toute différente et ne se justifie pas de même.

3. J'aime encore plus Cinna... La suite du rôle nous fera plutôt supposer ou nous donnera lieu de penser le contraire.

Var. Te demander son saag, c'est exposer le tien

6. Mille et mille tempêtes... Ce mille et mille, outre la banalité de l'expression, dit trop. Le complot découvert n'attirerait pas sur son auteur mille et mille tempêtes, mais le perdrait du coup.

7. L'issue en est douteuse.. L'issue de quoi? Voyez le vers: D'une si haute place on n'abat point... En, pronom, a ici pour antécédent non telle ou telle partie de la phrase qui précède, mais l'idée même qu'elle exprime; construction fréquente chez nos classiques du dix-septième siècle.

ACTE I, SCÈNE I

Peuvent sur son auteur renverser l'entreprise,

Tourner sur toi les coups dont tu le veux frapper

Dans sa ruine même il peut t'envelopper ;

Et, quoi qu'en ma faveur ton amour exécute,

Il te peut, en tombant, écraser sous sa chute¹.

Ah ! cesse de courir à ce mortel danger;

Te perdre en me vengeant, ce n'est pas me venger.

Un cœur est trop cruel quand il trouve des charmes

Aux douceurs que corrompt l'amertume des larmes ;

Et Ton doit mettre au rang des plus cuisants malheurs²

La mort d'un ennemi qui coûte tant de pleurs³.

Mais peut-on en verser alors qu'on venge un père? Est-il perte à ce prix qui ne semble légère? Et, quand son assassin tombe sous notre effort, Doit-on considérer ce que coûte sa mort? Cessez, vaines frayeurs, cessez, lâches tendresses, De jeter dans mon

cœur vos indignes faiblesses ! Et toi qui les produis par tes soins
 superflus \ . A^j^ jl^M Amour, sers mon devoir, et ne le combats
 plus il LT^y "Jj Lui céder, c'est ta gloire : et le vaincre, ta honte
 \Y iï^\ Montre-toi généreux, souffrant qu'il te surmonte ?
 '}&u>^

Var. Il te peut, en tombant, accabler sous sa chute

2. Corneille affectionne cuisant au figuré. Entre autres endroits où il a su le placer à merveille, V. plus loin :

Je sens au fond du cœur mille remords cuisants ■ Qui rendent à mes yeux tous ses bienfaits présents. (Acte 11, se. u.)

...Puisque dans un mal si doux et si cuisant Votre vertu combat...

{Le Cid, I, u.)

Des pleurs effacent-ils un mépris si cuisant ?

(La Place royale, III, vi.)

8. Var. Et je tiens qu'il faut mettre au rang des grands malheurs La mort d'un ennemi qui nous coûte des pleurs.

4. Les faiblesses auxquelles Emilie résiste, sont reflet des tendresses dont elle a honte, et c'est l'amour qui produit celles-ci... Même décomposition trop savante d'un état d'âme, même abus du regard analytique sur soimême, qu'au début de cette scène.

5. Souffrant qu'il te surmonte. Tour fréquent chez notre poète; emploi du participe présent équivalant au gérondif; excellent moyen de concision pour la phrase poétique. Ainsi plus loin :

...Tu verrais mes pleurs couler pour son tré|n-. Qui, le faisant périr, ne me vengerait pas.

(Acte I. su. u.)

Voulant nous affranchir, Brute s'est abusé.

(Acte II. wj. n.)

Gagnez une maitresse, accusant un rival!

(Acte 111, s • i.)

Plus tu lui donneras, plus il le va donner¹ Et ne triomphera que pour te couronner².

SCÈNE II

iEMILIE, FULVIE

EMILIE

Je l'ai juré, Fulvie, et je le jure encore, Quoique j'aime Cinna, quoique mon cœur l'adore, S'il me veut posséder, Auguste doit périr ; Sa tête est le seul prix dont il peut m 'acquérir. Je lui pres-
cris la loi que mon devoir m'impose.

FULVIE

Elle a, pour la blâmer ;3, une trop juste cause ; Par un si grand dessein vous vous faites juger Digne sang de celui que vous voulez venger : Mais, encore une fois, souffrez que je vous die4

1. C'est se mettre en frais d'esprit et de rhétorique bien subtile en parlant à cet amour, qu'elle veut asservir à la raison et au devoir. — Voltaire propose de retrancher à la scène ces quatre derniers vers et de finir sur :

Amour, sers mon devoir et ne le combats plus.

Mais il ne veut pas qu'on supprime (comme il l'avait vu faire de son temps) le monologue, où déjà se dessine si fièrement le personnage d'Emilie, et qui, d'ailleurs, est une considérable et indispensable partie de l'exposition.

2. Que pour le couronner... Le devoir (le devoir de venger un père et d'affranchir Rome) ne surmontera l'amour que pour le satisfaire, puisque la main d'Emilie est promise au libérateur. Par un même usage du verbe couronner, Racine a dit très poétiquement :

Et Paris couronnant son insolente flamme, Retiendra sans péril...

{Iphigénie, I, il.)

Quoi ? de mes ennemis couronnant l'insolence, J'irais attendre ailleurs une lente vengeance ?

(Andromaque, Vf, ut.)

3. Pour la blâmer. Pour qu'on puisse la blâmer. Tournure elliptique, 1res favorable à la marche du vers, et dont, une gram-

maire raisonnable ne saurait interdire l'usage, surtout aux poètes.

Cette haine des rois...

Pour V arracher des cœurs est, trop enrafinée.

(Auguste à Cinna, Acte II, se. i.)

4. Souffrez que je vous die. L'usage n'avait pas encore aboli cette forma

ACTE.I, SCÈNE II. 10

Qu'une si juste ardeur devrait être atténuée¹. Auguste, chaque jour, à force de bienfaits, Semble assez réparer les maux qu'il vous a faits : Sa faveur envers vous paraît si déclarée, Que vous êtes chez lui la plus considérée : Et de ses courtisans souvent les plus heureux Vous pressent à genoux de lui parler pour eux².

Toute cette faveur ne me rend pas mon père ; Et, de quelque façon que l'on me considère, Abondante en richesses³, ou puissante en crédit, Je demeure toujours la fille d'un proscrit. Les bienfaits ne font pas toujours ce que tu penses ; D'une main odieuse ils tiennent lieu d'offenses⁴ : Plus nous en prodiguons à qui nous peut haïr, Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir. Il m'en fait chaque jour sans changer mon courage⁵ ; Je suis ce que j'étais, et je puis davantage, Et des mêmes présents qu'il verse dans mes mains J'achète contre lui les esprits des Romains⁶ ;

. de subjonctif, et ce n'était pas seulement pour la commodité de la rime qu'on s'en servait encore.

Ma sœur, que je vous die une bonne nouvelle.

{Horace, III, m.) Et quoi qu'on rfi'e ailleurs d'un cœur si magnanime, Ici tous les objets me parlent de son crime.

{Le Cid, IV, t.)

Var. Ont encore besoin que vous parliez pour eux

3. Abondante en richesse. Dans la vieille langue, à l'exemple du latin, abondant en se pouvait dire des personnes comme des choses. Même aujourd'hui, cette locution n'est pas absolument réservée à celles-ci. L'Académie (Dictionnaire) approuve qu'on dise de quelqu'un : // est abondant ?n paroles, en comparaisons. — Malherbe employait abondant seul, dans un sens analogue à celui de riche, avec un nom de personne. « Les dieux... en leur nature seule... ont un magasin de toutes choses qui les rend abondants, assurés... » {Des Bienfaits. IV, m.)

4. D'une main odieuse ils tiennent lieu d'offenses. Il y a du vrai. Oui, venant d'une main odieuse, justement odieuse, les bienfaits (certains bienfaits surtout, richesses, faveurs) blessent et irritent ; c'est un affront pour un cœur qui ne veut ni ne doit pardonner, et qu'on semble croire capable de se réconcilier à ce prix. Mais dans les vers suivants, !a passion paris seule et s'emporte à d'étranges maximes.

Sansxhanger mon courage. Sans changer mon cœur

6. Ces bienfaits, ces odieux bienfaits, inacceptables pour une noble nature,

Je recevrais de lui la place de Livie Comme un moyen plus sûr d'attenter à sa vie. Pour qui venge son père il n'est point de forfaits, Et c'est vendre son sang que se rendre aux bienfaits l.

FULVIE

Quel besoin toutefois de passer pour ingrate? Ne pouvez-vous haïr sans que la haine éclate? Assez d'autres sans vous n'ont pas mis en oubli Par quelles cruautés son trône est établi ; Tant de braves Romains, tant d'illustres victimes, Qu'à son ambition ont immolé² ses crimes Laissent à leurs enfants d'assez vives douleurs Pour venger votre perte en vengeant leurs malheurs. Beaucoup l'ont entrepris ³, mille autres vont les suivre Qui vit haï de tous ne saurait longtemps vivre : Remettez à leurs bras les communs intérêts, Et n'aidez leurs desseins que par des vœux secrets.

^EMILIE

Quoi ! je le haïrai sans tâcher de lui nuire? J'attendrai du hasard qu'il ose le détruire ⁴ ?

Emilie les a acceptés tous, pour s'en faire une arme, une arme mortelle contre celui de qui elle les tient. Cette trahison, non seulement elle l'avoue, mais elle s'en vante. Dans cet esprit, que ne ferait-elle pas ? Elle recevrait d'Auguste la place de Livie, afin de l'assassiner plus sûrement. Le vers qui résume tout ceci :

Pour qui venge son père il n'est point de forfaits,
achève de faire du personnage un monstre de piété filiale.

1. C'est... que se rendre aux bienfaits. C'est-à-dire, à des bienfaits de pareille origine, venant d'une telle main. La seconde moitié du vers sous-entend ce qu'il était nécessaire d'ajouter pour donner toute clarté à la pensée.

2. Qu'ont immolé ses crimes. Immolé, sans accord. De même plus loin :

Là, par un long récit de toutes les misères, Que durant notre enfance ont enduré nos pères.

(Acte I, se. m.)

L'accord en pareil cas n'eut force de loi qu'au dix-huitième siècle. Racine prend encore des libertés avec la règle :

Je l'ai laissé (Junie) passer dans son appartement. [Brilannicus, II, n.)

Les a-t-on vu souvent se parler, se chercher?

[Phèdre, IV, vi.)

3. Beaucoup l'ont entrepris. Cf. ce que Livie dit à Auguste (acte IV, se. m) de ces complots, et, plus haut, la note 1 de la page 7.

4. Détruire, au sens de perdre entièrement, faire périr, se dit des choses plutôt que des personnes. Plus d'une fois la poésie l'a heureusement appliqué à celles-ci :

Et du parti contraire, en ce grand chef détruit, Prenez sur vous le crime...

(Septime à Ptolomée, dans Pompée, I, i.)

ACTE I, SCENE II

Et je satisferai des devoirs l si pressants Par une haine obscure et des vœux impuissants ? Ça. perte, que je veux, me deviendrait amère, ^Si quelqu'un l'immolait à d'autres qu'à mon père, Et tu verrais mes pleurs couler pour son trépas, Qui, le faisant périr, ne me vengerait pas. C'est une lâcheté que de remettre à d'autres Les intérêts publics qui s'attachent aux nôtres. Joignons à la douleur de venger nos parents La gloire qu'on remporte à punir les tyrans, Et faisons publier par toute l'Italie:

« La liberté de Rome est l'œuvre d'Emilie ;

L'impie Achab détruit, et de son sang trempé Le champ que par le meurtre il avait usurpé.

(Racine, Athalie, I, i.)

Et dans un sens moins absolu, mais encore très énergique :

Vous-même, n'allez pas de contrée en contrée Montrer aux nations Mithridate détruit.

(Mithridate, III, i.)

1. D'ordinaire, quand il s'agit, comme ici, d'une dette morale, Corneille emploie de préférence satisfaire à.

... L'honneur m'oblige, et j'y veux satisfaire.

(Polycucte, IV, vi.)

Dans sa langue, et même encore après lui, satisfaire à était la locution le plus souvent employée, même quand le complément du verbe impliquait une idée un peu différente :

... Pour cet assassin, il D'est point de tourments Qui puissent satisfaire à mes ressentiments.

(Œdipe, IV, m.) Il faudra satisfaire à cette modestie.

(Théodore, I. H.)

Nous dirions satisfaire un ressentiment, satisfaire une modestie. Pour nous, satisfaire, actif, c'est assouvir, contenter, céder à : satisfaire son orgueil, ses caprices, ses besoins; satisfaire à, c'est faire ce que le devoir, ou la loi, ou la convenance exige. Cette distinction n'était pas nettement établie au dix-septième siècle. Bossuet disait de Henriette de France : « Elle eut de quoi satisfaire à sa noble fierté, quand elle vit qu'elle allait s'unir... » (Oraison funèbre de cette reine.)

2. Par une haine obscure. Avec quelle chaleur d'âme ces deux mots repoussent un lâche conseil! — On comprend ce qu'Emilie dit si bien, on comprend qu'elle ne veuille pas attendre sa vengeance du hasard, se borner à des vœux impuissants; mais, aussitôt après, ce même sentiment tourne au forcené, à l'atroce, quand elle ajoute :

Et tu verrais mes pleurs couler pour son trépas, Oui, le faisant périr, ne me vengerait pas.

11 est du génie de Corneille de pousser l'extrême, à l'extraordinaire, les sentiments forts et les résolutions viriles. Ici, comme trop souvent ailleurs, si frappé qu'on soit de la puissance de l'expression, on s'étonne plus qu'on n'admire. Nous comprenons

mieux Hermione, une amante justement furieuse, quand elle s'écrie :

Cbère Cléone, cours : ma vengeance est perdue,

S'il (Pyrrhus) ignore en mourant que c'est moi <|iii le tue.

(Andromaque, IV, iv.)

» On a touché son âme, et son cœur s'est épris; » Mais elle n'a donné son amour qu'à ce prix. »

FULVIE

Votre amour à ce prix n'est qu'un présent funeste Qui porte à votre amant sa perte manifeste. Pensez mieux, Emilie, à quoi vous l'exposez, Combien à cet écueil se sont déjà brisés ; Ne vous aveuglez point quand sa mort est visible¹.

EMILIE

Ah ! tu sais me frapper par où je suis sensible. Quand je songe aux dangers que je lui fais courir, La crainte de sa mort me fait déjà mourir ² ; Mon esprit en désordre à soi-même s'oppose ; Je veux et fre veux pas, je m'emporte et je n'ose; Et mon devoir confus, languissant, étonné³, Cède aux rébellions de mon cœur mutiné.

Tout beau ⁴, ma passion, deviens un peu moins forte ; Tu vois bien des hasards* , ils sont grands, mais n'importe⁶ ,

1. Quand sa mort est visible. Hémistiche négligé, et qui ne dit pas ce que cette suivante veut dire; mais on ne voit, on n'enfend qu'Emilie.

2. La crainte de sa mort, etc. C'est admirablement dit; est-ce bien touchant? S'attendait-on à un tel accès de tendresse et de frayeur chez cette Romaine qui vient de se révéler à nous, avec sa fureur de vengeance et sa volonté de fer, par de si terribles confidences?

Étonné; au sens premier. Abattu, consterné, épouvanté

4. '(Tout beau, ma passion...» Ce tout beau, qui est devenu de plus en plus familier, à tel point que nous n'osons plus le dire à d'autres qu'à nos bêtes, passait alors encore très bien dans le style relevé.

... Tout beau; ne les pleurez pas tous.

(Le vieil Horace à Camille, Acte III, se. vi.)

Tout beau, pensers mélancoliques, De Quoi m'osez-vous discourir ?

(Malherbe, Plainte sur une absence.)

Tout beau; que votre haine en son sang assouvie N'aille point à sa gloire...

(Pompée, III, ii.)

Tout beau, Pauline; il (Dieu) entend vos paroles. Et ce n'est pas un Dieu comme vos dieux frivoles. (Polyeucte, IV, ut.)

5. Dire à sa passion : Tu vois, est un peu singulier; c'est la moins naturelle des apostrophes de ce genre auxquelles se livre Emilie; mais on est entraîné par la tûère énergie de ce retour à son devoir, à ce qu'elle appelle son devoir, à la vengeance per fas et nefas.

6. Ce brusque et résolu n'importe ne contribue pas peu à l'entrain de cette soudaine reprise d'elle-même. Corneille ne recule pas devant cet usage elliptique et familier du verbe :

Je demande la mort...

Qu'elle soit un ellet d'amour ou de justice.

N'importe; tous ses traits n'auront rien que, de doux.

(Horace, IV, vu.)

ACTE I, SCÈXI-: III

Cinna n'est pas perdu pour être hasardé¹.

De quelques légions qu'Auguste soit gardé,

Quelque soin qu'il se donne et quelque ordre qu'il tienne,

Qui méprise sa vie est maître de la sienne².

Plus le péril est grand, plus deux en est le fruit ;

La vertu nous y jette, et la gloire le suit :

Quoi qu'il en soit, qu'Auguste ou que Cinna périsse,

Aux mânes paternels je dois ce sacrifice³ ;

Cinna me Ta promis en recevant ma foi :

Et ce coup seul aussi le rend digne de moi__

Il est tard, après tout, de m'en vouloir dédire *.

Aujourd'hui l'on s'assemble, aujourd'hui l'on conspire,

L'heure, le lieu, le bras se choisit aujourd'hui;

Et c'est à faire enfin à mourir après lui⁵.

Mais le voici qui vient. Cinna, votre assemblée Par l'effroi du péril n'est-elle point troublée?

1. Hasardé: mis en péril, en sérieux péril. Ce mot était plus susceptible alors qu'aujourd'hui d'une grande force de sens :

L'exemple est dangereux et hasarde nos vies.

[Nicomède, IV, u.)

Corneille fait tomber volontiers ce verbe, comme ici, sur des noms de personnes :

Il réduit tous les soins d'un si pressant ennui A ne hasarder pas Cornélie avec lui.

[Pompée, U, u.)

Il (Pompée) apporte en ces lieux les palmes ou la foudre; S'il couronna le père, il hasarde le fils.

(Ibid., I,i.)

2. Quisquis ritam contempsit, tux dominus est (Sénèque, Ep., IV.)

3. « Il semble, par ces expressions, qu'elle doive le sacrifice de Cinna. » (Voltaire.) — Non ; c'est serrer de trop près ce vers dont la portée est déterminée par tout ce qu'elle a dit précédemment du coup à frapper.

4. Il est tard, après tout, de... Dans cette locution, comme dans une foule d'autres, de pouvait sans incorrection prendre la place de pour.

5. C'est à faire enfin... S'il succombe, eh bien, il ne me restera qu'à mourir. — C'est à faire à, vieille locution qui s'emploie aussi pour dire : j'aurai la ressource de... ou bien encore j'en serai quitte pour...

S'il (le peuple) ose venir à quelque violence, C'est à faire <i céder deux jours à l'insolence.

(Félix dans Polyeucte, X, u.)

Un personnage de comédie dit : « J'ai ordre de demeurer chez ma tante ;

Et reconnaissez-vous au front de vos amis

Qu'ils soient prêts à tenir ce qu'ils vous ont promis ?

Jamais contre un tyran entreprise conçue Ne permit d'espérer une si belle issue ; Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort¹, Et jamais conjurés ne furent mieux d'accord ; Tous s'y montrent portés avec tant d'allégresse, Qu'ils semblent, comme moi, servir une maîtresse² ; Et tous font éclater un si puissant courroux, Qu'ils semblent tous venger un père, comme vous.

EMILIE

Je l'avais bien prévu, que, pour un tel ouvrage, Cinna saurait choisir des hommes de courage³, Et ne remettrait pas en de mauvaises mains L'intérêt d'Emilie et celui des Romains.

Plût aux dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle

Cette troupe entreprend une action si belle !

Au seul nom de César, d'Auguste, et d'empereur⁴,

Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur⁵,

Et dans un même instant, par un effet contraire,

Leur front pâlir d'horreur et rougir de colère ⁶.

« Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux

» Qui doit conclure enfin nos desseins généreux ⁷ ;

mais n'importe, c'est à faire à être un peu grondée. » (Baron, Coquette et fausse prude.)

1. On n'en jura... En pronom, se disait des personnes comme des choses.

2. Une maîtresse. Dans la langue des romans et de la galanterie, ce mot se prenait en très bonne part, et servait à désigner respectueusement La personne aimée.

Var. Vous eussiez vu leurs yeux s'allumer de fureur

6. Ce double effet peut se produire sous le coup d'une soudaine et forte émotion ; mais, si enragés que soient ces conspirateurs, si nerveux qu'on les suppose, on a peine à se les représenter changeant, « dans un même instant, » de visage et de couleur, au début de cette réunion, rien qu'à entendre les noms d'Auguste et d'empereur, ces noms qu'ils ont déjà bien des fois redits et maudits. — 11 y a, ce semble, dans ce détail d'un récit, admirable d'ailleurs, plus d'effet théâtral que de vraisemblance.

7. Conclure nos desseins, c'est-à-dire arrêter définitivement nos desseins, en régler l'exécution, comme dans ce vers d'Horace :

Un même jour conclut notre hymen et la guerre.

(Acte I, se. n.)

C'est-à-dire, arrête l'un et l'autre, décide que l'un et l'autre se fera. Voltaire,

ACTE I, SCÈNE III

» Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome

» Et son salut dépend de la perte d'un homme,

» Si Ton doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,

» A ce tigre altéré de tout le sang- romain.

» Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues?

» Combien de fois changé de partis et de ligues¹,

» Tantôt ami d'Antoine, et tantôt ennemi,

» Et jamais insolent ni cruel à demi ! »

Là, par un long récit de toutes les misères

Que durant notre enfance ont enduré nos pères ²,

Renouvelant leur haine avec leur souvenir,

Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.

Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles

Où Rome par ses mains déchirait ses entrailles,

Où l'aigle abattait l'aigle³, et de chaque côté

Nos légions s'armaient contre leur liberté * ;

Où les meilleurs soldats et les chefs les plus braves

Mettaient toute leur gloire à devenir esclaves⁵ ;

Où, pour mieux assurer la honte de leurs fers,

Tous voulaient à leur chaîne attacher l'univers⁶ ;

Et l'exécration honneur de lui donner un maître

Faisant aimer à tous l'infâme nom de traître⁷,

Romains contre Romains, parents contre parents,

sans y bien regarder, rejette, comme impropre, conclure un dessein. Il propose remplir, qui ne serait pas du meilleur style, et qui, d'ailleurs, donnerait un autre sens.

1. Combien de fois changé de partis... Après la mort du dictateur César, Octave, son fils adoptif, ayant gagné à sa cause Cicéron et le sénat, avait armé contre Antoine (guerre de Modène) ; puis, s'étant rapproché de son rival, avait fait un partage de puissance avec lui et Lépide (Triumvirat, proscriptions, défaite et mort de Brutus et de Cassius à Philippes). Quelque temps après, nouvelle brouille entre Octave et Antoine, suivie de la guerre de Pérouse et terminée par un nouveau rapprochement (traité de Brindes). Enfin, en 31, dernière rupture, guerre contre Antoine et Cléopâtre, bataille d'Actium.

2. Qu'ont enduré. Sur le défaut d'accord, V. plus haut, p. 16, n. 2.

3. Où l'aigle abattait l'aigle. C'est une des images que nous offre le poète Lucain annonçant le sujet de sa Pharsale.

... Infestique obvia rignis Signa, pares aquilas, et i>ila minantia pilis.

Var. Où le but des soldats et des chefs les plus braves

C'était d'être vainqueurs pour devenir esclaves. Où chacun trahissait aux yeux de l'univers Soi-même et son pays pour assurer ses fers.

6. Tous voulaient à leur chaîne attacher... Le prix de ces guerres civiles était l'empire de Rome et du monde. Seuls, Brutus et ses amis avaient combattu à Philippes pour la liberté.

De traître à la patrie

Combattaient seulement pour le choix des tyrans.

J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable De leur concorde impie, affreuse, inexorable, Funeste aux gens de bien, aux riches, au sénat¹, Et, pour tout dire enfin, de leur triumvirat ; Mais je ne trouve point de couleurs assez noires Pour en représenter les tragiques histoires. Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphants, Rome entière noyée au sang de ses enfants : Les uns assassinés dans les places publiques, Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques; Le méchant par le prix au crime encouragé, Le mari par sa femme en son lit égorgé; Le fils tout dégouttant du meurtre de son père², Et, sa tête à la main, demandant son salaire, Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits Qu'un crayon³ imparfait de leur sanglante paix⁴.

Vous dirai-je les noms de ces grands personnages Dont j'ai peint les morts pour aigrir les courages⁵, De ces fameux pros crits, ces demi-dieux mortels⁶, Qu'on a sacrifiés jusque sur les autels?

1. Au sénat. —Rediit Sullana proscription cujus atrocitas nihil in se minus habet quam numerum centum quadraginta senatorum. « On vit renaître les proscriptions de Sylla, avec un tel surcroit d'atrocité, qu'il n'y eut pas moins de cent quarante sénateurs.

teurs portés sur les listes fatales. » (Florus.) Et au même chapitre : « Affreuses, cruelles, à jamais déplorables furent ces tueries auxquelles tant de malheureux ne purent se dérober, même en fuyant par tout l'univers. » *Exitus foedi, truces miserabiles toto terrarum orbe fugientium.* L. IV, vi.

2. Les plus forts de ces traits paraissent empruntés au récit des proscriptions de Sylla, par Plutarque. (Vie de Sylla, xl.)

3. Un crayon. Un dessin, une peinture à grands traits. De ce sens figuré, tout littéraire, du mot crayon, on pourrait citer plus d'un exemple (comme d'un pareil usage du verbe crayonner) chez nos auteurs du dix-septième siècle. — « On n'apporte point à ces mémoires, ni le savoir, ni l'esprit, ni la méditation qu'il faudrait pour en tracer même un crayon (une esquisse) imparfait. » (Pellisson, Mémoire pour les gens de lettres.)

Et je me sens enoer la main qui crayonna L'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna.

(Corneille, vers à Fouquet.)

4. Leur sanglante paix. *Cruentissimi foederis societas* (Florus, Ibid.); mais Tacite, plus fortement et mieux : *Cruenta pax* (Annales, I, x), que Corneille n'a eu qu'à traduire.

5. Pour aigrir les courages. Les cœurs. Aigrir, au sens fort que ce mot comportait alors dans^bien des cas : irriter, exaspérer; comme plus loin dans cette réponse d'Emilie à Livie :

Je parlais pour l'aigrir (Auguste), et non pour me défendre.

(Acte V, se. ii.)

ACTE I, SCÈNE

Mais pourrais-je vous dire à quelle impatience,

A quels frémissements, à quelle violence,

Ces indignes trépas, quoique mal figurés¹,

Ont porté les esprits de tous nos conjurés ?

Je n'ai point perdu temps, et voyant leur colère

Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,

J'ajoute en peu de mots : « Toutes ces cruautés,

» La perte de nos biens et de nos libertés,

» Le ravage des champs, le pillage des villes,

» Et les proscriptions, et les guerres civiles,

j) Sont les degrés sanglants dont Auguste a fait choix

» Pour monter sur le trône et nous donner des lois.

» Mais nous pouvons changer un destin si funeste,

» Puisque de trois tyrans c'est le seul qui nous reste ²,

» Et que, juste une fois, il s'est privé d'appui,

» Perdant, pour régner seul, deux méchants comme lui :

» Lui mort³, nous n'avons point de vengeur ni de maître⁴;

» Avec la liberté Rome s'en va renaître ⁵ ;

1. Figurés; représentés, dépeints. Ce verbe recevait une plus grande variété de compléments qu'aujourd'hui :

Lorsque du trépas les plus noires couleurs Viendront à mon esprit figurer mes malheurs, Figurez aussitôt à mon âme interdite Combien je fus heureux par delà mon mérite.

{Illusion comique, IV, vit)

Ver. Rendons toutefois grâce à la bonté céleste

Que de nos trois tyrans c'est le seul qui nous reste.

3. Lui mort, nous n'avons... Ce tour, cet usage, en deux mots, de ce qu'on appelle en grammaire la proposition participe, donne au vers une heureuse vivacité. On ne voit pas pourquoi Voltaire corrige ainsi :

Mort, il est sans vengeur, et nous sommes sans maître.

4. Point de vengeur. Point de punisseur. Vengeur se disait alors comme ultor en latin, de celui qui punit, aussi bien que de celui qui venge.

C'est là qu'est notre force, et dans nos grands destins Le manque de vengeurs enhatdit les mutins.

[Surina, III, m.) — u Alhalie se croyait affermie par un règne de six ans: mais Dieu lui nourrissait un vengeur dans l'asile sacré de son temple.» (Bosslet, Histoire universelle,)re partie, vi^e Époque.)

Les dieux qu'il îgoorail ayant fait cet échange,
Pour venger (punir) en un jour ses crimes de cinq an-
Malherbe, Sur In prise de Marseille.)

5. S'en va renaître. Bien employé, comme ici, .s'en aller, devant un infinitif, est emphatique dans le bon sens du mot.

Cette vertu triomphe et tu t'en vas régner.

iPEnTHAnrrr, V, y.)

Et ce triomphe heureux, qui t'en va devenir L'éternel entretien des siècles à venir.

Rai im, Iphigénie, \, t.)

- » Et nous mériterons le nom de vrais Romains
- » Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains.
- » Prenons l'occasion tandis qu'elle est propice:
- » Demain au Gapitole il fait un sacrifice ;
- » Qu'il en soit la victime, et faisons en ces lieux
- » Justice à tout le monde, à la face des dieux :
- » Là, presque pour sa suite il n'a que notre troupe ;
- » C'est de ma main qu'il prend et l'encens et la coupe;
- » Et je veux pour signal que cette même main
- » Lui donne, au lieu d'encens, d'un poignard dans le sein 1 .
- » Ainsi d'un coup mortel la victime frappée

» Fera voir si je suis du sang du grand Pompée;

» Faites voir, après moi, si vous vous souvenez

» Des illustres aïeux de qui vous êtes nés. »

A peine ai-je achevé, que chacun renouvelle,

Par un noble serment, le vœu d'être fidèle :

L'occasion leur plaît² ; mais chacun veut pour soi

L'honneur du premier coup, que j'ai choisi pour moi.

La raison règle enfin l'ardeur qui les emporte :

Maxime et la moitié s'assurent de la porte³ ;

L'autre moitié me suit, et doit l'environner,

Prête au premier signal que je voudrai donner⁴.

Voilà, belle ^Emilie, à quel point nous en sommes. Demain j'attends la haine ou la faveur des hommes, Le nom de parricide⁵ ou de libérateur,

1. Lui donne... d'un poignard dans le sein. — Donner de.... à..., au sens de heurter, frapper avec... se disait, se dit encore aujourd'hui, mais dans quelques locutions seulement, dont plusieurs sont notées par l'Académie comme populaires.

2. Leur plaît. C'est-à-dire, est approuvée, pleinement acceptée par eux comme bonne (de même que, très souvent, placet, pla-cuit en latin), et non pas seulement leur agréée.

3. La raison règle..., s'assurent..., me suit. Le présent, qui s'emploie fort à propos dans un récit animé de choses faites, peut

s'appliquer fort bien, comme ici, à un vif récit de choses à faire.

4. Ce récit, qui n'a pas moins de quatre-vingt-douze vers, moitié narration, moitié discours, est un des plus dramatiques qui soient à la scène, et paraît court tant il est entraînant. C'est le plus remarquable exemple qui se puisse citer de ce qu'Horace appelle (Art poétique, v. 184) *facundia praesens* (*prxsens* , ai. sens actif), cette éloquence du poète de théâtre, qui, par une sorte de magie, fait voir au spectateur, évoque devant lui ce qu'on ne lui montre pas, le fait témoin ému des choses qu'on lui raconte (*).

5 Pa.vvic.ide se di«.:t de tout meertre impie, odieux :

Ils s'étonnent comment leurs mains de sang avides Volaient,
sans y penser, à tant de parricides.

{Horace, T, m.)

Aut agitur res in «ceuis, aut acta vefertur ; ... multaque toiles
Ex oculis, qnaî mox narret facundia praesens.

ACTE I, SCÈNE III

César celui de prince ou d'un usurpateur¹ .

Du succès qu'on obtient contre la tyrannie

Dépend ou notre gloire ou notre ignominie;

Et le peuple, inégal à l'endroit des tyrans ²,

S'il les déteste morts, les adore vivants³.

Pour moi, soit que le ciel me soit dur ou propice,
Qu'il m'élève à la gloire ou me livre au supplice,
Que Rome se déclare ou pour ou contre nous,
Mourant pour vous servir, tout me semblera doux x ^

EMILIE

Ne crains point de succès qui souille ta mémoire :
Le bon et le mauvais sont égaux pour ta gloire ;
Et, dans un tel dessein, le manque de bonheur
Met en péril ta vie, et non pas ton honneur.
Regarde le malheur de Brute et de Cassie :
La splendeur de leurs noms en est-elle obscurcie?
Sont-ils morts tout entiers avec leurs grands desseins : ' ?
Ne les compte-t-on plus pour les derniers Romains⁶ ?
Leur mémoire dans Rome est encor précieuse,
Autant que de César la vie est odieuse;
Si leur vainqueur y règne, ils y sont regrettés,
Et par les vœux de tous leurs pareils souhaités.

Le sens du mot s'est restreint. Fratricide, régicide, se sont introduits. Les rédacteurs du dictionnaire de Trévoux ont inutilement demandé qu'on y ajoutât matricide et même sororicide

parce que, disaient-ils, des crimes différents ne devaient pas être désignés par le même terme.

far. César celui de prince ou bien d'usurpateur

2. Inégal. Inégal à lui-même, inconstant, changeant, mobile jusqu'à se démentir. — Les locutions à l'endroit de quelqu'un (à son égard) et à mon endroit, à son endroit, ont vieilli, et ne sont point à regretter.

3. Les adore vivants. C'est parler du vulgus comme Tacite : *Vulgus eadem pravitate iusectabatur interfertum qua foverat viventem.* (Histoires, 1. III. oh. lxxxv.) — Cinna se flatte de refaire Rome libre avec un peuple dont il lui échappe de parler ainsi : genre d'imprévoyance et d'illusion commun à plus d'un révolutionnaire.

A. Cet ardent et viril compte rendu de choses si graves finit un peu en madrigal.

5. Sont-ils morts tout entiers ? Le latin a donné à Corneille cette belle expression (*Xon omnis moriar*, Horace. Odes, III, 30 1. Tout le reste est à lui, à lui seul, dans le sublime tout romain de cette réponse. — Emilie a meilleure idée que Cinna de l'esprit public sous Auguste. Il est vrai que, sous Tibère encore, la splendeur des noms de Brutus et de Cassius n'était pas éteinte. Dans la pompe des funérailles de Junie, sœur de Brutus, parmi les images de vingt familles illustres, *prsfulebant* Casrius atque

Brutus, eo ipso quod eorum effigies non visebantur (Tacite, Annales. III, 70).

C Var. Outil- perdu celui «le .léroiers des Houiains

Va marcher sur leurs pas¹ où l'honneur te convie² = Mais ne perds pas le soin de conserver la vie ; Souviens-toi du beau feu dont nous sommes épris, Qu'aussi bien que la gloire /Emilie est ton prix, Que tu me dois ton cœur, que mes faveurs t'attendent³, Que tes jours me sont chers, que les miens en dépendent. Mais quelle occasion mène Évandrevs nous⁴?

ÉVANDRE

Polyclète est encor chez vous à vous attendre, Et fût venu lui-même avec moi vous chercher, Si ma dextérité n'eût su l'en empêcher³. Je vous en donne avis, de peur d'une surprise. Il presse fort⁶.

1. Va marcher sur leurs pas. 11 n'y a pas incorrection, quoi qu'en dise Voltaire. Ne dit-on pas : Je vais courir, je vais marcher? Cette dernière locution, mise à l'impératif, donne au commandement ou à l'exhortation plus de vivacité et d'énergie.

2. Ce mot de convier était susceptible des plus nobles emplois, et l'est encore. Malherbe avait déjà dit :

La tristesse m'appelle à ce dernier effort, Et l'honneur m'y convie,

(Vers pour le comte de Soissons.)

3. Mes faveurs. Dans le vocabulaire de la galanterie, qui donnait beaucoup d'expressions à la langue, ce mot n'avait rien de contraire aux bienséances même les plus sévères et les plus délicates.

*. Var. Et que... Mais quel sujet mène Evandre vers nous ?

5. Ce mot dextérité employé, d'un grand sérieux, par cet honnête serviteur de Cinna, est un peu fort. Evandre a-t-il eu besoin de toute l'adresse que ce mot suppose, pour empêcher Polyclète de le suivre jusque chez Emilie?

ACTE I, SCÈNE IV

EMILIE

Mander les chefs de l'entreprise !

Tous deux ! en même temps! Vous êtes découverts¹

Espérons mieux, de grâce.

EMILIE

Ah ! Cinna, je te perds !

Et les dieux, obstinés à nous donner un maître, Parmi tes vrais amis ont mêlé quelque traître. Il n'en faut point douter, Auguste a tout appris. Quoi, tous deux! et sitôt que le conseil est pris²?

CI NX A.

Je ne vous puis celer que son ordre m'étonne ; Mais souvent il m'appelle auprès de sa personne : Maxime est comme moi de ses plus confidents³, Et nous nous alarmons peut-être en imprudents.

EMILIE

Sois moins ingénieux à te tromper toi-même, Cinna; ne porte point mes maux jusqu'à l'extrême Et puisque désormais tu ne peux me venger, Dérobe au moins ta tête à ce mortel danger ; Fuis d'Auguste irrité l'implacable colère. Je verse assez de pleurs pour la mort de mon père : N'aigris point ma douleur par un nouveau tourment, Et ne me réduis point à pleurer mon amant ⁴.

ci XX A.

Quoi ! sur l'illusion d'une terreur panique³,

— « Elle pressa pour être reçue professe. » (Racine. Hist. de Port-Jloi/al. Dans l'usage actuel, presser", neutralement, en ce sens, se dit surtout des choses : Le mal presse, l'occasion presse.

1. 11 est bien qu'Emilie, à cette nouvelle, croie tout découvert et mette les choses au pis, tandis que Cinna s'étonne seulement et s'interroge sans trouble. On reste femme par l'imagination, si virile qu'on puisse être d'âme et de volonté.

Le conseil. Le dessein, la résolution (consilium

3. De ses plus confidents. Le superlatif indique que confidents est ici adjectif, comme dans ces exemples cités par Littré : « Avec leurs plus confidents, ils délibèrent de marcher sur Paris. » (Lannoë, Mémoires.) — « Vous devriez surprendre les témoins les plus confidents de votre vie par le renouvellement de vos mœurs. » (Massillon, Sermon sur la tiédeur.)

k. Var. Et ne lui permets point de m'oter mon ornant.

5. Terreur panique. Épouvante subite et sans fondement (cette sorte de frayeur que les Grecs avaient appelée Setyot icavixôv, tervor panicus, parce qu'ils la croyaient inspirée par le dieu Pan). Mmo de Sévigné dit fort bien : « Nous avons eu de glandes terreurs ; Dieu merci, elles sont devenues

Trahir vos intérêts et la cause publique ! Par cette lâcheté moi-même m'accuser, Et tout abandonner quand il faut tout oser ! Que feront nos amis si vous êtes déçue * ?

^EMILIE

Mais que deviendras-tu, si l'entreprise est sue ?

S'il est pour me trahir des esprits assez bas, Ma vertu pour le moins ne me trahira pas ; Vous la verrez, brillante au bord des précipices 2, Se couronner de gloire en bravant les supplices, Rendre Auguste jaloux du sang qu'il répandra, Et le faire trembler alors qu'il me perdra.

Je deviendrais suspect à tarder davantage. Adieu. Raffermissiez ce généreux courage.

S'il faut subir le coup d'un destin rigoureux, Je mourrai tout ensemble heureux et malheureux Heureux pour vous servir de perdre ainsi la vie³, Malheureux de mourir sans vous avoir servie⁴.

^EMILIE

Oui, va, n'écoute plus ma voix qui te retient ; Mon trouble se dissipe, et ma raison revient. Pardonne à mon amour cette indigne faiblesse. Tu voudrais fuir en vain, Cinna, je le confesse ; Si tout est découvert, Auguste a su pourvoir A ne te laisser pas ta fuite en ton pouvoir⁵. Porte, porte chez lui cette mâle assurance, Digne de notre amour, digne de ta naissance⁶ ;

paniques (c'est-à-dire, vaines), et il en sera quitte pour de petits anodins. » (8 septembre 1680.)

1. Si vous êtes déçue. C'est-à-dire (l'expression n'est pas très nette), si vous vous décevez, vous trompez vous-même par cette frayeur irréfléchie.

2. Au bord des précipices. Poétique et très naturelle image. Au singulier, précipice se dit très bien en prose, en ce sens figuré. Il marche sur le bord du précipice. Une vaine ambition l'a poussé jusqu'au bord du précipice. {Dictionnaire de l'Académie.) Le pluriel, employé poétiquement et de plein droit par Corneille, répond tout à fait au *præcipitia* (loca), métaphorique, des Latins.

Var. Heureux pour vous servir d'abandonner la vie

4. On regrette que cette belle et fière réponse se termine en style de roman, aiguisé de pointes et d'antithèses sonores.

5. Pourvoir à ne te laisser pas... Construction languissante et peu usitée. Très rarement pourvoir à reçoit pour complément un verbe à ce mode.

6. Ta naissance. Cinna est petit-fils, par sa mère, de Pompée.

ACTE I, SCÈNE IV

Meurs, s'il y faut mourir, en citoyen romain, Et par un beau trépas couronne un beau dessein. Ne crains pas qu'après toi rien ici me retienne; Ta mort emportera mon Time vers la tienne ; Et mon cœur aussitôt, percé des mêmes coups.,

CIXNA.

Ah ! souffrez que tout mort¹ je vive encore en vous; Et du moins en mourant permettez que j'espère Que vous saurez venger l'amant avec le père. Rien n'est pour vous à craindre : aucun de nos amis Ne sait ni vos desseins, ni ce qui m'est promis; Et, leur parlant tantôt des misères romaines, Je leur ai tu la mort qui fait naître nos haines², De peur que mon ardeur touchant vos intérêts, D'un si parfait amour ne trahît les secrets ; Il n'est su que d'Évandre et de votre Fulvie³.

EMILIE

Avec moins de frayeur je vais donc chez Livie, Puisque dans ton péril il me reste un moyen De faire agir pour toi son crédit et le mien : Mais si mon amitié par là ne te délivre, N'espère pas qu'enfin je veuille te survivre. Je fais de ton destin des règles à mon sort*, Et j'obtiendrai ta vie, ou je suivrai ta mort.

1. Tout mort. Tout mort que je serai. — Exemples de tout (au sens qu'il a ici) non suivi de que et d'un verbe :

Oui, je te chérirai, tout ingrat et perfide.

{Horace, II, vi.)

Le bonhomme, tout vieux, chérit fort la lumière.

(Molière, l'Étourdi, III, ir.)

Nos pères, tout grossiers, l'avaient beaucoup meilleur (le goût). (Le même, Misant hi-o]]e, I, n.)

Var. Dans un si gand péril vos jours sont assurés

Vos desseins ne sont sus d'aucuns des conjurés: Et. décrivant tantôt les misères romaines, Je leur ai tu la mort qui fait naître nos haines. De peur que trop d'ardeur touchant vos intérêts, Sur mon visage ému do trahit, iior secrets; .Notre amour n'est connu que d'Évandre et Fulvie.

4. Ce pluriel, des règles, ainsi placé après destin, fait une expression peu aisée et peu naturelle. Ne suffirait-il pas (si toute-

fois on ose retoucher même les vers faibles de Corneille) de garder le même mot en le mettant au singulier?

Je fais de ton destin la règle de mon sort.

Soyez en ma faveur moins cruelle à vous-même¹.

JLMILIE.

Va-t'en, et souviens-toi seulement que je t'aime.

1. Moins cruelle à vous-même. Dans la langue du dix-septième siècle, par un libre emploi, répondant au datif latin, de la préposition à entre l'adjectif et le nom qu'il régit, la variété des compléments après les adjectifs se trouvait singulièrement élargie.

Ingrat à mon ami, perfide o ce que j'aime.

(Ifémclius, I, iv.)

— « Ne soyons pas vils à nous-mêmes. » (Bossuet, IIe Sermon sur la Passion.) ■— >< Un siècle si malheureux à l'Empire... » (Le même, Hist. univ. époque XI.)

Oli ! qu'elles nous sont bien fières par notre faute!

(Molière, Dépit ainoureux, IV, u.

SCÈNE PREMIERE

AUGUSTE, CINNA, MAXIME, tkoupe de courtisans

AUGUSTE

Que chacun se retire, et qu'aucun n'entre ici. Vous, Cinna. demeurez, et vous, Maxime, aussi.

(Tous se retirent, à la réserve de Cinna et de Maxime.)

Cet empire absolu sur la terre et sur Tonde, Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde, Cette grandeur sans borne, et cet illustre rang Qui m'a jadis coûté tant de peine et de sang, Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune D'un courtisan flatteur la présence importune², N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit, Et qu'on cesse d'aimer sitôt qu'on en jouit.

1. La scène change. On est chez le prince. Corneille dans son Examen de Cinna, avoue, pour s'en excuser, qu'il y a dans cette tragédie « une duplicité de lieu particulier. » La moitié de la pièce se passe chez Emilie, l'autre dans le cabinet d'Auguste. « J'aurais été ridicule, dit-il, si j'avais prétendu que cet empereur délibérât avec Maxime et Cinna s'il quitterait l'empire ou non, précisément dans la même place où ce dernier vient de rendre compte à Emilie de la conjuration qu'il a formée contre lui. » Un changement, très facile et très simple, de décor doit donc se faire ici. Pendant longtemps et du vivant même de Corneille, on s'en dispensa. Les directions de théâtre s'en remettaient à l'imagination des spectateurs, ou comptaient, non sans raison, sur leur indifférence pour ces mêmes convenances ou nécessités de mise en scène dont on se préoccupe si fort au jourd'hui.

2. Au chapitre vi de sa lettre à l'Académie française (Projet d'un traité sur la tragédie), Fénelon se plaint qu'on « ait souvent donné aux Romains, sur notre théâtre, un discours trop fastueux. » Est-ce à Scudéry que cette critique s'adresse ? Non, elle vise plus haut. • Il ne paraît pas, dit-il, assez de proportion entre l'em-

phase avec laquelle parle Auguste, dans la tragédie de Cinna. et la modeste simplicité avec laquelle Suétone nous le dépeint dans le détail de ses mœurs. » Suivent quelques traits de cette peinture rapportés en latin. Rien de plus éloigné, ajoute-t-il, de la civilité romaine que cette pompe et cette enflure, « lesquelles conviennent beaucoup mieux au faste d'un roi de Perse. »

On peut abandonner à Fénelon ces premiers vers du second acte où Auguste fait étalage des grandeurs qui lui pèsent avec un tun de desDole

L'ambition déplaît quand elle est assouvie; D'une contraire ardeur son ardeur est suivie ; Et comme notre esprit, jusqu'au dernier soupir, Toujours vers quelque objet pousse quelque désir *
11 se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre, Et, monté sur le faite, il aspire à descendre². J'ai souhaité l'empire, et j'y suis parvenu ; Mais, en le souhaitant, je ne l'ai pas connu : Dans sa possession j'ai trouvé pour tous charmes D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes, Mille ennemis secrets, la mort à tous propos, Point de plaisir sans trouble, et jamais de repos. Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême: Le grand César mon père en a joui de même ; D'un œil si différent tous deux l'ont regardé, Que l'un s'en est démis, et l'autre l'a gardé :

superbe et dégoûté : rien de plus. Cette pompe ne va pas loin ; dès le vers :

L'ambition déplaît quand elle est assouvie,

elle fait place à la noblesse aisée et à la force du sens dans chaque parole. — Fénelon portait dans la critique des délicatesses de goût et un besoin raffiné de simplicité qui lui font méconnaître la beauté de ce langage d'Auguste, grave, naturel, éloquent, vrai-

ment simple, familier souvent, dans cette scène, et dans toutes celles où il paraît.

1. Pousse quelque désir. Pousser avec un complément de ce genre (un nom de sentiment), au sens de produire (producere), mettre hors de l'âme avec force, est devenu un peu étrange. C'était, au xvnc siècle, une des acceptions reçues de ce verbe, lequel servait à des usages beaucoup plus variés qu'aujourd'hui. Bossuet a dit de même : « Il faut pousser ce désir avec toute la pureté de la nouveauté chrétienne. » (IVO Sermon pour le jour de Pâques.) — Dans la langue de la galanterie, l'expression pousser les beaux sentiments fut de bon ton, avant de devenir ridicule. — En style de précieuse on disait, pousser le doux, le tendre, le passionné. (V. Molière. *Amphitryon*, I, iv, et les *Précieuses*, iv.)

2. On lit dans les *Mémoires* de Louis Racine : « Quelque crainte que mon père eut de parler de vers à mon frère, quand il le vit en âge de pouvoir discerner le bon et le mauvais, il lui fit apprendi'e par cœur des endroits de *Cinna*, et lorsqu'il lui entendait réciter ce beau vers :

Et monté sur le faite, il aspire à descendre,

« Remarquez bien cette expression, » lui disait-il avec enthousiasme; « on » dit, aspirer à monter, mais il faut connaître le cœur humain aussi bien >> que Corneille l'a connu, pour avoir su dire de l'ambitieux qu'il aspire à » descendre. >. On ne croira point qu'il ait affecté la modestie lorsqu'il parlait ainsi en particulier à son fils : il lui disait ce qu'il pensait. » — De ce même verbe aspirer on retrouve ailleurs chez Corneille un emploi non moins nouveau, et d'une vérité non moins profonde, quand il fait dire à Po>lyeucte, au chrétien impatient de verser son sang pour sa foi :

Jo consens, ou plutôt, j'aspire à ma ruine, ,

(Acte IV, n.)

ACTE II, SCÈNE I

Mais l'un, cruel, barbare, est mort aimé *, tranquille, Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville ; L'autre, tout débonnaire², au milieu du sénat A vu trancher ses jours par un assassinat. Ces exemples récents suffiraient pour m 'instruire, S[^] par l'exemple seul on se devait conduire : L'un m'invite à le suivre, et l'autre me fait peur ; Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur ; Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées⁴ N'est pas toujours écrit dans les choses passées : Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé, Et par où l'un périt un autre est conservé.

Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine. Vous, qui me tenez lieu d'Agrippé et de Mécène, Pour résoudre ce point avec eux débattu ³,

1. Aimé? Plutarque, dans un récit des derniers jours de Sylla, ne dit rien de semblable. Aimé, comment Sylla eût-il pu l'être ? Mais il est certain qu'il vécut tranquille dans sa retraite volontaire. — V. comment Montesquieu explique cette impunité finale du terrible dictateur, dans son Dialogue de Sylla et d'Euerate.

2. Tout débonnaire. Tout débonnaire qu'il fût. V. plus haut, p. 20. n. 1.

— « Débonnaire ; doux, facile et bon jusqu'à la faiblesse : on ne le dit plus que dans un sens ironique et familier. » [Académie

française.) - Mais dans l'ancienne langue, et encore au temps de Corneille, on le disait de la bonté, de la grande boni.' :

Jeune, gente, plaisante et débonnaire, Chargé m'avez d'âne ballade à faire; Or la veuillez recevoir doueeuient.

(Ch. d'Orléans, Ballade.)

— « Jésus, le débonnaire Jésus, il plaint nos misères, mais il les soulage: ceux qu'il instruit, il les porte ; il va au péril de sa vie chercher la brebis égarée. » (Bossuet, Sermon sur la loi de Dieu.)

3. Un miroir. Un tableau (du passé) où les choses se peignent, s'offrent aux yeux comme dans un miroir. — Trompeur, souvent trompeur, pour qui s'efforce de lire l'avenir dans le passé. De même dans la Toison d'Or :

On peut sur le passé former des conjectures:

Le passé mal conduit n'est qu'un miroir trompeur,

Où l'œil mal éclairé ne fonde espoir ni peur.

(Acte UI, se. iv.)

— Dans Polyeucte. le même mot s'applique aux choses vues en rêve et regardées comme prophétiques .

... Il (le sonstre) passe dans Home avec autorité Pour fidèle miroir de la fatalité.

(Acte I, se. m.)

4. Oui gêne nos pensées. Qui se dérobe à nous, quelque effort desprit que nous fassions pour le pénétrer. Gêner (gehenner) doit s'entendre ici dans le sens fort qu'il prenait si souvent encore.

5. Pour résoudre ce point... Pour terminer par une décision cette question... V. dans notre Élude ce qui a été dit et cité, d'après Dion Cassius, de la délibération dans laquelle, au dire de cet historien, l'empereur Auguste se plut un jour à consulter ses deux ministres et intimes confidents, Agrippa et Mécène, sur un projet d'abdication, qui n'eut pas de suite.

Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu : Ne considérez point cette grandeur suprême, Odieuse aux Romains, et pesante à moi-même; Traitez-moi comme ami, non comme souverain ; Rome, Auguste, l'État, tout est en votre main : Vous mettrez et l'Europe, et l'Asie, et l'Afrique, Sous les lois d'un monarque, ou d'une république ; Votre avis est ma règle *, et par ce seul moyen Je veux être empereur, ou simple citoyen.

Malgré notre surprise, et mon insuffisance, Je vous obéirai, Seigneur, sans complaisance, Et mets bas le respect qui pourrait m'empêcher De combattre un avis où vous semblez pencher ; Souffrez-le d'un esprit jaloux de votre gloire Que vous allez souiller d'une tache trop noire, Si vous ouvrez votre âme à ces impressions Jusques à condamner toutes vos actions³.

On ne renonce point aux grandeurs légitimes ; On garde sans remords ce qu'on acquiert sans crimes ; Et plus le bien qu'on quitte est noble, grand, exquis, Plus qui l'ose quitter le juge mal acquis. N'imprimez pas, Seigneur, cette honteuse marque A ces rares vertus qui vous ont fait monarque ; Vous l'êtes justement, et c'est sans attentat

1. 11 serait sans doute plus vraisemblable qu'Auguste, un grand politique, un tel chef d'Etat, se contentât de demander à ses deux intimes un sérieux et bon conseil, sans d'avance s'enga-

ger, comme il le fait ici, à le suivre. Mais la scène ainsi conçue est d'autant plus intéressante et dramatique ; par cette extrême confiance du prince, c'est vraiment le sort de Rome qui va se décider dans cette scène, où une situation si nouvelle et si inattendue est faite aux deux conjurés.

2. Je mets bas le respect. Mettre bas, avec un complément de cette nature, vive expression, très usitée dans l'ancienne langue, l'est encore aujourd'hui, avec quelque chose d'un peu plus familier :

Il eu frémit de rage, et, devenu timide, Il met bas cet orgueil contre vous intrépide.

(Corneille, Poésies diverses, xiv.)

... Crovez-vous, mettez bas l'artifice.

(Othello, II. V.

— « Allons donc, Messieurs, mettez bas votre rancune. » (Molière, l'Amour médecin, i.)

Oui? Moi, monsieur? — Oui, vous; mettons bas toute feinte.

(Le même, l'École des maris, II, m.)

ACTE II. SCÈNE I

Que vous avez changé la forme de l'État. Rome est dessous vos lois par le droit de la guerre ' , Qui sous les lois de Rome a mis toute la terre; Vos armes l'ont conquise, et tous les conquérants Pour être usurpateurs ne sont pas des tyrans ; Quand ils ont sous

leurs lois asservi des provinces, Gouvernant justement, ils s'en font justes princes : C'est ce que fit César; il vous faut aujourd'hui Condamner sa mémoire, ou faire comme lui. Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste, César fut un tyran, et son trépas fut juste, Et vous devez aux dieux compte de tout le sang Dont vous l'avez vengé pour monter à son rang². JX'en craignez point³, Seigneur, les tristes destinées; Un plus puissant démon⁴ veille sur vos années³ :

1. Le plaidoyer monarchique de Cinna débute par un singulier argument. Ce n'était pas à ce que les amis d'Auguste, les meilleurs et les plus éclairés, lui disaient pour le rassurer sur la légitimité de son pouvoir. Rome était la patrie; Rome n'était donc pas soumise, au même titre que Carthage ou la Macédoine, au jus armorum. De Zama. de Pydna, sortait un droit de conquête, non de Philippes, ni d'Actium. Les sages (prudentes) dont Tacite, au début des Annales, a recueilli les opinions sur l'empereur défunt, s'y prenaient mieux pour justifier l'établissement de l'empire. Ils disaient : ... Augustum necessitudine reipublicae, in qua nullus tunc legibus locus, ad arma civilia actum esse, quod neque parari possent neque haberi per bonas artes; ... non aliud discordantis patris remedium fuisse quam ut ab uno regeretur... — V. le détail rapide, qui suit, des biens réalisés par le nouveau régime. — L'empire pouvait paraître légitime en tant que nécessaire. C'était là, pour détourner Auguste d'abdiquer, la vraie thèse, à laquelle, au reste, Cinna viendra plus loin, et dont il saura tirer très bon parti.

2. Dont vous l'avez vengé. Cette espèce de relatif, ce dont, tenant lieu de par qui, par lequel, au profit de la brièveté du tour, abonde chez Corneille : . .

Ces fleuves teints de sang...

Ces montagnes de morts...

Sont les titres affreux dont le droit de l'épée,

Justifiant César, a condamné Pompée.

(Pompée, I, i.)

Ce favorable aveu dont elle t'a séduit.

(Héraclius, IV, m.) Etc.

3. N'en craignez point les destinées. C'est-à-dire, de César. —
V. plus haut. p. 20, d. 1.

4. Un plus puissant démon. Un dieu plus puissant. Un dieu de
l'espèce de ces génies, bons ou mauvais, que les Grecs distin-
guaient par le nom de *îaiiu»v*, et les Latins par celui de *genius*.

Fais choir en sacrifice au démon (au «lieu protecteur) de la
France Les fronts trop élevés de ces âmes d'enfer.

(Malherbe, Ode d Louis XI H.)

S V'rtr. Mais sa mort TOUS fait peur? Seigneur, les destinées
D'un soin bien plus e.\a«'t veillent BUT vos années.

On a dix fois sur vous attenté sans effet, Et qui fa voulu perdre
au même instant l'a fait. On entreprend assez*, mais aucun n'exé-
cute; Il est des assassins, mais il n'est plus de Brute: Enfin, s'il
faut attendre un semblable revers, Il est beau de mourir maître
de l'univers. C'est ce qu'en peu de mots j'ose dire ; et j'estime Que
ce peu que j'ai dit est l'avis de Maxime.

MAXIME

Oui, j'accorde qu'Auguste a droit de conserver L'empire où sa vertu l'a fait seule arriver, . Et qu'au prix de son sang, au péril de sa tête, Il a fait de l'État une juste conquête : , Mais que, sans se noircir, il ne puisse quitter Le fardeau que sa main est lasse de porter, Qu'il accuse par là César de tyrannie, Qu'il approuve sa mort, c'est ce que je dénie².

Rome est à vous, Seigneur, l'empire est votre bien ; Chacun en liberté peut disposer du sien ; Il le peut à son choix garder, ou s'en défaire : Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire Et seriez devenu, pour avoir tout dompté, Esclave des grandeurs où vous êtes monté ! Possédez-les,. Seigneur, sans qu'elles vous possèdent. Loin de vous captiver, souffrez qu'elles vous cèdent; Et faites hautement connaître enfin à tous Que tout ce qu'elles ont est au-dessous de vous.

1. On entreprend assez. Entreprendre, sans régime, se disait au sens de faire des entreprises, souvent avec une idée de faction ou de complot. Auguste dit à Cinna, acte V :

Si sa liberté (la liberté de Rome) te faisait entreprendre. Tu ne m'eusses jamais empêché de la rejoindre.

(Scène i.)

Laisse-les espérer, laisse-les entreprendre,

(Malherbe, Ode à Louis XIII partant pour La Rochelle.)

2. Maxime est à son aise pour réfuter ce que vient de dire Cinna : Auguste, de toute évidence, pouvait se démettre sans déshonneur et sans offense à la mémoire de César, son père. —

Cette première partie de la discussion est de beaucoup la moins nourrie. Elle intéresse déjà beaucoup, cependant, elle attache par l'importance de la question mise sur le tapis et par les brillantes ressources de raisonnement et d'éloquence déployées des deux parts. L'intérêt, toutefois, serait plus franc, si, d'un bout à l'autre de la scène, le spectateur ne se demandait, avec un malaise d'incertitude, d'où peut venir à Cinna, à cet aidant conjuré de tout à l'heure, une telle chaleur de zèle pour l'empereur et pour l'empire. V. noire Etude, page xix et suiv.

ACTE II, SCÈNE I

Votre Rome autrefois vous donna la naissance 1 ; Vous lui voulez donner votre toute-puissance ; Et Cinna vous impute à crime capital La libéralité vers le pays natal 2 !

Il appelle remords l'amour de la patrie ! Par la haute vertu la gloire est donc flétrie, Et ce n'est qu'un objet digne de nos mépris³, Si de ses pleins effets l'infamie est le prix ! Je veux bien avouer qu'une action si belle Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle ; Mais commet-on un crime indigne de pardon, Quand la reconnaissance est au-dessus du don ? Suivez, suivez, Seigneur, le ciel qui vous inspire : Votre gloire redouble à mépriser l'empire ; Et vous serez fameux chez la postérité, Moins pour l'avoir conquis que pour l'avoir quitté. Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême. Mais pour y renoncer il faut la vertu même ; Et peu de généreux * vont jusqu'à dédaigner, Après un sceptre acquis⁵, la douceur de régner.

1. Donner votre toute-puissance. Ce second donner, placé comme il l'est ici, en contraste avec celui du vers précédent, emporte, expressément, l'idée d'un don spontané et de haut prix, et a toute la force du latin donare, et surtout du composé condonare.

2. Corneille gardait de l'ancienne langue, vers pour envers, à l'égard de, et en faisait grand usage. Pareil emploi de cette préposition se rencontre chez Molière et même encore chez Racine, une fois ou deux. — « Je trouve une espèce d'injustice bien grande à me montrer ingrate vers l'un ou vers l'autre. » (Molière, les Amants magnifiques, III, i.)

Trop heureux d'avoir pu. par un récit fidèle, De leur paix en passant vous conter la nouvelle, Et m'acquitter vers vous de nies respects profonds.

(Dajazet, III, h.)

3. Et ce n'est qu'un objet... C'est-à-dire, la haute vertu (et non pas la gloire) n'est qu'un objet... Dans cette phrase, d'un dessin un peu confus, l'ordre des idées, incertain au premier regard, se démêle au second.

4. Peu de généreux. Rien de moins rare chez nos poètes et même chez nos prosateurs du xvne siècle, surtout chez Corneille et Bossuet, que les exemples d'adjectifs pris ainsi substantivement.

Ces cruels généreux n'y peuvent consentir.

(Horace, III, u.)

— « Nous voyons assez ordinairement que ces forts et ces intrépides prennent dans les hasards de la guerre je ne sais quoi de moins doux... » (Bossuet, 1h Sermon pour la Pentecôte.) — « Quand ces victorieux cruels se sont rendus les maîtres d'une Ame..." 'Le même. Sermon sur la vengeance divine, III* point.)

13. Apre* le sceptre acquis. Tour latin (post regnum adeptum) coupant

Considérez d ailleurs que vous réglez dans Rome, Où, de quelque façon que votre cour vous nomme, On hait la monarchie ; et le nom d'empereur¹, Cachant celui de roi, ne fait pas moins d'horreur. Ils passent pour tyran quiconque s'y fait maître² ; Qui le sert, pour esclave, et qui l'aime, pour traître ; Qui le souffre a le cœur lâche, mol, abattu, Et pour s'en affranchir tout s'appelle vertu. Vous en avez, Seigneur, des preuves trop certaines : On a fait contre vous dix entreprises vaines ; Peut-être que l'onzième est prête d'éclater³, Et que ce mouvement qui vous vient agiter N'est qu'un avis secret que le ciel vous envoie, Qui pour vous conserver n'a plus que cette voie. Ne vous exposez plus à ces fameux revers : Il est beau de mourir maître de l'univers ; Mais la plus belle mort souille notre mémoire, Quand nous avons pu vivre et croître notre gloire.

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,

C'est son bien seulement que vous devez vouloir ;

court aux lenteurs de phrase et, pour cette raison, cher à notre poète.

Après so)i sang pour moi mille fois répandu.

[Le Cid, II, vu.)

Après la flamme éteinte et les pompes finies.

[Pompée, Y, iv.)

— « Après la guerre achevée, les Carthaginois pensèrent périr... » (Bossuet, Hht. univ., VIIIe Époque.)

Et le nom d'empereur. V. plus haut, p. 20, n

2. Ils passent pour tyran quiconque... C'est la vraie leçon, et non, comme dans quelques éditions, il passe pour... — Passer pour est ici actif, et s'entend au sens de prendre pour, mettre au nombre de, regarder comme ; vieille locution dont l'emploi devenait rare.

Si vous voulez passer pour véritable Que l'une de nous deux de sa mort soit coupable, Je veux bien par respect ne vous imputer rien.

{Rodogunc, Vj iv.)

Nous ne sommes qu'un sang, et ce sang dans mon cœur A peine à le passer pour calomniateur.

{Nicomède, IV, i.)

3. Est prête d'éclater. Sur le poiut d'éclater. On disait indifféremment, en ce sens, prêt à et prêt de, soit des personnes, soit des choses.

Et sa tête qu'à peine il a pu dérober,

tuinher.

— w En rêvant à la visite qu'elle èln\ĩ prête de recevoir... » (La Fontaine, Les amours de Psyché, I.)

i.i ^i* ICIQ i^UQ |»<J1II' 11 tl |*il uriuuci,

Toute prête de choir cherche avec qui tomber. {Pompée, 1,

ACTE II, SCÈNE I

Et cette liberté, qui lui semble si chère,

N'est pour Rome, Seigneur, qu'un bien imaginaire,

Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas

De celui qu'un bon prince apporte à ses États ;

Avec ordre et raison les honneurs il dispense¹,

Avec discernement punit et récompense,

Et dispose de tout en juste possesseur²,

Sans rien précipiter de peur d'un successeur³.

Mais quand le peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte;

La voix de la raison jamais ne se consulte ⁴ :

Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux⁸,

L'autorité livrée aux plus séditieux.

Ces petits souverains qu'il fait pour une année⁶,

Voyant d'un temps si court leur puissance bornée,

Des plus heureux desseins font avorter le fruit,

De peur de le laisser à celui qui les suit ;

Comme ils ont peu de part aux biens dont ils ordonnent⁷,

1. Les honneurs il dispense. Forte inversion, toute latine, comme dans cette variante d'un vers d'Horace :

Les deux camps mutinés un tel choix désavouent. (Acte IV, se. rv.)

Cette inversion qui place devant le verbe un nom complément direct, assez fréquente chez Malherbe, l'est beaucoup moins chez Corneille ; à peine se rencontre-t-elle une fois ou deux chez Racine.

Juste; c'est-à-dire, pleinement et de droit; légitime

Fais qu'an juste héritier Je sceptre soit remis.

(Racine, Athalie, I, i.)

3. Ce vers très concis et très clair n'a nul besoin de la virgule que certaines éditions mettent après précipiter.

i. Ne se consulte. Notre langue du xvii^e siècle usait plus souvent encore que celle d'aujourd'hui, et plus librement, du gallicisme qui consiste à donner une valeur de verbe passif au verbe pronominal.

Le combat général aujourd'hui se hasarde.

{Horace, I, u.)

Il est juste d'ailleurs que tout se considère.

{Pompée, I, i.)

— « Tous ces arbres de qui la racine est grande, se veulent arroser d'eau de citerne. » (Malherbe, Kp. de Sénèque, 95.) — « Un petit livret qui s'est fait pardocteur de Sorbonne... » (Le même, Lettre à Peiresc, 7 février 1612.)

— « L'Egypte, si jalouse de ses lois, reçut celles des, Perses; la conquête s'en fit par Cambyse. » (Bossuet, Sist. unir.. VIII" Époque.)

Yar. Les magistrats donnés aux plus séditieux

G. La plupart des magistratures romaines étaient annuelles.

7. Comme ils ont peu de part... Comme, par la rémunération de leurs services, ces nombreux souverains éphémères n'ont, que peu de part à la richesse publique dont ils disposent, qu'ils administrent...

Dans le champ du public largement ils moissonnent¹, Assurés que chacun leur pardonne aisément, Espérant à son tour un pareil traitement². Le pire des Etats, c'est l'État populaire³.

AUGUSTE

Et toutefois le seul qui dans Rome peut plaire. Cette haine des rois que depuis cinq cents ans Avec le premier lait sucent tous ses enfants, Pour l'arracher des cœurs, est trop enracinée.

Oui, Seigneur, dans son mal Rome est trop obstinée ;

Son peuple, qui s'y plaît, en fuit la guérison :

Sa coutume l'emporte, et non pas la raison ;

Et cette vieille erreur, que Ginna veut abattre,

Est une heureuse erreur dont il est idolâtre,

Par qui⁴ le monde entier, asservi sous ses lois⁵,

L'a vu cent fois marcher sur la tête des rois⁶,

Son épargne s'enfler du sac de leurs provinces.

Que lui pouvaient de plus donner les meilleurs princes?

J'ose dire, Seigneur, que par tous les climats Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'États; Chaque peuple a le sien conforme à sa nature,

1. Excellent vers : copieuse et vive image d'une sorte d'abus qui menace particulièrement les démocraties, et dont, au reste, aucune forme d'Etat n'est exempte. Notez l'heureuse correction dont témoigne la variante :

Dedans le champ d'autrui largement ils moissonnent.

Un pareil traitement. Un pareil moyen de faire fortune

3. L'État populaire. C'était le mot en usage pour désigner l'État où le peuple dispose du pouvoir, la démocratie. — « Les enfants commencent entre eux par Y Etat populaire; chacun y est maître. » (La Bruyère, XI.) — « S'il est vrai, comme on le prétend, que le peuple domine partout, et que Y État populaire, qui est le pire de tous, soit le fond de tous les États... » (Bossu et, Ve Avertissement aux protestants.)

4. Une erreur par qui... Qui, ainsi employé pour laquelle, lequel, n'a point disparu de la langue de Corneille, ni de celle de Molière, ni même de celle de Racine, malgré la décision de Vaugelas, laquelle a prévalu :

Soutiendrez-vous un faix sous qui Rome succombe ?

{Pommée, I, i.) Un crime par qui Rome obtient sa liberté !

{Cinna, III, t.) Dans les cruelles mains par qui je fus ravie.

(Racine, Iphigénie, II, i.)

t. Var. Par qui le monde entier rangé dessous ses lois.

6. Maxime fait honneur de la conquête du monde aux institutions et à l'esprit de Rome républicaine. Cette vue, jetée en trois ou quatre beaux vers, demanderait, ce semble, un peu plus de lumière.

ACTE II, SCÈNE I

Qu'on ne saurait changer sans lui faire une injure¹ :

Telle est la loi du ciel, dont la sage équité

Sème dans l'univers cette diversité.

Les Macédoniens aiment le monarchique,

Et le reste des Grecs la liberté publique:

Les Parthes, les Persans veulent des souverains ;

Et le seul consulat est bon pour les Romains.

Il est vrai que du ciel la prudence infinie Départ à chaque peuple un différent génie ; Mais il n'est pas moins vrai que cet ordre des cieux Change selon les temps comme selon les lieux. Rome a reçu des rois ses murs et sa naissance ; Elle tient des consuls sa gloire et sa puissance, Et reçoit maintenant de vos rares bontés Le comble souverain de ses prospérités². Sous vous, l'État n'est plus en pillage aux armées³ ; Les portes de Janus par vos mains sont fermées⁴, Ce que sous ses consuls on n'a vu qu'une fois, Et qu'a fait voir comme eux le second de ses rois:\

Les changements d'État que fait l'ordre céleste

Ne coûtent point de sang, n'ont rien qui soit funeste⁶.

1. Une injure. Lu tort, un dommage contraire au droit ; injuria, damnum.

2. Souverain, suprême (du bas latin *superanus*), au sens propre du mot, se dit de ce qui excelle, de ce qui est, on son

genre, au plus haut degré.

Ne me refusez pas ce bonheur souverain.

(Pomjje, V, iv.)

— « Les belles soirées et les clairs de lune me donnent un souverain plaisir. » (Sévigné, 14 août 1676.) — <> A moins que de traiter de l'immortalité de l'âme et du souverain bien... » (Voiture, Lettre 51.)

3. Coalescunt reipublicae membra, quae tam longa armorum séries laceraverat. (Velleius Paterculus, II, 90.)

4. Ausus (est) tandem Caesar Augustus, septingentesimo ab urbe condita anno, Janum Geminum cluderc. bis ante se clusum, sub Numa rege, et victa primum Carthagine. (Florcs, IV, xn.)

5. Var. Ce que tous ses consuls n'ont pu faire deux fois, Et qu'a fait avant eux le second de ses rois.

6. Objection stérile et qui provoque un débat sans issue. A quel signe, en effet, peut-on reconnaître qu'une résolution est ou n'est pas voulue du ciel? — Il est également oiseux de disputer si les dieux ont désavoué Pompée, ou l'ont lait, par bonheur, tomber avec la liberté. Les deux politiques font échange ici de vains propos; l'entretien dévie, languit, et ne se ranime que quinze vers plus loin, quand Cinna, dans un tableau de la corruption et des déchirements de la république, met le doigt sur les plaies que l'empire vient fermer.

C'est un ordre des dieux qui jamais ne se rompt,

De nous vendre un peu cher les grands biens qu'ils nous font

L'exil des Tarquins même ensanglanta nos terres,
Et nos premiers consuls nous ont coûté des guerres

MAXIME

Donc votre aïeul Pompée au ciel a résisté Quand il a combattu
pour notre liberté?

Si le ciel n'eût voulu que Rome l'eût perdue, Par les mains de
Pompée il l'aurait défendue² : Il a choisi sa mort pour servir di-
gnement D'une marque éternelle à ce grand changement, Et de-
vait cette gloire aux mânes d'un tel homme, D'emporter avec eux
la liberté de Rome.

Ce nom ³ depuis longtemps ne sert qu'à l'éblouir, Et sa propre
grandeur l'empêche d'en jouir⁴. Depuis qu'elle se voit la maî-
tresse du monde, Depuis que la richesse entre ses murs abonde,
Et que son sein, fécond en glorieux exploits, Produit des citoyens
plus puissants que des rois, Les grands, pour s'affermir achetant
des suffrages, Tiennent pompeusement leurs maîtres à leurs
gages, Qui, par des fers dorés se laissant enchaîner, Reçoivent
d'eux les lois qu'ils pensent leur donner. Envieux l'un de l'autre,
ils mènent tout par brigues, Que leur ambition tourne en san-
glantes ligues⁵.

1. Var. De nous vendre bien cher les grands biens qu'ils nous
font.

2. ... Si Pergama dextra Dafendi possent, etiam hoc defensa
fuissent.

« Si une main mortelle avait pu sauver Troie, cette main l'au-
rait sauvée... » (Virgile, *Enéide*, II, 201.

Ce nom. Ce nom de liberté

4. L'empêchent d'en jouir. De jouir de la chose, c'est-à-dire de cette liberté dont Rome est si jalouse.

5. Un souvenir affaibli, un pâle reflet de cette forte peinture du peuple romain, en butte aux ambitions corruptrices et fatalement voué aux discordes des grands et à l'anarchie, se retrouve dans une scène de la Mort de César de Voltaire (acte III, iv); c'est le dictateur qui dit au farouche Brutus :

Rome demande un maître; Un jour a tes dépens tu l'apprendras peut-être. Tu vois nos citoyens plus puissants que des rois : Nos mœurs changent, Brutus; il faut changer nos lois. La liberté n'e>t plus <(ne Je droit de se nuire : Rome, <)ni détruit tout, semble enfin se détruire. Ce colosse effrayant, dont le monde est foulé, En pressant l'univers est lui-même ébranlé;

ACTE II, SCENE

Ainsi de Marius Sylla devint jaloux ; César, de mon aïeul ; Marc-Antoine, de vous : Ainsi la liberté ne peut plus être utile Qu'à former les fureurs d'une guerre civile, Lorsque, par un désordre à l'univers fatal, L'un ne veut point de maître, et l'autre point d'égal
*. Seigneur, pour sauver Rome il faut qu'elle s'unisse En la main d'un bon chef à qui tout obéisse. Si vous aimez encore à la favoriser, Otez-lui les moyens de se plus diviser². Sylla, quittant la place enfin bien usurpée³, N'a fait qu'ouvrir le champ à César et Pompée, Que le malheur des temps ne nous eût pas fait voir⁴ S'il

eût dans sa famille assuré son pouvoir. Qu'a fait du grand César le cruel parricide 5 , Qu'élever contre vous Antoine avec Lépide6,

11 penche vers sa chute, et contre la tempête Il demande mon bras pour soutenir sa tête. Enfin, depuis Sylla. nos antiques vertus, Les lois, Rome, l'Etat, sont des noms superflus. Dans nos temps corrompus, pleins de guerres civiles, Tu parles comme au temps des Dèces, «les Émiles. Caton fa trop séduit, mon, cher fils, je prévois Hue ta triste vertu perdra J'Etat et toi.

i. C'est ee qu'on disait, à Rome, de César et de son rival :

Nec quemqnam jam ferre potest, Cxsarvc priorem, Pompeiusve parem-..

(Pharsale, I, 120.)

Et l'historien Florus après Lucain : Jam Pompeio suspectas Caesaris opes et Caesari pompeiana dignitas gravis; nec hic ferebat parem, nec Me superiorem. (IV, 2.)

2. De se plus diviser. Plus, placé comme il l'est ici, et souvent ailleurs, devant un verbe à l'infinitif, au sens de plus longtemps, était très favorable à la concision de la phrase.

... Tant de fois vaincus, ils ont perdu le cœur De se plus hasarder contre un si sjrand vainqueur. (Le Cid, II, vi.)

Otons-lui les moyeus de nous plus dédaigner.

(Pompée, II, iv.)

... qui désespérant de les plus éviter (mes lois), Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister.

[Cinna, V, i.)

3. La place enfin bien usurpée. Cinna veut dire sans doute : cette puissance de Sylla, usurpée, illégitime, mais qui s'est enfin justifiée par l'usage qu'il en a fait. — Il semble plus naturel de rapporter à la seconde partie du vers cet enfin dont la place, dans la construction, reste indécelable.

i. Que le malheur du temps ne nous eût pas fait voir, est faible en parlant de ces deux hommes dont la lutte a bouleversé le monde.

Le cruel parricide. V. plus haut, p. 21, n. 1

6. Qu'a fait..., qu'élever? Si ce n'est élever, autre chose qu'élever... ? — Encore un tour concis qui a vieilli.

... Qu'ont-ils fait, ou obéir à leur mère?

44 CINNA.

Qui n'eussent pas détruit Rome par les Romains, Si César eût laissé l'empire entre vos mains? Vous la replongerez, en quittant cet empire, Dans les maux dont à peine encore elle respire ; Et de ce peu, Seigneur, qui lui reste de sang, Une guerre nouvelle épuisera son flanc.

Que l'amour du pays, que la pitié vous touche ; Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche¹. Considérez le prix que vous avez coûté : Non pas qu'elle vous croie avoir trop acheté : Des maux qu'elle a soufferts elle est trop bien payée Mais une juste peur tient son âme effrayée : Si, jaloux de sonheur², et las de commander, Vous lui rendez un bien qu'elle ne peut garder, S'il

lui faut à ce prix en acheter un autre, Si vous ne préférez son intérêt au vôtre, Si ce funeste don la met au désespoir, Je n'ose dire ici ce que j'ose prévoir. Conservez-vous, Seigneur, en lui laissant un maître³ Sous qui son vrai bonheur commence de naître ; Et, pour mieux assurer le bien commun de tous, Donnez un successeur qui soit digne de vous⁴.

... Pour qui mépriser tous nos rois, que pour lui ? {Sertorius, II, i.)

— «Qui bailla le consulat au fils de Cicéron, quels, mémoire de son père?» (Malherbe, trad. du *De bene fiais*, IV, 30.) — « Et vous, Monseigneur, que pouviez-vous, que de lui percer le cœur par vos sanglots ? » (Bossuet, Oraison funèbre de Marie-Thérèse.)

i. Beau et pathétique mouvement, noble et touchante prière, et qui paraît absolument sincère, de manière à rendre plus étrange encore, pour le spectateur, le revirement inexplicable qui se marque de plus en plus dans l'attitude et le langage de Ginna. V. notre Etude.

2. Jaloux de son heur. Jaloux, au sens de, qui fait obstacle, qui s'oppose à (qui invidet...). « Depuis qu'un démon, » dit Boileau,

jaloux «le mon contentement M'inspira le dessein d'écrire poliment.

{Satire II.)

... La fortune jalouse N'a pas, en votre absence, épargné votre épouse.

(Phèdre, III, IV.

ACTE II, SCÈNE I

AUGUSTE

N'en délibérons plus, cette pitié remporte¹.

Mon repos m'est bien cher, mais Rome est la plus forte,

Et, quelque grand malheur qui m'en puisse arriver,

Je consens à me perdre afin de la sauver.

Pour ma tranquillité mon cœur en vain soupire :

Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire ;

Mais je le retiendrai pour vous en faire part.

Je vois trop que vos cœurs n'ont point pour moi de fard,

Et que chacun de vous, dans l'avis qu'il me donne,

Regarde seulement l'État et ma personne.

Votre amour en tous deux fait ce combat d'esprits*,

Et vous allez tous deux en recevoir le prix.

Maxime, je vous fais gouverneur de Sicile; Allez donner mes lois à ce terroir fertile : Songez que c'est pour moi que vous gouvernerez, Et que je répondrai de ce que vous ferez. Pour épouse, Cinna, je vous donne [^]Emilie³ ; Vous savez qu'elle tient la place de Julie, Et que, si nos malheurs et la nécessité M'ont fait traiter son père avec sévérité, Mon épargne depuis en sa faveur ouverte Doit avoir adouci l'aigreur de cette perte⁴. Voyez-la de ma part,

tâchez de la gagner : Vous n'êtes point pour elle un homme à dédaigner³ :

1. Cette pitié l'emporte. Cette pitié pour Rome, cette pitié que vous invoquez si bien et qui respire dans vos paroles.

2. Ce combat d'esprits. C'est-à-dire cette opposition, cette lutte d'idées, d'opinions; ce combat de deux esprits, non de deux cœurs; les cœurs, Auguste vient de le dire, lui semblent unis dans une même sincérité d'affection et de zèle, également, quoique diversement dévoués.

3. C'est traiter Cinna mieux encore que Maxime. En lui donnant Emilie, Auguste le fait entrer dans sa famille. Emilie a reçu auprès du prince la place qu'avait Julie ; elle est pour lui une autre fdle, une fille aimée, et, selon toute apparence, reconnaissante. Cette façon de récompenser un dévouement dont il ne peut suspecter la sincérité, est donc naturelle et vraisemblable, aussi bien que d'un dramatique effet : la liberté de Rome et la main d'Emilie devaient être conquises à coups de poignard, et voici qu'Auguste rend l'une et donne l'autre.

4. « Épargne signifiait trésor royal. — Les mots changent, mais ce qui ne doit pas changer, c'est la noblesse des idées. Il est trop bas de faire dire à Auguste qu'il a donné de l'argent à Emilie, et il est tien plus bas à Emilie de l'avoir reçu et de conspirer contre lui. » (Voltaire.)-- Mais, trois vers plus haut, Auguste a dit qu'Emilie avait remplacé Julie dans ses affections ; donc, pour consoler la fille de Toranius, Auguste n'a pas compté uniquement sur la vertu de l'argent.

5. Ce grave et parfois sublime entretien se termine sur un tout autre ton. C'est avec une bonté souriante qu'Auguste offre à Cin-

na une très

De l'offre de vos vœux elle sera ravie. Adieu : j'en veux porter la nouvelle à Livie.

SCÈNE II

MAXIME

Quel est votre dessein après ces beaux discours ?

Le même que j'avais, et que j'aurai toujours.

MAXIME

Un chef de conjurés flatte la tyrannie !

Un chef de conjurés la veut voir impunie !

MAXIME

Je veux voir Rome libre.

Et vous pouvez juger Que je veux l'affranchir ensemble et la venger. Octave aura donc vu ses fureurs assouvies¹, Pillé jusqu'aux autels, sacrifié nos vies, Rempli les champs d'horreur, comblé Rome de morts, Et sera quitte après pour l'effet d'un remords² ! Quand le ciel par nos mains à le punir s'apprête,

désirable fiancée, dont la conquête sera facile au brillant petit-fils de Pompée. — Corneille, si fièrement monté sur le cothurne, sait à propos redescendre à la simplicité, aux épanchements

d'une conversation familière. Il a le secret de la familiarité relevée et de la bonne grâce qui conserve grand air.

Yar. Octave aura soulé ses damnables envies

Ce verbe, que la vieille langue employait sans scrupule, devenait trivial : Corneille, comme on voit, n'osa pas le maintenir. Il l'effaça de même dans le Cld, où Rodrigue disait d'abord à Chimène :

Soûlez-vous du plaisir de m'empêcher de vivre.

(Acte III, se. iv.)

On lit à la place de ce vers trop énergique :

Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

2. Pour l'effet d'un remords. Pour un acte auquel le remords l'aura porté ; — l'acte d'abdiquer.

ACTE II. SCÈNE II

Un lâche repentir J garantira sa tête ! C'est trop semer d'appâts²,
et c'est trop inviter Par son impunité quelque autre à l'imiter.
Vengeons nos citoyens, et que sa peine étonne³ Quiconque après
sa mort aspire à la couronne. Que le peuple aux tyrans ne soit
plus exposé : S'il eût puni Sylla, César eût moins osé.

MAXIME

Mais la mort de César, que vous trouvez si juste, A servi de prétexte aux cruautés d'Auguste : Voulant nous affranchir, Brute s'est abusé ; S'il n'eût puni César, Auguste eût moins osé.

La faute de Cassie, et ses terreurs paniques", Ont fait rentrer l'État sous des lois tyranniques⁵; Mais nous ne verrons point de pareils accidents, Lorsque Rome suivra des chefs moins imprudents.

MAXIME

Nous sommes encor loin de mettre en évidence Si nous nous conduirons avec plus de prudence ; Cependant c'en est peu que de n'accepter pas Le bonheur qu'on recherche au péril du trépas⁶.

C'en est encor bien moins, alors qu'on s'imagine Guérir un mal si grand sans couper la racine ; Employer la douceur à cette guérison, C'est, en fermant la plaie, y verser du poison.

MAXIME

Vous la voulez sanglante, et la rendez douteuse.

1. Un lâche repentir. Lâche, à cause de la frayeur égoïste qui s'y mêlerait, au jugement de Cinna.

2. C'est trop semer d'appâts. D'appâts (invitamenta, illecebræ) pour qui? Pour les ambitieux, les Césars eu herbe. Pourquoi ne pas le dire? Cet hémistiche, peu clair en soi, faute d'un complément nécessaire, ne s'entend qu'a l'aide de ce qui suit.

3. Que m pçine étonne... Que son châtiment consterne, effraie...

•i. Allusion à l'erreur commise par Cassius sur le champ de bataille de Philippes. A la fin d'une première et sanglante journée, ayant pris pour une fuite et une déroute un mouvement tout, contraire de la cavalerie de Brutus. il crut la partie perdue et se lit tuer par un de ses soldats. Brutus dut poursuivre la lutte seul et le désespoir dans l'âme. V. Florus et Velléius Paternulus. — Sur le mot panique, V. plus haut, p. 27. n. .">.

Si fatale qu'ait été ee te méprise, Cinna en exagère les conséquences, quand il impute à la fau'r ue Cassie la ruine définitive de la république et le relèvement de la tyrannie dans Rome.

6. C'est-à-dire, de n'accepter pas, quand il s'offre do lui-même, le bonheur que l'on cherchait au péril de la vie. — Une légère niais nécessaire addition eût dégagé le sens de cette réponse très juste de Maxime.

Vous la voulez sans peine, et la rendez honteuse.

MAXIME

Pour sortir de ses fers jamais on ne rougit.

On en sort lâchement, si la vertu n'agit ' .

MAXIME

Jamais la liberté ne cesse d'être aimable ;

Et c'est toujours pour Rome un bien inestimable.

Ce ne peut être un bien qu'elle daigne estimer,

Quand il vient d'une main lasse de l'opprimer :

Elle a le cœur trop bon 2 pour se voir avec joie

Le rebut du tyran dont elle fut la proie ;
Et tout ce que la gloire a de vrais partisans
Le hait trop puissamment pour aimer ses présents

MAXIME

Donc pour vous ^Emilie est un objet de haine³?
La recevoir de lui me serait une gêne⁴ :
Mais quand j'aurai vengé Rome des maux soufferts,
Je saurai le braver jusque dans les enfers⁵.

1. Malgré le mouvement du dialogue et cette lutte serrée d'objections et de ripostes, cette discussion, en se prolongeant, ne laisse pas de paraître un peu froide. Quoiqu'il fasse pour expliquer l'attitude qu'il a prise et soutenue jusqu'au bout dans la scène précédente, Cinna ne réussit pas à dissiper l'étonnement qu'elle nous cause. Le jeune conjuré du premier acte, bien qu'ardent républicain, ne laissait pas entrevoir un tel degré de fanatisme politique, une telle fureur d'intransigeance.

2. Le cœur trop bon pour se voir... Bon est souvent pris par Corneille au sens de noble, généreux.

J'ai le cœur aussi bon, mais enfin je suis homme.

(Horace, II, ni.)

Votre sang est trop bon; n'en craignez rien de lâche. (Ibid.. II, VI.)

... Je vous montre à tous par là comme il faut vivre, Si vous avez le cœur assez bon pour me suivre.

(Polyeucte, V, n.)

Var. Donc pour vous ./Emilie est un objet de haine

Et cette récompense est pour vous une peine?

Oui, mais pour le braver jusque dans les enfers, Quand nous aurons vengé liome des maux soufferts, Et <jue, par son trépas, je l'aurai méritée...

4. Gêne, comme plus haut qèner (p. 33, n. A), conserve ici toute l'énerp. qu'il tirait du sens premier. — Recevoir Emilie de sa main me serait une intolérable contrainte, un supplice.

5. Le braver jusque dans les enfers. — Le braver mort; insulter l'ombre même de ma victime.

ACTE II, SCENE II

Oui, quand par son trépas je l'aurai méritée, Je veux joindre à sa main ma main ensanglantée. L'épouser sur sa cendre, et qu'après notre effort Les présents du tyran soient le prix de sa mort¹.

MAXIME

Mais l'apparence, ami, que vous puissiez lui plaire Teint du sang de celui qu'elle aime comme un père -, Car vous n'êtes pas homme à la violenter.

Ami, dans ce palais on peut nous écouter, Et nous parlons peut-être avec trop d'imprudence Dans un lieu si mal propre à notre confidence : Sortons ; qu'en sûreté j'examine avec vous, Pour en venir à bout³, les moyens les plus doux.

1. Les présents du tyran... V. ce qu'Emilie a dit de ces présents, acte I, n, et ce qu'en a dit Auguste, scène i de l'acte II :

Mon épargne, depuis, eu sa faveur ouverte Doit avoir adouci...

Ce vers revient-il à dire : Je me paierai du meurtre du tyran non seulement par le triomphe de notre amour, mais même avec son or, cet or qu'il a si libéralement versé dans les mains d'Emilie? Ce serait un étrange et triste raffinement de haine et de vengeance, et qui toucherait à l'odieux, ou plutôt y tomberait.

2. On se demande, au moins à la lecture, comment Emilie et Cinna ont si bien pu garder avec Maxime, avec un conjuré de cette importance, tous leurs secrets; lui, le secret de son amour, elle, celui de sa vengeance.

3. Pour on venir à bout. Pour venir a bout de la rés'stance supposée d'Emilie à l'hymen qu'Auguste lui prépare.

MAXIME, EUPHORBE

MAXIME

Lui-même il m'a tout dit; leur flamme est mutuelle Il adore
^Emilie, il est adoré d'elle ; Mais sans venger son père il n'y peut
aspirer 2, Et c'est pour l'acquérir qu'il nous fait conspirer.

EUPHORBE

Je ne m'étonne plus de cette violence

Dont il contraint Auguste à garder sa puissance 3 :

La ligue se romprait s'il s'en était démis4,

Et tous vos conjurés deviendraient ses amis3.

MAXIME

Ils servent à l'envi la passion d'un homme 6 Qui n'agit que
pour soi, feignant d'agir pour Rome; Et moi, par un malheur qui
n'eut jamais d'égal, Je pense servir Rome, et je sers mon rival î

1. Ce troisième acte nous transporte du cabinet d'Auguste
dans l'appartement d'Emilie. — 11 est très naturel que, dans la
scène iv de cet acte, Cinna, pris d'hésitations et de remords,
vienne trouver Emilie, chez elle, pour lui en faire l'aveu. Mais on
ne s'explique pas que Maxime choisisse le même lieu pour faire à
Euphorbe la confidence de ses amours et de ses griefs contre
Cinna.

2. Il n'y peut aspirer. H ne peut aspirer à Emilie. La langue du
temps permettait de donner pour antécédent à la particule pro-
nominale monosyllabique un nom de personne; mais elle n'auto-
risait pas Corneille à donner un nom de personne pour complé-
ment à un verbe tel que celui-ci. Aspirer à quelqu'un, est un néo-
logisme d'expression bien risqué, même en vers.

3. Dont il contraint... Avec laquelle, par laquelle il contraint...
Sur cette construction, V. plus haut, p. 35, n. 2.

4. S'il s'en était démis. Si Auguste s'était démis de sa puissance...

5. Deviendraient ses amis. Les amis d'Auguste. Un redoublement de pronoms et d'adjectifs possessifs, avec attributions diverses qui ne se distinguent pas tout d'abord, jolie sur ce vers et les deux précédents quelque obscurité.

ACTE III, SCENE I. SI

EUPHORBE

Vous êtes Sun rival?

MAXIME

Oui, j'aime sa maîtresse, Et l'ai caché toujours avec assez d'adresse¹ ; Mon ardeur inconnue, avant que d'éclater, Par quelque grand exploit la voulait mériter : Cependant par mes mains je vois qu'il me l'enlève; Son dessein fait ma perte, et c'est moi qui l'achève ; J'avance des succès dont j'attends le trépas, Et pour ne assassiner je lui prête mon bras². Que l'amitié me plonge en un malheur extrême !

EUPHORBE

L'issue en est aisée, agissez pour vous-même ; D'un dessein qui vous perd rompez le coup fatal³, Gagnez une maîtresse, accu-

sant un rival⁴. Auguste, à qui par là vous sauverez la vie, Ne vous pourra jamais refuser .Emilie.

MAXIME

Quoi ! trahir mon ami !

EUPHORBE

L'amour rend tout permis; Un véritable amant ne connaît point d'amis ; Et même avec justice on peut trahir un traître Qui pour une maîtresse ose trahir son maître. Oubliez l'amitié, comme lui les bienfaits.

MAXIM E

C'est un exemple à fuir que celui des forfaits⁵.

1. Avec assez d'adresse. Cette sorte de témoignage que Maxime se rend à lui-même sur son adresse à cacher à tous les yeux son ardente passion. n'i'-t pas d'un homme très passionné.

•>. Des succès dont f attends le trépas... El pour m'assassiner... Ces grands mots, ce style d'un romanesque violent sont d'autant plus froids, que rien jusqu'ici ne nous a fait connaître, ni même soupçonner les feux dont Maxime prétend brûler.

3. Cette application du mot rompre, au sens d'empêcher, d'entraver, de faire obstacle [rompre un dessein, rompre des mesures, une entreprise. rompre un coup, au propre et au figuré), notée par Voltaire comme fautive, était en grand usage dans la meilleure langue du xvii^e siècle et n'a rien de suranné, même à cette heure. V. le Dictionnaire de l'Académie.

4. Gagnez une maîtresse, accusant un rival. Sur cette construction, V. plus haut. p. 13. n. 5.

o. Yar. Uu exemple- à . ulu n'autorise jamais.

EUPHORBE

Sa faute contre lui vous rend tout légitime.

52 C1NNA.

EUPHORBE

Contre un si noir dessein tout devient légitime ; On n'est point criminel quand on punit un crime¹.

Un crime par qui Rome² obtient sa liberté!

EUPHORBE

Craignez tout d'un esprit si plein de lâcheté. L'intérêt du pays n'est point ce qui l'engage³ ; Le sien, et non la gloire, anime son courage. Il aimerait César, s'il n'était amoureux, Et n'est enfin qu'ingrat, et non pas généreux.

Pensez-vous avoir lu jusqu'au fond de son âme? Sous la cause publique il vous cachait sa flamme, Et peut cacher encor sous cette passion Les détestables feux de son ambition.

Peut-être qu'il prétend, après la mort d'Octave, Au lieu d'affranchir Rome, en faire son esclave⁴, Qu'il vous compte déjà pour un de ses sujets, Ou que sur votre perte il fonde ses projets.

MAXIME

Mais comment l'accuser sans nommer tout le rest A tous nos conjurés l'avis serait funeste,

1. On peut admettre au théâtre les confidents dévoués sans scrupule, ou même franchement pervers, qui flattent par de détestables conseils les passions des personnages qu'ils servent, à une condition toutefois : c'est que ceux-ci nous intéressent par leurs passions même et par leurs combats, comme Phèdre, assaillie et tentée par les suggestions criminelles d'OEnone, ou comme Néron, ramené au bien par Burrhus, puis ressaisi par Narcisse, son mauvais génie; mais étant donné le très insignifiant personnage de Maxime, il n'y a rien que de fastidieux et d'odieux dans ces aphorismes effrontés et toute cette rhétorique scélérate de son confident Euphorbe.

2. Un crime par qui... Sur cet emploi, que la grammaire n'interdisait pas encore, du relatif qui (pour lequel), V. plus haut, p. 40, n. 4.

3. Ce qui l'engage. Ce qui l'a entraîné dans le complot et l'y tient engagé : sens fréquent de ce verbe dans la meilleure langue classique.

... Tous ceux de qui le zèle, Engagé dès longtemps à suivre son destin, Pouvait du trône eucor lui rouvrir le chemin.

(Racine, *Britannicus*, IV, n.)

— « Les hérésiarques ont bien pu éblouir les hommes par leur éloquence et par une apparence de piété, les remuer par leurs passions, les engager par leurs intérêts... » (Bossuet, *Hist. unio.*, IIe Partie, ch. 31.) — « Homère vous le représente (Iphidamas) plein de courage et de vertu; il vous intéresse pour lui; il vous le

fait aimer, il vous engage (vous entraîne, vous oblige) à craindre pour sa vie. » (Fénelon, Lettre à l'Académie.)

à. En faire son esclave. Faire de Rome son esclave? Faire lui, Cinna, ce que n'avaient fait à ce degré ni Sylla, ni César, ni Octave! Euphorbe, pour Honner quelque vraisemblance à l'accusation qu'il dirige ici contre Cinna, devrait ménager un peu l'expression.

ACTE III, SCÈNE I. o

Et par là nous verrions indignement trahis Ceux qu'engage ! avec nous le seul bien du pays. D'un si lâche dessein mon âme est incapable : Il perd trop d'innocents pour punir un coupable. J'ose tout contre lui, mais je crains tout pour eux.

EUPHORBE

Auguste s'est lassé d'être si rigoureux; En ces occasions, ennuyé de supplices², Ayant puni les chefs, il pardonne aux complices. Si toutefois pour eux vous craignez son courroux, Quand vous lui parlerez, parlez au nom de tous.

MAXIME

Nous disputons en vain, et ce n'est que folie

De vouloir par sa perte acquérir /Emilie ;

Ce n'est pas le moyen de plaire à ses beaux yeux

Que de priver du jour ce qu'elle aime le mieux.

Pour moi, j'estime peu qu'Auguste me la donne
Je veux gagner son cœur plutôt que sa personne
Et ne fais point d'état de sa possession,
Si je n'ai point de part à son affection. -^
Puis-je la mériter par une triple offense?)
Je trahis son amant, je détruis sa vengeance ;
Je conserve le sang qu'elle veut voir périr ;
Et j'aurais quelque espoir qu'elle me pût chérir ; !

Ceux qu'engage... Même valeur de sens que tout à l'heure

"2. Ennuyé de supplices. Lassé, excédé de punir. Ennuyer, comme ennui. est un de ces mots qui n'ont plus pour nous la même force de sens. Corneille disait très bien dans un vers de sa traduction de V Imitation :

C'est aussi que le juste, à quoi que je l'expose. Ne sent rien qui le trouble ou le puisse ennuyer (affliger).

III

— « D'où viennent tant de gémissements? — Nous voulons prouver que nous sommes extrêmement ennuyés de la perte que nous

avons faite. » Malherbe, Trad. des Épitres de Sénèque, C3.)

3. Faire état de, locution jadis en grand usage, et toujours très française. quoique ayant un peu vieilli, se disait en divers sens : se proposer de; être assuré que; tenir compte de; estimer, faire cas de : c'est ce dernier sens qu'elle prend ici, comme dans ces vers :

Jp ne fois plu* >:tat de la toison «lorée.

(Mtdée, II, v.)

Dis à ta maîtresse Oo'avecque ses écrits elle me laisse en paix,
Et que voilà Vétat, infâme, «j ne j'e/i fais.

(Molière, Dépit amoureux, I. v\.)

A. Corneille, on le voit, essaie de relever ce triste personnage en accumulant dans sa bouche les objections les plus prévoyantes, les plus sensées même, aux affreux conseils donnés par Euphorbe. Mais s'il voit tant de honte et de folie à les suivre, pourquoi, dans peu d'instants, va-t-il y céder? Il n'en paraîtra que plus absurde et plus méprisable. — On

EUPHORBE

C'est ce qu'à dire vrai je vois fort difficile. L'artifice pourtant vous y peut être utile ; Il en faut trouver un qui la puisse abuser,
Et du reste le temps en pourra disposer ' .

MAXIME

Mais si pour s'excuser il nomme sa complice, S'il arrive qu'Auguste avec lui la punisse, Puis-je lui demander, pour prix de mon rapport, Celle qui nous oblige à conspirer sa mort/y

EUPHORBE

Vous pourriez m 'opposer tant et de tels obstacles, Que pour les surmonter il faudrait des miracles ; J'espère, toutefois, qu'à force d'y rêver²...

MAXIME

Eloigne-toi ; dans peu j'irai te retrouver : Cinna vient, et je veux en tirer quelque chose³, Pour mieux résoudre après ce que je me propose.

MAXIME

Vous me semblez pensif.

Ce n'est pas sans sujet.

pourrait comprendre et excuser l'entraînement d'une grande passion : ccne dont Maxime se dit possédé n'est qu'un froid ressort de théâtre. — Voltaire, d'ailleurs, remarque avec raison qu'il est difficile «de s'intéresser à un amant qu'on est sûr qui sera rebuté. »

1. En pourra disposer. Pourra disposer de ce qui nous préoccupe ; nous fournir une issue, un moyen de sortir d'embarras, — Le style ne vaut guère mieux que le ton et l'accent dans cette réponse qui « sent plus, dit Voltaire, le valet de comédie que le confident tragique. »

2. D'y rêner. D'y songer, d'y penser en cherchant; comme dans ce vers de comédie (où cet emploi du verbe est mieux à sa place) :

Laissez-moi quelque temps rêver à cette nffnire.

(Molière, l'Étourdi, \, ri.)

— « Il faudrait rêver à quelque incident pour cela (pour finir la pièce). » (Le même, la Critique de l'Ecole des femmes.)

?>. Je veux en tirer quelque chose. La platitude du personnage déteint, on vulgarité, sur son langage : c'était inévitable.

ACTE III, SCÈNE II

MAXIME

Puis-je d'un tel chagrin savoir quel est l'objet ?

.Emilie et César ; l'un et l'autre me gêne¹ ; L'un me semble trop bon, l'autre trop inhumaine. Plût aux dieux que César employât mieux ses soins, Et s'en fît plus aimer, ou m'aimât un peu moins ; Que sa bonté touchât la beauté qui me charme, Et la pût adoucir comme elle me désarme² ! Je sens au fond du cœur mille remords cuisants Qui rendent à mes yeux tous ses bienfaits présents ; Cette faveur si pleine, et si mal reconnue, Par un mortel reproche à tous moments me tue. Il me semble surtout incessamment le voir Déposer en nos mains son absolu pouvoir, Écouter nos avis, m'applaudir, et me dire : « Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire. » Mais je le retiendrai pour vous en faire part. » Et je puis dans son sein enfoncer un poignard ! Ah ! plutôt... Mais, hélas ! j'idolâtre .Emilie³ ; Un serment exécration à sa haine me lie ; L'horreur qu'elle a de lui me le rend odieux : Des deux côtés j'offense et ma gloire et les dieux⁴ ;

1. Me gêne. S.ir la force de ce mot, V. plus haut, p. 33 et 4S. Cruellement partagé entre ses remords, qui éclatent ici tout à coup, et son amour, Cinna est au supplice.

2. Cette explosion de honte et de douleur, que rien, absolument rien, dans les scènes précédentes, ne faisait pressentir, surprend d'autant plus Maxime et nous, que Cinna ne paraît se douter en aucune façon de l'étonnement que sa palinodie va causer, et se livre à ses remords de fraîche date, impétueusement, ex abrupto, sans ombre d'exorde, sans un mot qui fasse, si peu que ce soit, transition entre sa farouche attitude de la scène if du second acte,

... Quand j'aurai vengé Rome «les maux soufferts,

Oui, quand par son trépas je l'aurai méritée. Etc.

ei «on nouveau lan -

J'idolâtre Emilie. Racine a fait dire de même à Néron

.l'aime, que dis-je aimer? J'idolâtre Junie.

Ce verbe qui a passé de la langue théologique dans celle de la galanterie romanesque, et de là dans le style tragique, se sent toujours de sa seconde origine, et reste empreint de quelque fauteur. Adorer, au sens profane, en disait assez, ce semble, et eût pu suffire à nos poètes.

i. Et 1rs dieux. — «Pourquoi les dieux .'dit Voltaire. Est-ce parce qu'il i> lait serment ii sa maîtresse? 11 est inutile d'observer que dans beaucoup de tragédies modernes on met ainsi les dieux a la fin du vers à cause de la rime. n — La rime est ici. ce semble, d'accord avec la raison : Cinna s'est

Je deviens sacrilège, ou je suis parricide ',

Et vers l'un ou vers l'autre il faut être perfide².

MAXIME

Vous u'aviez point tantôt ces agitations³ ; Vous paraissiez plus ferme en vos intentions ; Vous ne sentiez au cœur ni remords ni reproche.

On ne les sent aussi que quand le coup approche⁴, Et Ton ne reconnaît de semblables forfaits Que quand la main s'apprête à venir aux effets. L'âme, de son dessein jusque-là possédée, S'attache aveuglément à sa première idée; Mais alors quel esprit n'en devient point troublé? Ou plutôt quel esprit n'en est point accablé? Je crois que Brute même, à tel point qu'on le prise *\\

engagé par un serment solennel devant sa maîtresse et devant les conjurés; il ne peut y manquer sans se jouer des dieux qui punissent le parjure. — On sait quelles conséquences redoutables la religion antique attachait à la violation du serment.

1. Parricide. Sur cet emploi du mot, V. plus haut, p. 24, n. 5.

2. Vers l'un ou vers l'autre. Vers pour envers : V. plus haut, p. 37, n. 2.

3. « Vous voyez, dit Voltaire, que Corneille a bien senti l'objection. Maxime demande à Cinna ce que tout le monde lui demanderait : Pourquoi avez-vous des remords si tard? Qu'est-il survenu qui vous oblige à changer ainsi ? » V. notre Étude, p. xxxvni et suiv.

4. « Il sera peut-être utile de faire voir comment Shakspeare, soixante ans auparavant, exprimait le même sentiment dans la même occasion. C'est Brutus prêt à assassiner César :

Between the acting of a dreadful thing And the first motion, ail the intérim is Like a fantasma, or a hideous dream, etc.

» Entre le dessein et l'exécution d'une chose si terrible, tout l'intervalle » n'est qu'un rêve affreux. Le génie de Rome et les instruments mortels » de sa ruine semblent tenir conseil dans notre âme bouleversée : cet état » funeste de l'âme tient de l'horreur de nos guerres civiles.»

» Je ne présente point ces objets de comparaison pour égaler les irrégularités sauvages et capricieuses de Shakspeare à la profondeur du génie de Corneille, mais seulement pour faire voir comment des hommes de génie expriment différemment les mêmes idées.» (Voltaire.) — De tels rapprochements, dont on ne s'avisait point alors, font honneur à la curiosité d'esprit et au goût de Voltaire, quoi qu'il semble en demander pardon, et à quelque préjugé qu'il obéisse d'ailleurs, quand il met Shakspeare (un sauvage de génie !) à si grande distance de Corneille.

5. À tel point qu'on le prise. Tel que... pour quel que, ou, comme ici, pour quelque que, a été condamné par les grammairiens (et tout d'abord par Vaugelas), et n'est pas entré au diction-

naire de l'Académie, bien qu'il s'en rencontre, chez les meilleurs auteurs, plus d'un exemple.

A tel prix que ce soit, il faut rompre mes chaîne*.

(Corneille, Place Royale, 1, iv.)

— « Voilà, mon père, un point de foi bien étrange, qu'une doctrine est bérél ique, telle qu'elle puisse être. » (Pascal, XVIIe Provinciale.) — « Nous vous demandons 'à Dieu'i aue notre lumière, telle qu'elle soit, se perde

ACTE III, SCÈNE II. S

Voulut plus d'une fois rompre son entreprise,

Qu'avant que de frapper elle lui fit sentir l

Plus d'un remords en 1 ame, et plus d'un repentir.

MAXIME

-1 eut trop de vertu pour tant d'inquiétude ;

Il ne soupçonna point sa main d'ingratitude,

Et fut contre un tyran d'autant plus animé

Qu'il en reçut de biens² et qu'il s'en vit aimé³.

Comme vous l'imitez, faites la même chose,

Et formez vos remords d'une plus juste cause,

De vos lâches conseils, qui seuls ont arrêté

Le bonheur renaissant de notre liberté :
 C'est vous seul aujourd'hui qui nous l'avez ôtée;
 De la main de César Brute l'eût acceptée,
 Et n'eût jamais souffert qu'un intérêt léger
 De vengeance ou d'amour l'eût remise en danger.
 N'écoutez plus la voix d'un tyran qui vous aime,
 Et vous veut faire part de son pouvoir suprême ;
 «lais entendez crier Rome à votre côté :
 J(Rends-moi, rends-moi, Cinna, ce que tu mas ôté;
 I) Et, si tu m'as tantôt préféré ta maîtresse,
 L^e me préfère pas le tyran qui m'opprime4 ! »

Ami, n'accable plus un esprit malheureux Qui ne forme qu'en
 lâche un dessein généreux.

dans la votre. » (Bossuet, Traité de la Concupiscence, XXXII.)
 — « Vous me dites que votre amitié, telle qu'elle est, subsistera
 toujours pour moi. tel que je sois. » (J.-J. Rousseau, Lettre k
 Mme d'Houdetot, 25 mars 1758.)

i. Var. Et qu'avant que frapper elle lui lit sentir.

2. Dans cette phrase, l'omission de plus, devant aimé, n'a rien
 d'irrégulier; mais après qu'il, en reçut, la répétition de l'adverbe
 était grammaticalement indispensable. — Ce n'est point ici une
 locution elliptique k vérifier, mais une incorrection avérée, qui a
 échappé au poète.

3. V. sur les agitations de Brutus dans les jours qui précéderent les ides de Mars. Plutarque-, Vie de Brutus. Mais il est faux de dire que Brutus se montrait d'autant plus animé contre le dictateur qu'il avait rem, 1c lui plus de biens. Le fanatisme politique de ce républicain qui n'avait, en effet, personnellement, qu'a se louer de César, n'allait pas jusque-là; Maxime lui prête gratuitement du sien. Chez les conjurés de Corneille, l'horreur des tyrans, k la grecque, ou k la romaine, se complique d'une forte dose de Machiavel.

i. Oppresser, qui ne s'emploie actuellement qu'au sens propre, se disait aussi, usurpation, au sens d'opprimer.

A ceux qui l'opprimaient (l'innocence) il ôtera l'audace.

Mu in r.i.i ,P ■ roi.)

— « Cette compagnie (le sénat romain) était regardée comme l'asile des opprimés. ■ Bossuet, Btst. universelle, ITT* Partie.)

58 C1NNA.

Envers nos citoyens je sais quelle est ma faute, Et leur rendrai bientôt tout ce que je leur ôte ; Mais pardonne aux abois d'une vieille amitié¹ Qui ne peut expirer sans me faire pitié, Et laisse-moi, de grâce, attendant ^Emilie, Donner un libre cours à ma mélancolie² : Mon chagrin t'importune, et le trouble où je suis Veut de la solitude à calmer tant d'ennuis³.

MAXIME

Vous voulez rendre compte à l'objet qui vous blesse' De la bonté d'Octave, et de votre faiblesse ; L'entretien des amants veut un entier secret. Adieu. Je me retire en confident discret.

1. Les expressions figurées, réduire aux abois (réduire aux dernières extrémités), être aux abois (n'en avoir plus), ont passé de bonne heure de la langue spéciale de la vénerie (ou elles se disent du cerf pressé par la meute), dans l'usage commun, où elles sont restées.

Où Ton voit tous les jous l'innocence aux abois. «

(Boileau, Sat. I.)

— « Louis XIV réduisant l'hérésie aux derniers abois. . » (La Fontaine, Discours de réception à l'Académie.) — « Nous sommes réduits aux abois. •> (Bossuet, Sermon sur la Pentecôte, I.) Corneille, qui affectionne cette figure, a même dit :

De sa haine aux abois la fierté se redouble.

(Supplément, Y, vni.)

De même qu'il dit ici : « Pardonnez aux abois d'une amitié. >

2. Mélancolie s'employait, en style de médecine, au sens étymologique (bile noire) ; ou bien se disait de tout noir ehagrinA-Pylade dit à Oreste

dans la première scène cYAndromaque :

Surtout je redoutais cette mélancolie

Où j'ai vu si longtemps votre âme ensevelie.

Avec le temps, ce mot a changé d'objet, et ne désigne plus guère qu'un état d'âme tout autre, cet état de tristesse vague et douce, dans lequel se complaît une certaine poésie.

3. A calmer tant d'ennuis. De même dans Horace, acte I, scène i :

Mon cœur accablé de mille déplaisirs
Cherche la solitude à cacher ses soupirs.

Pour cacher ses soupirs. Innombrables sont dans la langue de ce temps, et surtout en poésie, les exemples de cette construction où la préposition a se place, avec le sens de pour, devant un verbe à l'infinitif.

4. L'objet qui vous blesse. — Adorable objet, charmant objet, diuin objet, ces expressions de la langue galante s'étaient introduites dans le dialogue tragique et s'y maintinrent longtemps malgré leur fadeur. On disait même, comme ici, sans épithète, l'objet, un objet, pour la personne aimable, la personne aimée. — Qui vous blesse. Le roman et la poésie usaient volontiers de ce verbe eu parlant des sentiments de douleur ou d'amour.

Que j'aime la douleur dont mon âme est blessée.

(Rotrou, *Clorinde*, V.)

Vous ne m'étonnez point ; La pitié qui vous blesse
Sied bien aux plus grands cœurs.

(Polyeucte, \, \.)

SCÈNE III

Donne un plus digne nom au glorieux empire
Du noble sentiment que la vertu m'inspire.
Et que l'honneur oppose au coup

précipite De mon ingratitude et de ma lâcheté - ; Mais plutôt continue à le nommer faiblesse, Puisqu'il devient si faible auprès d'une maîtresse, Qu'il respecte un amour qu'il devrait étouffer, Ou que, s'il le combat, il n'ose en triompher³. En ces extrémités quel conseil dois-je prendre? De quel côté pencher? à quel parti me rendre? Qu'une âme généreuse a de peine à faillir ! Quelque fruit que par là j'espère de cueillir, Les douceurs de l'amour, celles de la vengeance, La gloire d'affranchir le lieu de ma naissance, N'ont point assez d'appas pour flatter ma raison, S'il les faut acquérir par une trahison, S'il faut percer le flanc d'un prince magnanime Qui du peu que je suis fait une telle estime⁴,

Je ne lui cachai point combien j'étais blessée (blessée d'amour). (Pauline dans Polycucte, 1, a.)

Ariane, ma sœur, de quelle amour bit Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissi (Phèdre. I, h.)

Var. <jue tu sais mal nommer le ^!"ietix empire

2. Au coup précipité de mon ingratitude. — C'est-à-dire, un coup violent, aveugle, auquel s'emporte mon âme ingrate et lâche. La concision chez Corneille est ordinairement plus heureuse, et n'ôte rien à la clarté.

3. Du noble sentiment, etc. C'est de son repentir qu'il veut parler. Tout ceci ne pouvait-il être dit plus simplement, plus clairement? — Ce repentir, inspiré par la vertu., opposé par l'honneur à l'aveugle coup que l'ingratitude prépare, mais perdant de sa

force auprès d'une maîtresse, respecte Famour, qu'il devrait étouffer, ou, s'il le combat, n'ose le vaincre. — Cette analyse, par antithèses de sentiments divers personnifiés, d'un état d'âme complexe, atteste chez le personnage qui se regarde et se décrit ainsi, plus de curiosité sur soi-même que de déchirement intérieur et de souffrance. Remarque déjà faite à propos du monologue d'Emilie, acte I. î.

i. Qui du peu que je suis... Est-ce bien Cinna qui parle ainsi? Ce mot met le comble à ce qu'on peut appeler les antinomies de ce caractère. — L'odieux tyran, qu'il traitait, au I^{er} acte, de tigre altéré de sang romain, est maintenant un prince magnanime; le noble serment dont tantôt il se gloriûait. est a cette heure un engagement exécration; cette action si belle qui devait illustrer la journée de demain, n'est plus qu'un crime noir, etc. Enfin, ce qui est le Irait le plus surprenant de cette absolue métamorphose,

Qui me comble d'honneurs, qui m'accable de biens, Qui ne prend pour régner de conseils que les miens. o coup ! ô trahison trop indigne d'un homme ! Dure, dure à jamais l'esclavage de Rome¹ ! Périssent mon amour, périssent mon espoir, Plutôt que de ma main parte un crime si noir î Quoi ! ne m'offre-t-il pas tout ce que je souhaite, Et qu'au prix de son sang ma passion achète ! Pour jouir de ses dons faut-il l'assassiner? Et faut-il lui ravir ce qu'il me veut donner?

Mais je dépends de vous, ô serment téméraire ! O haine dEmilie ! ô souvenir d'un père ! Ma foi, mon cœur, mon bras, tout vous est engagé, Et je ne puis plus rien que par votre congé² : C'est à vous à régler ce qu'il faut que je fasse³ ; C'est à vous, Emilie, à lui donner sa grâce ; "Vos seules volontés président à son

sort, Et tiennent en mes mains et sa vie et sa mort. O dieux, qui
comme vous la rendez adorable⁴

le superbe conjuré de tout à l'heure, impatient de se montrer
le digne sang du grand Pompée, sent profondément, sous la main
impériale qui le comble de biens et d'honneurs, le peu qu'il est, et
en rougit. V. notre Étude, p. xxi et suiv.

1. Dure, dure à jamais... Inversion et ellipse fréquentes dans
les souhaits.

Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge.

(Rodogunc, V, î.)

Dure à jamais le mal, s'il y faut le remède.

{Horace, I, n.)

2. Que par votre congé. Que par votre permission. Sens alors
fort usité du mot. — « Pour y penser souvent, c'est de quoi je ne
vous demande pas congé. » (Sévigné, 25 décembre 1664.)

S'ils vous ont outragé, Je puis vous assurer que c'est sans mon
conqc.

(Molière, l'Etourdi, I, m.)

Corneille emploie ainsi ce mot dans des scènes d'un style très
relevé ; il fait dire par Horace le fils à Horace le père, acte V, se. n
:

Mais, sans votre congé, mon sang n'ose sortir.

3. C'est à vous à régler... Il s'adresse à la haine d'Emilie, à la
piété filiale d'Emilie, au serment qu'il a prêté, comme à des per-

sonnes qui tiennent son sort entre leurs mains. Cf. p. 11, n. 2. — Si vives, si fières qu'elles soient, ces apostrophes (que Corneille affectionne) à des entités abstraites, sentiments, inclinations, passions, ont plus d'accent et d'attitude que de naturel.

4. Qui la rendez comme vous adorable. — Propos d'amoureux de roman, "peu à sa place dans cet appel aux dieux, et bien profane; style de paganisme moderne et tout mondain.

SCÈNE IV

EMILIE

Grâces aux dieux, Cinna, ma frayeur était vaine ;

Aucun de tes amis ne t'a manqué de foi,

Et je n'ai point eu lieu de m'employer pour toi.

Octave en ma présence a tout dit à Livie,

Et par cette nouvelle il m'a rendu la vie.

Le désavouerez-vous? et du don qu'il me fait Voudrez-vous retarder le bienheureux effet ?

EMILIE

L'effet est en ta main.

ci XX A.

Mais plutôt en la vôtre.

EMILIE

Je suis toujours moi-même, et mon cœur n'est point autre; Me donner à Cinna, c'est ne lui donner rien, C'est seulement lui faire un présent de son bien.

Vous pouvez toutefois... ô ciel ! l'osé-je dire⁴ ?

1. « Exorable, dit Voltaire, devrait se dire ; c'est un terme sonore, intelligible, nécessaire, et digne des beaux vers que débile Cinna. » — Le mot existait dans la langue depuis le xvie siècle, mais était resté d'un usage rare, et n'avait pas reçu l'approbation de l'Académie. Droit a été fait à la réclamation de Voltaire dans la sixième édition du Dictionnaire (1835).

2. Aimable inhumaine. Une de ces galantes alliances de mots que Corneille, le grand Corneille, aurait dû laisser à l'auteur de La Clélie.

3. En ta main. Expression beaucoup plus vive et prompte que si l'on disait, au même sens, en ton pouvoir; toute latine d'origine, et très française. « Hxc non surit in manu nos Ira; cela n'est pas en notre pouvoir. » (Cicéron.)

4. 11 est intéressant de voir dans cette scène Cinna, tel qu'il est à cette heure, aux prises avec sa complice, avec cette Emilie invariable dans sa haine, inébranlable dans sa résolution. Toutefois, IV^{fl}et de celte SC⁴

rait plus heureux, si quelque transition avait été précédemment ménagée entre le Cinna des deux premiers actes, ardent et hypocrite tyranni-

EMILIE

Que puis-je ? et que crains-tu ?

Je tremble, je soupire, Et vois que, si nos cœurs avaient
mêmes désirs¹, Je n'aurais pas besoin d'expliquer mes soupirs.
Ainsi je suis trop sûr que je vais vous déplaire ; Mais je n'ose par-
ler, et je ne puis me taire.

^EMILIE

C'est trop me gêner², parle.

Il faut vous obéir.

Je vais donc vous déplaire, et vous m'allez haïr. Je vous aime,
JE mi lie ; et le ciel me foudroie³ Si cette passion ne fait toute ma
joie, Et si je ne vous aime avec toute l'ardeur Que peut un digne
objet attendre d'un grand cœur⁴ ! Mais voyez à quel prix vous me
donnez votre âme : En me rendant heureux vous me rendez in-
fâme: Cette bonté d'Auguste...

EMILIE

Il suffit, je l'entends, Je vois ton repentir et tes vœux incons-
tants : Les faveurs du tyran emportent tes promesses⁵ :

cide, et le Cinna timoré, attendri dans l'âme, et repentant, du
troisième. V. notre Étude.

Var. El si nos cœurs étaient couformes en désirs

2. Me gêner. Au sens très fort de, tourmenter, mettre au supplice, comme dans ce vers de Pyrrhus à Andromaque :

Et le puis-je, Madame? Ah! que vous m'ennênez!

(Andromaque, I, iv.)

Sur l'affaiblissement de sens que ce verbe a subi, pour avoir été mis à tout usage, V. plus haut, p. 33, n. 4, et p. 55, n. 1.

3. Le ciel me foudroie. Pour, que le ciel me foudroie. Ellipse usitée dans les formules d'imprécation comme dans celles de souhait. Cf. p. 60, n. 1.

Un digne objet. Corneille avait écrit d'abord

Que peut nù bel objet attendre «l'un grand cœur.

Digne est moins fade, mais n'améliore pas beaucoup le vers; ce n'est pas là le langage de la passion, et c'est celui d'un orgueil peu justifié; au point. où il en est, le trop changeant et irrésolu personnage prend mal son temps pour se traiter Lui-même de grand cœur.

5. Emportent tes promesses. Emportent tes promesses avec elles ; les font disparaître, les font oublier. Emploi très figuré et très vif de ce verbe, comme dans le fameux vers suivant :

Les Maures en fuyant on/ emirortê son crime.

[Le Cid, IV, v.)

ACTE III, SCÈNE IV

Tes feux et tes serments cèdent à ses caresses¹ ; Et ton esprit crédule ose s'imaginer Qu'Auguste, pouvant tout, peut aussi me donner. Tu me veux de sa main plutôt que de la mienne ; Mais ne crois pas qu'ainsi jamais je t'appartienne : Il peut faire trembler la terre sous ses pas, Mettre un roi hors du trône, et donner ses États, De ses proscriptions rougir la terre et l'onde, Et changer à son gré Tordre de tout le monde ; Mais le cœur d 'Emilie est hors de son pouvoir².

cLV\A.

Aussi n'est-ce qu'à vous que je veux le devoir.

Je suis toujours moi-même, et ma foi toujours pure ;

La pitié que je sens ne me rend point parjure ;

J'obéis sans réserve à tous vos sentiments,

Et prends vos intérêts par delà mes serments³.

De même, dans Racine. Iphigénie à sa mère :

Ma mort n'emporte pas tout le fruit <le vos feux. (Acte V, m.)

Pallas n'emporte]>as tout l'appui d'Amippine.

(Britannicus, III, m.)

1. Caresses se disait plus souvent qu'aujourd'hui au sens de : marques obligeantes d'estime, démonstrations flatteuses d'estime ou d'amitié. — « Les caresses dont vous les honorez (les auteurs) sont les marques les plus indubitables de ce qu'ils valent. » (Dédicace cVHéraclius.) — « Il me lit d'abord mille caresses, car il m'aime toujours. » (Pascal, en parlant du bon père jésuite, Ve Provinciale.)

resses n'ont pas effacé ses injures.

(Dajazet, I, i.)

Il s'agit dans ce vers des bonnes grâces et faveurs par lesquelles le sultan Amurat s'est efforcé de regagner ses janissaires.

2. Il est permis de retrouver dans ce sublime contraste un souvenir du

... Cnncta terrarum sulmcta Praeter atrocem animnm Catonis.

Ëouchb, Odes, II, r.)

Une autre héroïne de Corneille affirme de semblable façon l'inviolabilité de ses sentiments, l'indépendance invincible de son âme. en face du représentant de l'immense puissance romaine.

Tout fléchit sur la terre et tout tremble sur l'onde. Va Rome est aujourd'hui la maîtresse du monde,

dit l'ambassadeur Flaminius à la reine Laodice ; celle-ci répond :

La maîtresse du monde ! ali ! voua me feriez peur. S'il ne s'en fallait pas l'Arménie, et mon cœur!

téde, III, h.)

3. Par delà mes serments. — « Expression, dit Voltaire, dont je ne

J'ai pu, vous le savez, sans parjure¹ et sans crime, Vous laisser échapper cette illustre victime : César se dépouillant du pouvoir souverain Nous ôtait tout prétexte à lui percer le sein ; La conjuration s'en allait dissipée², Vos desseins avortés, votre haine trompée ; Moi seul j'ai raffermi son esprit étonné ³, Et pour vous l'immoler ma main l'a couronné.

Pour me l'immoler, traître! et tu veux que moi-même Je retienne ta main! qu'il vive, et que je l'aime ! Que je sois le butin 4 de qui l'ose épargner, Et le prix du conseil qui le force à régner!

Ne me condamnez point quand je vous ai servie : Sans moi, vous n'auriez plus de pouvoir sur sa vie, Et, malgré ses bienfaits, je rends tout à l'amour, Quand je veux qu'il périsse ou vous doive le jour. Avec les premiers vœux de mon obéissance Souffrez ce faible effort de ma reconnaissance⁵,

trouve que cet exemple, et cet exemple me paraît mériter d'être suivi. » Voltaire faisait peu de recherches de grammairien pour son Commentaire.

... L'amitié que je vous «lois Par delà ce que je voulois, A fait débaucher ma mémoire.

(Malherbe, à M. de la Garde.)

... Néron veut faire voir Qu'Agrippine promet ^{2>ar ^eZà son pouvoir.}

(Raciniû, Britannicus, I, 11.)

Fusses-tu imr delà les colonnes d'Alcide. (Phèdre, IV, n.)

1. Sans parjure. Il oublie, qu'il n'a pas seulement juré d'affranchir Rome, mais aussi de venger Emilie.

2. S'en allait dissipée. Vieux tour, déjà plus rarement employé au temps de Corneille. Cependant Vaugelas l'autorisait encore par son exemple : « La Thrace s'en allait perdue, et la Grèce elle-même avait reçu un grand » choc. » (Trad. de Quinte Curce.)

... Nos pâturages Battus depuis cinq ans de grêles et d'orages
S'en allaient désolés.

(Malherbe, vers pour un ballet.)

Étonné. Troublé, perplexé

4. Ce mot butin, qui a choqué des lecteurs pointilleux, traduit admirablement la colère dont ne peut se défendre Emilie en se voyant donnée, livrée à l'ennemi pour prix d'une lâche défection.

5. Ce faible effort de ma reconnaissance. De ma reconnaissance envers Auguste.— Pourquoi faible? Il a dit lui-même, au début de cet entretien: Je tremble...

... Je n'ose parler, et je ne puis me taire.

ACTE III, SCENE IV

Que je tâche de vaincre un indigne courroux¹, Et vous donner pour lui l'amour qu'il a pour vous. Une Ame généreuse, et que la

vertu guide, Fuit la honte des noms d'ingrate et de perfide ; Elle en hait l'infamie attachée au bonheur², Et n'accepte aucun bien aux dépens de l'honneur.

EMILIE

Je fais gloire, pour moi, de cette ignominie :

La perfidie est noble envers la tyrannie ;

Et quand on rompt le cours d'un sort si malheureux³,

Les cœurs les plus ingrats sont les plus généreux*.

Vous faites des vertus au gré de votre haine.

EMILIE

Je me fais des vertus dignes d'une Romaine.

ci XX A.

Un cœur vraiment romain...

Ose tout pour ravir Une odieuse vie à qui le fait servir⁵ ; Il fuit plus que la mort la honte d'être esclave.

ci XX A.

C'est l'être avec honneur que de l'être d'Octave⁶ ;

1. Cet effort... que je tâche de vaincre... — A savoir, que je tâche... Phrase traînante et peu nette. — De vaincre... et vous donner. L'omission de la préposition devant le second verbe peut être regrettée sans pédanterie grammaticale.

2. L'infamie attachée au bonheur. A tout bonheur qui s'achète à ce prix, en particulier à celui qu'ils se sont promis. Il y aurait infamie attachée au bonheur de leur union, si cette union était la suite de le prix d'un crime aggravé de perfidie et d'ingratitude. — Plus d'un détail appelle explication dans cette tirade qui se ressent trop de la situation difficile, embarrassée du personnage.

Var. El le sang et la vie à qui le fnii son

6. C'est l'être avec honneur, etc. La Harpe a dit très justement de ce passage, et de quelques autres, qu'il relève dans cette scène et dans la précédente : « Qu'on ne dise pas que le remords les combats que ce personnage éprouve, quoique venant trop tard pour être vraisemblables, l'autorisent cependant à varier à ce point dans ses pensées et dans ses sentiments. Non, quand même ce repentir serait à sa place... Cinna ne peut raisonnablement rien dire de ce qu'il dit ici. Les choses en elles-mêmes n'ont point pris une autre nature depuis qu'Auguste lui a confié le dessein d'abdiquer

Et nous voyons souvent des rois à nos genoux

Demander pour appui tels esclaves que nous l ;

Il abaisse à nos yeux l'orgueil des diadèmes,

Il nous fait souverains sur leurs grandeurs suprêmes ;

11 prend d'eux les tributs dont il nous enrichit,

Et leur impose un joug dont il nous affranchit.

EMILIE

L'indigne ambition que ton cœur se propose !

Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque chose !

Aux deux bouts de la terre en est-il un si ve.in

Qu'il prétende égaler un citoyen romain?

Antoine sur sa tête attira notre haine

En se déshonorant par l'amour d'une reine ;

Attale, ce grand roi, dans la pourpre blanchi 2,

Qui du peuple romain se nommait l'affranchi3,

Quand de toute l'Asie il se fût vu l'arbitre.

Eût encor moins prisé son trône que ce titre.

Souviens-toi de ton nom, soutiens sa dignité ;

Et, prenant d'un Romain la générosité,

Sache qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître

Pour commander aux rois, et pour vivre sans maître.

et lui a donné Emilie. Si c'était auparavant une belle chose de tuer un tyran et d'affranchir Rome, comme il le disait, rien n'est changé. Octave est encore un tyran et Rome est encore esclave. Que devait-il donc dire? « 11 » est beau, il est glorieux de délivrer la patrie d'un tyran; c'est la vertu » d'un Romain ; mais ce qu'Auguste a fait pour moi m'ôte la force, d'exer- » cer une vertu si cruelle. » ... Mais appeler la même action tantôt un effort de ma-

gnanimité, tantôt une lâche trahison ; refuser la liberté, quand il faut la tenir d'un tyran, et dire ensuite, en propres termes, que c'est être esclave avec honneur que de l'être d'Octave, et rassembler dans un même personnage un tissu continuuel de contradictions si choquantes, c'est violer trop ouvertement l'unité du caractère. »

Attale du sénat; c

III Hhilométor, roi de Pergame, était un des plus fidèles alliés ; c'est lui qui, en mourant, légua ses Etats et ses immenses trésors au peuple romain. Mais ce n'est pas lui, ce n'est pas un Attale, c'est Prusias IV, roi de Bithynie, qui se vantait d'être l'affranchi du peuple romain, et prenait le bonnet, l'habit et la chaussure de celle condition dans une visite à Rome.

ACTE III, &CÈNE IV

Le ciel a trop fait voir en de tels attentats

Qu'il hait les assassins et punit les ingrats ;

Et quoi qu'on entreprenne¹, et quoi qu'on exécute,

Quand il élève un trône, il en venge la chute ;

11 se met du parti de ceux qu'il fait régner ;

Le coup dont on les tue est longtemps à saigner ;

Et quand à les punir il a pu se résoudre,

De pareils châtiments n'appartiennent qu'au foudre².

EMILIE

Dis que de leur parti toi-même tu te rends, De te remettre au foudre à punir les tyrans³.

Je ne t'en parle plus, va, sers la tyrannie⁴ ; Abandonne ton âme à son lâche génie³ ; Et, pour rendre le calme à ton esprit flottant, Oublie et ta naissance et le prix qui t'attend. Sans emprunter ta main pour servir ma colère f\

t. Quoi qu'on entreprenne. Sur ce verbe employé sans régime, V. plus haut, p. 36, n. 1.

2. Foudre était des deux genres au xvii^e siècle. — » Dans le figuré, disait Ménage, ce mot est toujours masculin; dans le propre, on le fait aujourd'hui le plus souvent féminin. » (Observations, 1672.) — Corneille se conformait, du moins le plus souvent, à cette règle, avant qu'elle fût ainsi énoncée. Foudre est encore aujourd'hui masculin dans certaines locutions : Un foudre de guerre, un foudre d'éloquence.

2. /) ■ te remettre... En te remettant... par l'action de te remettre... La préposition de, ainsi placée, donne à l'infinitif qu'elle précède une valeur analogue à celle du gérondif en des Latins. Les exemples de cette construction sont assez fréquents chez Corneille, et ne manquent pas chez nos classiques.

Je trahirais. Madame, et vous et vos Etats,]><< çoir un tel secours et ne l'accepter pas.

(Scrtorius, II, u.)

— < ■ Ceux qui avaient cru se déshonorer de rire a Paris, furent peuL-ère obligés de rire à Versailles. >. (Racine, Préface des Plaideurs.)

J. Je ne t'en parle plus... Elle va, au contraire, lui en parler plus que jamais. C'est une cm, comme on dit dans l'école; une de ces

ligures dont la rhétorique officielle a dressé la nomenclature, et qu'emploie d'elle-même la rhétorique de la passion. — Loin d'abandonner Cinna à son lâche dénie. Emilie va faire sur lui sis derniers efforts, et, par de nouveaux moyens, lui enfoncer au cœur la honte de son manque de foi et de sa servilité, et le regret du bonheur promis, dont il se prive loi-même. V. notre Etude, p. xxxv. u.

5. A son lâche çjénie. C'est-à-dire, au faible et lùehe caractère qui la gouverne. Génie, clans cette acception toute morale, tient encore par quelque attache au sens du mot latin. — Le r/enius, selon les anciens, était l'espèce de dieu subalterne qui présidait à la naissance et a la vie de chaque homme ; un protecteur, et aussi un inspirateur et un guide, objet d'honneurs qu'on avait intérêt h lui rendre, et d'un culte particulier.

fi. Yar. .Je suuiai bien s.in.- lui. ilaDs ma noble colère, Venger le Ri el le -an- de mon |

Je saurai bien venger mon pays et mon père ' . J'aurais déjà l'honneur d'un si fameux trépan, Si l'amour jusqu'ici n'eût arrêté mon bras ; C'est lui qui, sous tes lois me tenant asservie, M'a fait en ta faveur prendre soin de ma vie : Seule contre un tyran, en le faisant périr, Par les mains de sa garde il me fallait mourir. Je

t'eusse par ma mort dérobé ta captive 2 ; Et comme pour toi seul l'amour veut que je vive, J'ai voulu, mais en vain, me conserver pour toi, Et te donner moyen d'être digne de moi.

Pardonnez-moi, grands dieux, si je me suis trompée, Quand j'ai pensé chérir un neveu de Pompée³, Et si d'un faux semblant mon esprit abusé A fait choix d'un esclave en son lieu supposé ! Je t'aime toutefois, quel que tu puisses être⁴ ; Et si pour me gagner il faut trahir ton maître, Mille autres à l'envi recevraient cette loi, S'ils pouvaient m'acquérir à même prix que toi⁵. Mais n'appréhende pas qu'un autre ainsi m'obtienne ; Vis pour ton cher tyran, tandis que je meurs tienneo :

1. Sans emprunter ta main, je saurai bien... C'est sans doute une manière de piquer au jeu Cinna : c'est plutôt une menace qu'un projet arrêté ; mais ce n'est pas vanterie. Une personne de cette énergie serait bien capable de le faire comme elle le dit.

2. Ta captive. Style de roman ; mais ce que le mot a de froid et de suranné disparaît dans ce flot de colère et d'éloquence.

Var. Je t'aime toutefois, tel que tu puisses être

Tu te plains d'un amour qui veut te rendre traître.

5. M'acquérir à même prix... Acquérir se disait plus qu'aujourd'hui, de cette façon, avec un nom de personne pour régime.

Quand pour vous acquérir je gagnais des batailles. (Pertharite, I, iv.)

Et je suis en suspens, si, pour me l'acquérir (Célie), Aux extrêmes moyens je ne dois pas courir.

(Molière, l'Étourdi, III, h.)

— « Vous m'avez acquise pour jamais. » (Sévigné au comte de Guitaud, 27 octobre 1673.)

6. Quel vers ! Que de choses dans ce peu de mots ! Quel reproche pour Cinna, dans ce contraste si brièvement et si fortement marqué de la vie qu'il va vivre, et de la mort dont elle va mourir; de l'affection nouvelle à laquelle il se dévoue (Vis pour ton cher tyran), et de l'amour fidèle, éternel, qu'elle jure d'emporter avec elle dans la tombe. — Tandis que je meurs tienne; c'est-à-dire, toute à toi, à toi seul; ce tienne, par la force du sens, répond tout à fait à l'emploi si expressif, et maintes fois si touchant, que les Latins faisaient de leur tuus :

ACTE III, SCÈNE IV

Mes jours avec les siens se vont précipiter? ',

Puisque ta lâcheté n'ose me mériter.

Viens me voir, dans son sang et dans le mien baignée,

De ma seule vertu mourir accompagnée,

Et te dire en mourant, d'un esprit satisfait :

« N'accuse point mon sort, c'est toi seul qui Tas fait;

» Je descends dans la tombe où tu m'as condamnée,

» Où la gloire me suit qui t'était destinée² :

» Je meurs en détruisant un pouvoir absolu ;

» Mais je vivrais à toi, si tu l'avais voulu³. »

Eh bien ! vous le voulez, il faut vous satisfaire,

Il faut affranchir Rome, il faut venger un père,

Il faut sur un tyran porter de justes coups;

Mais apprenez qu'Auguste est moins tyran que vous.

S'il nous ôte à son gré nos biens, nos jours, nos femmes,

Il n'a point jusqu'ici tyrannisé nos âmes ;

Mais l'empire inhumain qu'exercent vos beautés

Force jusqu'aux esprits et jusqu'aux volontés⁴.

Tu»* est mine Chrêmes : facturum quare voles scire esse muni»,
(Térence, Andrie, V, vi.)

Invalhlesque tibi tendons «eu! non tua palmas.

(Virgile, Géorgiques, IV, v. 19:.,

i. Se précipiter. C'est-à-dire, courir à leur un, se perdre;
comme en latin, au figuré, precipitare se. ruere in praecipua.

2. Où la f/loire me suit qui t'était... Le pronom conjonctif se
plaçait très souvent à distance de son antécédent.

Madame, le roi vient, qui pourra vous ouïr. (Pompée, II. ii.)

Phénix même en répond, qui l'a conduit exprès Dans un fort éloigné du temple et du palais.

(Racikk, Andromaque, V, h.)

— « Mme de Caylus fait Esther, qui fait mieux que la Champmeslé. » fSÉviGNÉ, 28 janvier 16S9.

3. Je livrais à toi. — Pour toi ne traduirait pas exactement ces deux derniers mots; c'est bien plus que cela; A toi, c'est, sous une autre forme. le tienne, je meurs tienne de tout, à l'heure.

Cette terrible Emilie n'a-t-elln pas, a-t-on dit, servi de modèle à l'Hermione du IVe acte ù'Anilromaguc? Beaucoup moins qu'au premier abord on ne le suppose. Quand elle s'acharne à faire d'Oreste un assassin. Hermione est en proie au délire de la passion surexcitée par la jalousie ; Emilie obéit à de tout autres sentiments, et elle garde au service de son ardente soif de vengeance une tête libre, un esprit ferme, une volonté froide.

4. Force jusqu'aux esprits. Même emploi de forcer dans le Cid :

... Va, ronge à ta défense, Pour forcer mon devoir, pour m'i-muoser silence.

(Acte V, i.)

Apprends d'elle à forcer ton propre sentiment.

(Polyeurte, V,

Vous me faites priser¹ ce qui me déshonore ; Vous me faites haïr ce que mon Time adore² ; Vous me faites répandre un sang pour qui je dois Exposer tout le mien et mille et mille fois : Vous

le voulez, j'y cours, ma parole est donnée ; Mais ma main, aussitôt contre mon sein tournée, Aux mânes d'un tel prince immolant votre amant, A mon crime forcé joindra mon châtiment, Et, par cette action dans l'autre confondue, Recouvrera ma gloire aussitôt que perdue³. Adieu.

EMILIE, FULVIE

FULVIE

Vous avez mis son âme au désespoir.

Force?, dans ce cas, c'est surmonter, vaincre, comme à force ouverte, et tenir en contrainte.

Toute* mes affliction* Ne forceront point ma constance.

(Malhkure. A M. de la Garde.)

— « Écrivez-moi le plus souvent que vous pourrez, et forcez voire paresse. » (Racine à son tils, 21 mai 1692.)

1. Priser, en ce sens, a quelque peu vieilli, mais n'est pas hors d'usage, quoi qu'en dise Voltaire, et mérite d'y rester, comme un synonyme à'esthner expressif, et dont le vers s'accommode fort bien.

2. Ce que mon âme adore. Adore est bien fort. Ce Cinna exagère tout, a gratitude comme la haine. Ce mot peut d'autant plus surprendre dans

sa bouche, qu'il vient de nous dépeindre en un seul vers Auguste comme Je pire des despotes :

Il nous ôte à non are, nos biens, nos jours, 7ios femmes.

Pas n'est besoin de remarquer qu'Auguste (il ne s'agit plus d'Octave, du triumvir) est, dans ce vers, outrageusement travesti sur chacun de ces trois points, même sur le dernier, malgré ce que Suétone nous révèle des mœurs privées de l'empereur.

3. Aussitôt que perdue. Dans ses Sentiments sur leCid, l'Académie avait olâmé cette tournure :

.l'en cachai les deux tiers aussitôt qu'arrivés Dans le fond des vaisseaux...

(Acte IV, se. m.)

« 11 fallait dire : Aussitôt qu'ils furent arrivés, ou : Ils furent cachés aussitôt qu'arrivés. » — Quelle lourde prose ;ï la place d'une tournure si claire et si vive! Voltaire a protesté avec raison conlre cet arrêt. Est-ce par respect pour l'autorité de l'Académie que Corneille, qui avait employé plusieurs fois cette tournure dans ses premières pièces, n'y est plus revenu depuis Cinna? (V. Marty-Laveaux, Lexique de la langue de Corneille.) ■

ACTE III, SCÈNE V. 7i

EMILIE

Qu'il russe de m 'aimer, ou suive son devoir.

FULVIE

Il va vous obéir aux dépens de sa vie : Vous en pleurez !

-EMILIE

Hélas! cours après lui, Fulvie; Et si ton amitié daigne me secourir¹, Arrache-lui du cœur ce dessein de mourir ; Dis-lui...

FULVIE

Qu'en sa faveur vous laissez vivre Auguste?

EMILIE

Ah ! c'est faire à ma haine une loi trop injuste².

FULVIE

Et quoi donc?

EMILIE

Qu'il achève, et dégage sa foi³, Et qu'il choisisse après de la mort, ou de moi.

1. Fulvie est une confidente qui a son franc parler (V. la scène n de l'acte Ier), et que sa maîtresse, sans se rendre à ses conseils, traite en amie; de là ce langage qui a forme de prière {que ton amitié daigne...}. Daigner, au reste, ici, ce n'est pas condescendre, mais vouloir, vouloir bien, comme souvent, en latin, dignari.

2. Emilie se calme vite et sans peine, aussitôt que Fulvie, d'un mot, lui a fait comprendre à quelle condition Cinna pourrait revenir de son désespoir. De même, acte I. scène m, après un élan de tendresse effrayée, elle s'accusait d'indigne faiblesse et se disait, bientôt remise :

Mon trrouitle se disssipe et ma raison revient.

V. notre Etude, p. xxxvi. — Ce que Corneille a dit ingénieusement de sa Chimène, dans Y Examen du Cid, pourrait, à bien plus forte raison, s'appliquer à Emilie : «Chimène suit son devoir sans se laisser ébranler sur sua dessein (le dessein de venger son père) parla douleur où elle se voit abîmée par là; et si la présence de son amant lui fait faire quelque faux pas, c'est une glissade dont elle se relève a l'heure même. »

3. Qifil adiëoe <-t dégage sa foi. Dégager sa foi, sa parole, c'est, dans certains cas, la retirer ; dans d'autres, comme ici, c'est, au contraire, la tenir, en faisant ce qu'on a juré de faire :

Dégage ton serment, je tiendrai nia parole.

(Pertharitc, III, ni.)

Je suis venu : l'amour a combattu pour moi; La victoire elle-même a dégagé mn foi.

(Racine, Alexandre. III, vi.)

Je reviens dégager mes serments et les liens.

(Voltaire, Zaïre, I, iv.)

Co1iNI-II.Lt:.

SCENE PREMIÈRE

AUGUSTE, EUPHORBE, POLYGLÈTE, gardes

AUGUSTE

Tout ce que tu me dis, Euphorbe, est incroyable.

EUPHORBE

Seigneur, le récit même en paraît effroyable : On ne conçoit qu'à peine une telle fureur, Et la seule pensée en fait frémir d'horreur.

AUGUSTE

Quoi! mes plus chers amis! quoi! Cinna! quoi! Maxime ! Les deux¹ que j'honorais d'une si haute estime, A qui j'ouvrais mon cœur, et dont j'avais fait choix Pour les plus importants et plus nobles emplois² ! Après qu'entre leurs mains j'ai remis mon empire, Pour m'arracher le jour l'un et l'autre conspire ! Maxime a vu sa faute, il m'en fait avertir, Et montre un cœur touché d'un juste repentir ³ ; Mais Cinna !

EUPHORBE

Cinna seul dans sa rage s'obstine,

i. Les deux. On disait ainsi quelquefois, même dans le style soutenu. « 11 (Pompée) fut ingrat de faire trois parLs de la République, pour en retenir les deux dans sa maison. » (Malherbe, trad. du *De beneficiis*, V, xvi.)

... Ces deux que ton bras dérobe à ma justice.

(Clitandre, V, v.) Des trois les deux sont morts, son époux seul vous reste.

[ÉTorace, 111, vi.)

2. Les plus importants et plus nobles... Quand plusieurs adjectifs se suivent au superlatif, nous sommes tenus de répéter autant de fois l'article. Cette répétition n'était pas de règle au xvne siècle. Mme de Sévigné disait de la demeure de l'évêque de Vannes : « C'est la plus belle et agréable maison. » (30 juillet 1689.)

ACTE IV, SCÈNE I

Et contre vos bontés d'autant plus se mutine¹ ; Lui seul combat encor les vertueux efforts Que sur les conjurés fait ce juste remords ², Et, malgré les frayeurs à leurs regrets mêlées, ¹¹ tâche à raffermir leurs âmes ébranlées.

AUGUSTE

Lui seul les encourage, et lui seul les séduit³ ! o le plus déloyal que la terre ait produit ⁴ ! o trahison conçue au sein d'une furie ! o trop sensible coup d'une main si chérie ! Cinna, tu me trahis ! Polyclète, écoutez.

(Il lui parle à l'oreille.) POLYCLÈTE.

Tous vos ordres, Seigneur, seront exécutés.

Qu'Éraste en même temps aille dire à Maxime Qu'il vienne recevoir le pardon de son crime.

(Polyclète rentre.) EUPHORBE.

Il Ta jugé trop grand pour ne pas s'en punir⁵.

1. D'autant plus se mutine... D'autant plus, qu'il s'obstine seul... — « Se mutine, dit Voltaire, n'est ni assez fort, ni assez relevé. » Il est vrai que se mutiner, mutiner, mutin, avaient perdu de leur force au temps de Voltaire: mais au temps de Corneille, ils signifiaient beaucoup et entraient parfaitement dans le plus haut style.

... Bien que leur naissance au trône les destine, Si ton ordre est trop lent, leur grand cœur s'en mutine. (Nicomède, II. i.)

Le même emploi du mot s'est rencontré plus haut dans le monologue d'Emilie, acte I. i :

Et mon devoir confus, languissant, étonné, Cède aux rébellions de dm» cœur mutiné.

... Les succès ou ta fatale main De tes peuples mutins la malice a détruite.

[Malherbe, Au roi, sur la prise de Marseille.)

2. Ce juste remords. Le remords de Maxime. Dans ce faux rapport, traîtreusement imaginé pour mettre sur Cinna tout l'odieux du complot et le perdre à coup sur, cet Euphorbe suppose que Maxime a fait part aux conjures de sa verlueuso boutte, qu'il leur en a dit les motifs et a commencé ;t les ébranler par la contagion du repentir.

::. Lui seul les séduit. Au sens propre. Séduire, on ce sens, signifie égarer, conduire hors de la droite voie, entraîner dans l'erreur ou dans le crime se — dueere, seorsum du

i i-t peu <le me quitter, tu veux donc me séduire !

(Pauline à Polyeucte, acte IV, se. m.)

Pallas de ses conseils empois* ma mère:

U séduit tons les jours Biilanniens mon frère.

Rai me, Bntannii us, II, ti.)

O le pin- déloyal que l'enfer ait produit !

5. // l'a jugé trop grand, etc. «On ne peut nier, dit Voltaire,
que ce lâchç

A peine du palais il a pu revenir,

Que, les yeux égarés, et le regard farouche,

Le cœur gros de soupirs, les sanglots à la bouche

Il déteste sa vie et ce complot maudit,

M'en apprend Tordre entier tel que je vous l'ai dit,

Et m 'ayant commandé que je vous avertisse,

Il ajoute : « Dis-lui que je me fais justice,

« Que je n'ignore point ce que j'ai mérité. »

Puis soudain dans le Tibre il s'est précipité¹,

Et l'eau grosse et rapide, et la nuit assez noire²,

M'ont dérobé la fin de sa tragique histoire.

AUGUSTE

Sous ce pressant remords il a trop succombé, Et s'est à mes
bontés lui-même dérobé ; Il n'est crime envers moi qu'un repen-
tir n'efface; Mais puisqu'il a voulu renoncer à ma grâce, Allez

pourvoir au reste, et faites qu'on ait soin De tenir en lieu sûr ce fi-
dèle témoin :J.

SCÈNE II

Ciel, à qui voulez-vous désormais que je fie⁴ Les secrets de mon
âme et le soin de ma vie ?

et inutile mensonge ne soit indigne de la tragédie. » — Sans
doute tout cet artifice est bien misérable. Toutefois cette histoire
de noyade, assez étrange et ridicule, n'est pas inutile : Maxime
tient à passer pour mort de cette façon, raffiné d'éviter d'être re-
cherché, et pour avoir le temps de se dérober avec Emilie, qu'il
espère décider à le suivre dans sa fuite.

1. Puis soudain dans le Tibre... Maxime était donc au bord du
Tibre, quand il adressait ces paroles suprêmes à Euphorbe? Mais
non, il était rentré chez lui en revenant du palais (V. un peu plus
haut). A-t-il pris, en courant, le chemin du fleuve pour s'y préci-
piter ? Mais alors comment Euphorbe n'a-t-il rien fait pour le re-
tenir ? Examiné de près, ce récit mensonger n'est pas des plus
habiles, et on peut dire qu'Auguste le reçoit de confiance.

2. Et l'eau grosse... et la nuit assez noire... Euphorbe raconte
cette fin tragique en style qui l'est bien peu. — Pourquoi cet as-
sez? pourquoi assez noire ?

ACTE IV, SCÈNE II

Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,

Si donnant des sujets il ôte les amis ¹,

Si tel est le destin des grandeurs souveraines

Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines,

Et si votre rigueur les condamne à chérir

Ceux que vous animez à les faire périr².

Pour elles rien n'est sûr ; qui peut tout doit tout craindre.

Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre. Quoi ! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné ! Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné, De combien ont rougi les champs de Macédoine³, Combien en a versé la défaite d'Antoine, Combien celle de Sexte⁴, et revois tout d'un temps⁵ Pérouse au sien noyée, et tous ses habitants⁶ ;

— « On ne peut fier un secret aux ivrognes. » (Malherbe, trad. des Epîtres de Sénèque, S3.)

1. C'est bien par cette plainte que devait commencer tout ce qu'Auguste a besoin, en ce moment, de se dire à lui-même ; c'est l'homme qui gémit d'abord, plus que le prince ; l'homme atteint au cœur par une insigne et poignante trahison d'amitié, et que désormais sa haute fortune condamne à l'universelle défiance et à la solitude de l'âme. Puis, cette plainte, qui met en cause le ciel même, s'interrompt aussi naturellement qu'elle a jailli... — Sur la succession des sentiments, des mouvements, divers ou

contraires, dont, se compose la trame ondoyante de cet admirable monologue. V. notre Étude, p. xxvn.

2. Que vous animez à me faire périr. Animer à (exciter a), suivi d'un verbe, est une de ces bonnes locutions de la langue du xvne siècle qui, sans être tombées en désuétude, sont moins en usage, on ne sait pourquoi.

Qne fais-tu. que d'une armée

A le venger animée,

Tu ne mets dans le tombeau

Ces voisins ?

(Malherbe, Au roi, sur son voyage de Sedan.)

Leur exemple t'anime à le percer le flanc.

(Racine, Thébais, V, i.)

Je me crois des élus, je m'anime à les suivre.

(Louis Racine, la Grâce, ch. iv.)

3. De combien ont rougi... Pour, de combien de sang. L'ellipse, bien que grammaticalement hardie, n'a rien de dur.

4. Ces trois champs de bataille, qu'il revoit avec leurs flots de sang, sont sur terre, celui de Philippi, où tombèrent Brutus et Cassius, et, sur mer, celui d'Actium (défaite d'Antoine) et celui de Nauloque, où Sextus Pompée se tua sans retour.

5. Tout d'un temps. Dans le même temps, sans retard. Cette locution familière à Corneille, a vieilli.

11 lui sera facile D'apaiser tout d'un temps l<-- mânes de Camille.

[Horace, V, in.)

Bonsoir; car tout d'un temps je vais me renfermer.

Moi RE, ÊCOlt <!<■> maris, III, II.)

6. Et toussa habitants. Ces mots, ajoutés à Pérouse ou sien noyée, ne

font pas une phrase régulière, ni même exemple de pléonasmе, mais ils

Remets dans ton esprit, après tant de carnages¹,

De tes proscriptions les sanglantes images,

Où toi-même², des tiens devenu le bourreau,

Au sein de ton tuteur enfonças le couteau ³ ;

Et puis ose accuser le destin d'injustice,

Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice⁴,

Et que, par ton exemple à ta perte guidés,

Ils violent des droits que tu n'as pas gardés !

Leur trahison est juste, et le ciel l'autorise :

Quitte ta dignité comme tu l'as acquise⁵ ;

Rends un sang infidèle à l'infidélité⁶,

Et souffre des ingrats après l'avoir été.

Mais que mon jugement au besoin m'abandonne7!

expliquent l'image, ils marquent l'étendue du massacre. L'insistance sur cet affreux souvenir des guerres civiles est naturelle en cet endroit. En aucune circonstance. Octave ne s'était montré plus cruel qu'après la prise de cette ville. « Maître de Pérouse, il sévit contre un grand nombre avec la dernière rigueur. Ceux qui demandaient grâce ou cherchaient à s'excuser, il les interrompait d'un mot, toujours le même : Il faut mourir (*moriendum est*). .Quelques-uns rapportent que trois cents personnes, des deux ordres de l'État, choisies parmi celles qui s'étaient rendues, furent, par son ordre, aux Ides de Mars, immolées comme des victimes devant l'autel élevé en l'honneur du divin Jules. » (Suétone, Vie d'Auguste, xv.)

1. Après tant de carnages. Contrairement à l'usage actuel, ce mot prenait alors le pluriel, aussi bien que massacre.

Jamais «le liberté, ni pour les pâturages, Ni d'autre part pour les carnages:

(La Fontaine, Les loups et les brebis.)

— «Les Juifs avaient fait dans la Libye des carnages inouïs. » (Bossuet, Hist. universelle.)

2. Où toi-même. De tes proscriptions, dans lesquelles toi-même. Nouvel exemple de l'adverbe de lieu remplaçant le pronom conjonclif.

3. Au sein de ton tuteur... — ... Proscripsitque etiam C. Toranium tulorem suum, eumdemque collegam patris sui Octavii in œdilitale. (Suétone, xxvii.)

>V. Var. Et puis ose accuser le destin d'injustice,

Si tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice, Et si par ton exemple...

5. C'est comme s'il se disait : Cet empire acquis par l'épée, rends-le de même, c'est-à-dire frappé par elle.

6. Un sang infidèle à Vin fidélité. On s'est choqué de l'antithèse. 11 eût peut-être été plus juste de noter le mot infidélité comme un peu faible, trop au-dessous, pour le sens, de perfidie, trahison, trahison. Au reste, ce qui peut manquer à ce vers, le suivant, si net, si fort, en disant au fond, la même chose, le fait oublier.

7. Au besoin. Dans le besoin ; au sens, où on le disait souvent, de conjoncture difficile et pressante, d'embarras, de péril même.

Ainsi donc au besoin ton courage s'abat !

(Chiinène à Rodrigue, le Cid, V, t.)

Qui vmis a fait, quitter en de si grands besoins, Vous le l'ont, vous Colelios?

{Mithridate, II, i.)

— « La Providence n'abandonna pas la mère Angélique dans ce besoin. »

ACTE IV, SCÈNE II. II

Quelle fureur¹, Cinna, m'accuse et te pardonne? Toi, dont la trahison me force à retenir Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir, Me traite en criminel, et fait seule mon crime, Relève pour l'abattre un trône illégitime, Et, d'un zèle effronté couvrant son attentat, S'oppose, pour me perdre, au bonheur de l'État² ? Donc jusqu'à l'oublier je pourrais me contraindre ! Tu vivrais en repos après m 'avoir fait craindre³ ! Non, non, je me trahis moi-même d'y penser⁴ : Oui pardonne aisément invite à l'offenser ; Punissons l'assassin, proscrivons les complices.

Mais quoi? toujours du sang, et toujours des supplices^! Ma cruauté se lasse G, et ne peut s'arrêter; Je veux me faire craindre, et ne fais qu'irriter. Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile; Une tête coupée en fait renaître mille, Et le sang répandu de mille conjurés Rend mes jours plus maudits, et non plus assurés. Octave, n'attends plus le coup d'un nouveau Brute ; Meurs, et dérobe-lui la gloire de ta chute ; Meurs; tu ferais pour vivre un lâche et vain effort, Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort, Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse

(Racine, Histoire de Port-Royal. (Une épidémie dépeuplait alors le monastère des champs.

1. Quelle fureur ? Au sens latin. Quel égarement d'esprit? Quelle démente?

... Quelle fureur, quel aveugle caprice,

(Juam l le iliner est prêt, von? appelle à l'office?

(Boileau, Lutrin, 1.)

— « Avoir soin de si peu de chose (le corps) et négliger pour elle cette âme faite à l'image de Dieu, immortelle et divine, n'est-ce pas une extrême fureur ? > Bossuet, Panéf/yrique de saint Bernard, IIe Partie.)

2. Cette abondance, ce luxe d'antithèses si fortes, et qui font si parfaitement ressortir l'odieux des mensonges de Cinna, est bien d'un homme qui, tenté de faire grâce, se retourne contre lui-même et s'excite de son mieux à punir.

3. Tu vivrais en repos... C'est à partir de ce vers que Corneille se rapproche de Sénèque et marche sur ses pas, en libre imitateur ou en traducteur de génie. — L'Auguste du récit latin avait dit : Quid ergo ? Ego percussorem meum securum ambulare patiar, me sollicito ?

i. Je me trahis... d'y penser. Sur ce tour de phrase, V. plus haut, p. 67, n. 3.

.'). Qui* finis erit suppliciorum, quis sanguinia ?

6. .la' cruauté se lasse. Y a-t-il ici souvenir d'un mot que Corneille avait rencontré plus loin dans le De clémentia ? >< Ego veram clementiam non rogo lassant crudelitatem. »

Pour te faire périr tour à tour s'intéresse * ; Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir; Meurs enfin, puisqu'il faut ou tout perdre, ou mourir' La vie est peu de chose, et le peu qui t'en reste Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste³ ; Meurs, mais quitte du moins la vie avec éclat; Éteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat, A toi-même en mourant immole ce perfide ; Contentant ses désirs, punis son parricide ; Fais un tourment pour lui de ton propre trépas⁴, En faisant qu'il le voie et n'en

jouisse pas : Mais jouissons plutôt nous-même de sa peine, Et si Rome nous hait, triomphons de sa haine. o Romains ! ô vengeance ! ô pouvoir absolu ! o rigoureux combat d'un cœur irrésolu Qui fuit en même temps tout ce qu'il se propose !

1. Quid viois, siperirete tara multorum interest?... Ego sum nobilibus adnlescentulis expositum caput, in quod mucrones acuant. Non est tanti vita, si uî ego non peream tam multa perenda surit. — Ces derniers mots de l'Auguste de Sénèque expriment sans doute un découragement profond, une lassitude de lutter pour la vie, un abandon de soi au sort tragique qui, de toute manière, le menace et l'attend. Rien de plu?. Rien de ce désespoir qui rend insupportable le fardeau de la vie, nulle pensée de suicide ne se trahit dans la douloureuse amertume de ce langage. Le maître du monde, cette âme véritablement souveraine et de premier ordre (Balzac), ne s'abat pas à ce point. Corneille n'eût-il pas mieux fait de rester ici plus près de son modèle? n'eût-il pas mieux gardé la dignité, la vérité historique et morale du personnage, en contenant les, éclats de son trouble et de sa douleur dans les mêmes limites? V. notre Etude, p. xxvni.

2. Ou tout perdre (perdere). C'est-à-dire : ou verser de nouveau des flots de sang.

3. Ne vaut pas V acheter... De même dans la Suite du Menteur :

Ce qui coûte si ueu ne vaut pas en parler.

(Acte V, se. in.)

... La perte qu'il fait ne vaut pas s'en fâcher.

(Ibid., acte IV, se. i.)

Voltaire dit de ce ne vaut pas l'acheter : «C'est ici le tour de phrase italien. On dirait bien : non valeil comprer ; c'est un trope dont Corneille enrichissait notre langue. » — Malherbe avait dit avant Corneille : « Vous ne trouverez rien dans ces vers, à mon avis, qui vaille les désirer. » (Lettre à M. du Bouillon, 24 février 1624.) — Littré dit avec raison de cette tournure de phrase : « Valoir, suivi d'un infinitif, tournure excellente, peu usitée aujourd'hui, mais qui mérite, de l'être beaucoup. »

4. Fais un tourment pour lui... Étrange moyen de résoudre le problème et de sortir de peine, que cette double mort dont l'idée lui vient, et qu'il prend plaisir à se représenter : singulière manière d'aggraver le supplice de Cinna, que de se frapper lui-même devant ses yeux avant de le livrer au bourreau. Au reste, il va rejeter, par reprise de raison, cette fantaisie du désespoir :

Mais plutôt jouissons nous-même de sa peine (de son châtiment).

AUGUSTE, LIVIE

AUGUSTE

Madame, on me trahit, et la main qui me tue Rend sous mes dé plaisirs ma constance abattue-. Cinna, Cinna le traître...

LIVIE

Euphorbe m'a tout dit, Seigneur, et j'ai pâli cent fois à ce récit. Mais écouteriez-vous les conseils d'une femme : < ?

Hélas ! de quel conseil est capable mon âme ?

LIVIE

Votre sévérité, sans produire aucun fruit, Seigneur, jusqu'à présent a fait beaucoup de bruit: Par les peines d'un autre aucun ne s'intimide : Salvidien à bas 4 a soulevé Lépide ;

1. Qui des deux... Lequel des deux ; laquelle des deux choses : ou pardonner et mourir, ou punir et régner. Qui est pris ici dans le sens neutre, et répond au qu'à. des Latins, comme dans le vers suivant :

Je ne sais qui je <tois admirer davantage,

Ou de ce grand amour ou de ce grand courage.

(L'Illusion comique, V, ni.)

2. Rend... ma constance abattu*1. Rendre, au sens de faire, faire devenir, suivi d'un participe, au lieu d'un adjectif : locution admise, et d'une parfaite correction, au xv^e siècle.

Il rouira les desseins <|ifils feront pour lui nuire, Aussitôt confondu» comme délice

(Malherbe, Prière pour le roi allant en Limousin.)

... Ton cœur sacrilège, aux corbeaux exposé, A rendu de nos dieux le courroux apaise.

toiv, Saint -Genest, III, u.)

Vous me direz, pourquoi cette narration?

C'est pour vous rendre instruit de ma précaution.

(Molière, École des femmes, I, i.)

3. Admittis muliebre consilium ?... Severitate nihil adkuc profecisti...

4. Salvidien à bas. Abattu, renversé. Et comme dans cette phrase de Molière : ■ Voilà le marquisat et la vicomte à bas. » P ridicules, xvi.) Être à bas, être bas, mettre à bas, ces locutions Bg

Murène a succédé, Cépion Ta suivi¹ :

Le jour à tous les deux dans les tourments ravi ²

N'a point mêlé de crainte à la fureur d'Egnace³,

Dont Cinna maintenant ose prendre la place ;

Et dans les plus bas rangs les noms les plus abjects '

Ont voulu s'ennoblir par de si hauts projets.

Après avoir en vain puni leur insolence,

Essayez sur Cinna ce que peut la clémence⁵ -,

Faites son châtiment de sa confusion ;

Cherchez le plus utile en cette occasion :

Sa peine peut aigrir une ville animée⁶ ;

Son pardon peut servir à votre renommée⁷ ;

Et ceux que vos rigueurs ne font qu'effaroucher³

Peut-être à vos bontés se laisseront toucher.

AUGUSTE

Gagnons-les tout à fait en quittant cet empire⁹

très énergiques, étaient, moins familières qu'il ne semble à Voltaire.

La tyrannie est bas et le sort a chanaé.

(Pompée, II, n.)

Il le peut élever, il le peut mettre à bas.

(Pohieucte, III, 11.)

— « Ce système et celui de M. Claude est à bas. » (Bossuet, Avertissement aux protestants, vi.)

1. Sur ces auteurs de complots, les mêmes que Livie nomme dans le récit de Sénèque, V. plus haut, p. 7, n. 1.

2. Le jour... ravi n' a point mêlé... Dans une telle phrase, l'idée que le participe (ravi) exprime, est le véritable sujet du verbe. Ce tour par le participe, dont on trouve chez Corneille, Bossuet, La Fontaine, etc., do nombreux exemples, rappelle une construction familière aux Latins.

Var. N'a point mis de frayeur dedans l'esprit d'Egnace

Dont Cinna maintenant ose imiter l'audace.

4. Les noms les plus abjects. Les éditions originales portent ici abjets. et de même, dans tous les vers de notre auteur où reparait cet adjectif. On était libre d'écrire ainsi, et Corneille n'a point ris-

qué en cet endroit une rime douteuse. — Sur ces infimes conspirateurs, V. p. 7, n. 2.

Jam nocere tibi non potest ; prodesse famx tux potest

8. Que vos rigueurs ne font qu'effaroucher. Dans l'usage ordinaire, effaroucher, au figuré, c'est tantôt effrayer, tantôt choquer, froisser, irriter. Ici ce verbe semble pris dans une acception assez différente, toute voisine du sens propre, et dont les exemples sont assez rares. — Ceux que vos rigueurs ne font que rendre plus farouche; plus sauvages, indomptés et cruels.

9. Outre les deux partis à prendre qu'il agissait dans la scène précédente (épargner, pardonner, et, s'exposer en ne punissant pas, ou bien sévir à tout risque), sans pouvoir se résoudre, Auguste en conçoit ici un troisième qui consisterait à déposer l'empire pour rentrer dans la vie privée, et qui n<

ACTE IV, SCÈNE III

Qui nous rend odieux, contre qui l'on conspire¹. J'ai trop par vos avis consulté là-dessus ² ; Ne m'en parlez jamais, je ne consulte plus.

Cesse de soupirer, Rome, pour ta franchise³ ; Si je t'ai mise aux fers, moi-même je les brise, Et te rends ton État, après l'avoir conquis, Plus paisible et plus grand que je ne te l'ai pris : Si tu

veux me haïr, hais-moi sans plus rien feindre; Si tu me veux aimer, aime-moi sans me craindre : De tout ce qu'eut Sylla de puissance et d'honneur, Lassé comme il en fut, j'aspire à son bonheur.

LIVIE

Assez et trop longtemps son exemple vous flatte⁴ ; Mais gardez que sur vous le contraire n'éclate : Ce bonheur sans pareil qui conserva ses jours Ne serait pas bonheur s'il arrivait toujours.

AUGUSTE

Eh bien ! s'il est trop grand, si j'ai tort d'y prétendre, J'abandonne mon sang à qui voudra l'épandre⁵.

L'arrête pas davantage. C'est un retour du projet d'abdication précédemment abandonné. Abdiquer, au lendemain d'un complot réprimé ou pardonné ! Le moment, il faut l'avouer, serait mal choisi. Peut-être, en lui prêtant ce nouveau désir, Corneille a-t-il voulu nous le montrer encore plus flottant, absolument irrésolu, et fermé, avec humeur, aux conseils de Livie, afin de lui laisser, le plus possible, l'honneur de la détermination généreuse que tout à l'heure, par un effort de volonté, il va prendre.

1. Sur cet emploi du qui relatif à la suite d'un nom de chose, V. plus haut. p. t. n. 4.

2. J'ai trop consulté. Entre autres sens, ce verbe avait celui de délibérer, qu'il prend évidemment ici ; consulter, tenir conseil avec d'autres ou avec soi-même.

3. Ta franchise. Ta liberté. Vieux mot qui ne s'est conservé que dans son acception dérivée de, sincérité, de liberté d'esprit, de

franc parler. Il garde encore son sens premier au pluriel : les franchises (immunités, libertés» d'une ville, d'un pays.

4. Son exemple vous flatte. C'est-à-dire vous touche agréablement, et même, ici, vous séduit, vous attire. Ce n'est pas une des moins fréquentes acceptions de flatter. Ainsi plus haut :

Les douceurs de l'amour, celles «le la vengeance La gloire d'affranchir le lieu de ma naissance, N'ont point assez d'appas pour flatter ma raison, S'il faut les acquérir par une trahison.

\. v !H, se m.)

Un m noble trépas /latte trop mon conrag

... Croi.-tu, cher Osmin, que ma gloire passée Flatte encor leur valeur et vit dans lenr pensée. Bajatct, I, i.)

5. A qui voudra Fépandre. Épandre, dont L'usage s'est restreint, s'employait alors avec les compléments les plus divers et recevait toutes les

Après un long orage ii faut trouver un port ; Et je n'en vois que deux, le repos¹, ou la mort.

LIVIE

Quoi ! vous voulez quitter le fruit de tant de peines!

AUGUSTE

Quoi ! vous voulez garder l'objet de tant de haines !

LIVIE

Seigneur, vous emporter à cette extrémité, C'est plutôt désespoir que générosité.

Régner et caresser une main si traîtresse,

Au lieu de sa vertu, c'est montrer sa faiblesse.

LIVIE

C'est régner sur vous-même, et, par un noble choix, Pratiquer la vertu la plus digne des rois².

AUGUSTE

Vous m'aviez bien promis des conseils d'une femme; Vous me tenez parole, et c'en sont là, Madame³.

Après tant d'ennemis à mes pieds abattus, Depuis vingt ans je règne, et j'en sais les vertus⁴ ; Je sais leur divers ordre, et de quelle nature Sont les devoirs d'un prince en cette conjoncture ⁵. Tout son peuple est blessé par un tel attentat, Et la seule pensée est un crime d'État,

acceptions dont répandre l'a en grande partie dépossédé. Ce dernier verbe manque dans le lexique de la langue de Corneille (par Marty-Laveaux) et dans celui de la langue de Malherbe (par Ad. Régnier) ; épancre e; i tient lieu pour ces deux poètes. Par contre, aucun exemple A' épancre ne se trouve dans le lexique de la langue de Racine (par Marty-Laveaux).

1. Le repos, ou la mort. Le repos qu'il trouvera dans la vie privée après avoir abdiqué.

2. Belle réplique, et qui atteste que tout n'est pas calcul, visée de politique dans cette intervention de Livie.

3. C'en sont là, Madame. C'est bien durement répondre à une parole qui n'a rien de féminin, rien de faible, bien au contraire. Mais Corneille ne veut pas que son Auguste se rende du premier coup (comme dans Sénèque) sans résistance et sans débat, au conseil de sa femme, et il fait bien, pour laisser à son héros la responsabilité et l'honneur du dénouement, et aussi pour tenir le spectateur en suspens dans l'attente de ce dénouement le plus longtemps possible. Toutefois Auguste ne pouvait-il pas prolonger, dans cette scène, son anxieuse irrésolution, sans traiter aussi mal, comme le lui reproche très justement Livie, un salutaire conseil, un noble et salutaire conseil ?

4. Et j'en sais les vertus. Je sais les vertus du rér/ner, les vertus du métier de prince. — Le pronom en, dans cette phrase, a pour antécédent un infinitif substantivé sous-entendu. L'ellipse, bien qu'on puisse aisément s'en rendre compte, semble un peu forte.

5. Via: Je sois les soins qu'un roi doit avoir «le A ijnoi le Lien public en ce eus le convie.

Livre

Je ne vous quitte point, Seigneur, que mon amour n'aye obtenu ce point².

AUGUSTE

C'est l'amour des grandeurs qui vous rend importune.

LIVIE

J'aime votre personne, et non votre fortune.

(Elle est seule.)

11 m'échappe³ ; suivons, et forçons-le de voir Qu'il peut, en faisant grâce, affermir son pouvoir; Et qu'enin la clémence est la plus belle marque Qui fasse à l'univers connaître un vrai monarque.

1. A toute sa province. Le mol est pris dans l'un des sens du latin *prorincia* : à tout l'Etat dont il a la charge, à tout le peuple qu'il gouverne. Province n'est donc pas là uniquement pour la rime, bien que la rime (il n'y en a pas d'autre a prince) en ait entraîné l'emploi,

2. Wi'jt' obtenu... Des deux formes de la troisième personne du présent du subjonctif, aye et ait, la première (que nous retrouvons un peu plus loin dans la scène suivante) est le plus souvent employée par Corneille. Traitée par Vaugelas de faute grave dans ses remarques sur la langue française (161~), elle allait céder définitivement la place à la seconde.

3.*J1 était temps qu'Auguste se retirât. Par l'effet de sa mauvaise humeur croissante, l'entretien se gâtait tout à fait il vient de traiter Livie de femme ambitieuse et importune), et menaçait de tourner en querelle domestique. — Décidément, quelque respect qu'on doive à un texte de chef-d'œuvre, de chef-d'œuvre classique, nous comprenons que les acteurs coupent cette scène; igne de toute façon à ce qu'elle soit supprimée, et

l'inlcrêt, l'interêt essentiel du spectacle n'y perd rien, tout au contraire.

EMILIE, FULVIE

EMILIE

D'où me vient cette joie? et que mai à propos²

Mon esprit malgré moi goûte un entier repos !

César mande Cinna sans me donner d alarmes !

Mon cœur est sans soupirs, mes yeux n'ont point de larmes :

Comme si j'apprenais d'un secret mouvement³

Que tout doit succéder à mon contentement⁴ !

1. « La scène reste vide : c'est un grand défaut aujourd'hui, et dans lequel les plus médiocres auteurs ne tombent pas. » (Voltaire.) — Le théâtre restait vide, en effet, entre la sortie de Livie et l'arrivée d'Emilie ; mais c'était par la faute des acteurs qui, depuis longtemps et sans doute dès l'origine, négligeaient de changer le décor à cet endroit de la pièce. Voltaire oublie que, de l'aveu de Corneille, l'action se déplace, qu'elle passe deux fois, ici et au commencement du troisième acte, de la demeure d'Auguste dans celle d'Emilie. — Sur ces changements, V. notre Etude, p. xlviii et suiv.

2. D'où me vient cette joie... ? « On ne voit pas trop d'où lui vient cette prétendue joie; c'était au contraire le moment des plus terribles inquiétudes. » (Voltaire.) — Mais Fulvie n'a pas encore tout dit à sa maîtresse. Que Cinna ait été mandé de nouveau par Auguste, ce n'est vraiment pas là pour Emilie un sujet d'alarme; d'autant que le même ordre donné par Auguste à la fin de l'acte Ier¹ n'a eu que d'heureuses suites. C'est tout à l'heure, quand Ful-

vie aura dit toutes les fâcheuses nouvelles qu'elle a recueillies, c'est alors qu'Emilie aura lieu de tout craindre, et qu'elle devrait trembler, si elle en était capable et ne gardait pas un courage à toute épreuve.

3. D'un secret mouvement. Ce mot se disait tout seul de mouvements intérieurs, tels que sentiments, émotions, instincts, attraits...

J'obéis sans réserve à tous vos mouvements.

(Variante d'un vers de l'acte III, se. iv.)

Il feint, il me caresse, il cache son dessein; Mais moi qui, dès l'enfance, élevé dans son sein, De tous ses mouvements ai trop d'intelligence, J'ai lu dans ses regards sa prochaine venaëance.

(Racine, Mithridate, IV, H.)

— « Votre courtoisie saura bien considérer le mouvement (le sentiment, l'intention) que j'ai en cette prière. » (Malherbe, Lettres à divers, 68.) — ■ « Qui pourrait croire que les Épicuriens eussent des mouvements de prier Dieu ? » (Pascal, Provinciales, IV.)

4. Succéder à mon contentement. Arriver, de manière à me contenter; à souhait pour moi. — Succéder, entre autres sens, se disait ainsi, comme le latin succedere, sans idée accessoire de bonheur ou de malheur : le complément, dans ce cas, déterminait la nature, bonne ou mauvaise, de l'événement.

Notre malheur est grand; mais, quoi qu'il en succède, La mort qu'on me refuse en sera le remède.

(Ih radius, V, vi.)

— « De quelque manière que notre libéralité nous succède, ne nous laissons pas de continuer. » (Malherbe, Trad. du De beneficiis, I, n.)

ACTE IV, SCÈNE IV

Ai-jo bien entendu? me l'as-tu dit, Fnlvie?

FLLVIK.

J'avais gagné sur lui qu'il aimerait la vie,

Et je vous l'amenais, plus traitable et plus doux,

Faire un second effort contre votre courroux ;

Je m'en applaudissais, quand soudain Polyclète,

Des volontés d'Auguste ordinaire interprète,

Est venu l'aborder et sans suite et sans bruit,

Et de sa part sur l'heure au palais l'a conduit.

Auguste est fort troublé, l'on ignore la cause ;

Chacun diversement soupçonne quelque chose ;

Tous présumant qu'il ave un grand sujet d'ennui',

Et qu'il mande Cinna pour prendre avis de lui.

Mais ce qui m'embarrasse², et que je viens d'apprendre,

C'est que deux inconnus se sont saisis d'Évandre,

Qu'Euphorbe est arrêté sans qu'on sache pourquoi,
Que même de son maître on dit je ne sais quoi :
On lui veut imputer un désespoir funeste ;
On parle d'eaux, de Tibre, et l'on se tait du reste³.

EMILIE

Que de sujets de craindre et de désespérer, Sans que mon triste cœur en daigne murmurer ! A chaque occasion le ciel y fait descendre

i. 2'ous présument qu'il aye. Le subjonctif remplaçait ainsi, sans incorrection, l'indicatif après les verbes exprimant une simple probabilité. (Sur cette forme orthographique du subjonctif, V. p. S3, n. 2.)

La |>Iu> belle 'les deux, je crois que ce soit l'autre.

[Le menteur, 1, iv.)

Cette lettre, Monsieur, qu'avecque cette boîte On prétend qu'ait renœ Isabelle de vous.

SiÔLIÊRE, l'École des maris, II, vin.)

— « Ji 1 ce que vous m'écrivez de la lettre du P. Gontier ;

mais je crois qu'il ne soit pas ici. » (Malherbe, Lettre à Peirex, 21 septembre 1009.)

2. Mais ce qui m'embarrasse. En bien des cas, ce verbe, au figuré, gardait encore beaucoup de la force de sa signification éty-

mologique. C'était souvent, ou entraver fortement, ou gêner, ou, comme ici, rendre perplexe.

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse

(Racine, *Athalie*, II, vu.)

Ce sont fatalité- dont l'âme emlm,

A plus qu'elle ne veut se voit souvent forcée.

(Rodoyune, II, ni.)

3. Sans vaine périphrase, très simplement, et en ne donnant cetle mort volontaire de Maxime que comme un bruit qui circule, Fulvie ne pouvaitelle mieux dire? Cet On parle d'eaux... est d'un sans- façon a la fois vulgaire et singulier, qui détonne dans un dialogue de tragédie. Voltaire, impatienté, s'échappait à écrire en note : « Style de gazette suisse. »

Un sentiment contraire à celui qu'il doit prendre : Une vaine frayeur tantôt m'a pu troubler ; Et je suis insensible alors qu'il faut trembler.

Je vous entends, grands dieux ! vos bontés que j'adore Ne peuvent consentir que je me déshonore ; Et, ne me permettant soupirs, sanglots, ni pleurs, Soutiennent ma vertu contre de tels malheurs. Vous voulez que je meure avec ce grand courage, Qui m'a fait entreprendre un si fameux ouvrage ; Et je veux bien périr comme vous l'ordonnez, Et dans la même assiette où vous me retenez¹.

o liberté de Rome ! ô mânes de mon père ! J'ai fait de mon côté tout ce que j'ai pu faire : Contre votre tyran j'ai ligué ses amis, Et plus osé pour vous qu'il ne m'était permis². Si l'effet a

manqué, ma gloire n'est pas moindre ; N'ayant pu vous venger, je vous irai rejoindre, Mais si fumante encor d'un généreux courroux³, Par un trépas si noble et si digne de vous, Qu'il vous fera sur l'heure aisément reconnaître⁴ Le sang des grands héros dont vous m'avez fait naître³.

1. Et dans la même assiette... Assiette, au sens moral, désigne un état dans lequel l'âme (ou l'esprit) a pris plus ou moins position, est plus ou moins assise. — « Les hommes commencent par l'amour, unissent par l'ambition et ne se trouvent dans une assiette plus tranquille que lorsqu'ils meurent. » (La Bruyère, Du cœur.) — a II n'est pas besoin d'un grand art pour faire sortir les meilleurs esprits de leur assiette. » (Vauvenargues, Maximes.) Ce terme, pris ainsi, est plus usité en prose qu'en vers. Corneille a dit, dans sa traduction de V Imitation :

Sur l'état «le ton cœur ne prends pas d'assurance;

Son assiette, mon lils, se change en un moment. (111, 351*.)

Une attache secrète

... une auactie secrète Ne laisse pas mon cœur en une bonne assiette.

(Molibhb, Dépit amoureux, I

2. Plus qu'il ne m'était permis. C'est-à-dire, au delà de mes forces (et non au delà de mon droit).

3. Si fumante... d'un courroux. L'expression peut sembler risquée, surtout en parlant de soi. Peut-être n'est-elle pas déplacée dans la bouche du personnage ; on est tenté de l'accorder à la terrible et généreuse fille, à cette âme ardente et virile, aux fureurs

de laquelle nous avons tout à l'heure applaudi (V. sa dernière entrevue avec Cinna, scène iv de l'acte III).

Var. Que d'abord, sans éclat, il vous fera connaître

5. Le sanr/ des grands héros. Elle est de leur race par son origine patricienne. — Sur cette fin de scène, sur la justice qu'Emilie se rend à ellemême, à cette heure sup ème, en un si fier langage; sur ce calme hautain où elle se réfugie, intr pi le, en face du sort qui Tattend, V. notre Étude, p. xxxvai.

MAXIME, EMILIE, FULVIE

EMILIE

Mais je vous vois, Maxime, et Ton vous faisait mort¹ î

Euphorbe trompe Auguste avec ce faux rapport ;

Se voyant arrêté, la trame découverte,

Il a feint ce trépas pour empêcher ma perte.

EMILIE

Que dit-on de Ginna?

MAXIME

Que son plus grand regret C'est de voir que César sait tout
votre secret ; En vain il le dénie et le veut méconnaître², Évandré
a tout conté pour excuser son maître, Et par Tordre d'Auguste on
vient vous arrêter.

EMILIE

Celui qui l'a reçu tarde à l'exécuter ;

Je suis prête à le suivre, et lasse de l'attendre.

MAXIME

Il vuuu attend chez moi.

EMILIE

Chez vous !

MAXIME

C'est vous surprendre:

Mais apprenez le soin que le ciel a de vous ;

1. Et Von vous faisait mort. Ce mot, qui fait sourire, ne présente rien de comique par lui-même : c'est la situation qui déteint sur le mot. Ce personnage, que l'on croit au fond du Tibre et qui réparait, fort bien portant, pour enlever, s'il se peut, la fiancée de son ami, serait plus à sa place dans une tragi-comédie à l'espagnole.

2. En vain il le dénie. Ce verbe qui, selon le cas, signifiait nier ou refuser, n'a guère conservé que le second de ces deux sens. Corneille disait ailleurs :

Je ne dénierai pas (je ne nierai pas)j puisque vous les savez,
Les justes sentiment-: dans mon âme élevés.

{Roriofliinc, V, iv.)

— « Les Grecs, les Jacobites, les Nestoriens à qui le ministre
ne dénie pas (ne nie pas) qu'il n'ait accordé le salut... » (Bosslet,
IIIe Avertissement aux protestants.)

C'est un des conjurés qui va fuir avec nous. Prenons notre
avantage avant qu'on nous poursuive; Nous avons pour partir un
vaisseau sur la rive 1 .

EMILIE

Me connais-tu, Maxime, et sais-tu qui je suis2 ?

MAXIME

En faveur de Cinna je fais ce que je puis, Et tâche à garantir de
ce malheur extrême La plus belle moitié qui reste de lui-même.

Sauvons-nous, ^Emilie, et conservons le jour, Afin de le ven-
ger par un heureux retour.

EMILIE

Cinna dans son malheur est de ceux qu'il faut suivre, Qu'il ne
faut pas venger, de peur de leur survivre3 : Quiconque après sa
perte aspire à se sauver Est indigne du jour qu'il tâche à
conserver.

MAXIME

Quel désespoir aveugle à ces fureurs vous porte4 ? o dieux ! que de faiblesse en une âme si forte ! Ce cœur si généreux rend si peu de combat 5, Et du premier revers la fortune l'abat ! Rappelez, rappelez cette vertu sublime, Ouvrez enfin les yeux, et connaissez Maxime: C'est un autre Cinna qu'en lui vous regardez ; Le ciel vous rend en lui l'amant que vous perdez ;

Var. Nous avons un vaisseau tout prêt dessus la rive

2. Me connais-tu ? — Le vous dont Emilie se servait au début de cette scène n'est pas longtemps gardé. La défiance, le soupçon indigné ramènent bientôt sur ses lèvres le tutoiement, qu'elle a facile (comme d'autres héroïnes de Corneille), et dont elle use librement au gré de ses tendresses, de ses colères, de ses mépris. — Depuis la première scène, elle a tutoyé

out le long de son rôle Cinna, qui nulle part ne lui rend la pareille.

3. De peur de leur survivre. Il n'y a pas d'obscurité, en dépit de l'extrême concision de ce langage. On entend qu'elle veut dire : On se refuse à venger de telles victimes, par appréhension de la honte qu'il y aurait à leur survivre.

4. A ces fureurs... A ce besoin furieux, insensé de vous perdre.
V. un emploi analogue de fureur, plus haut, p. 77, n. 1.

5. Rend si peu de combat. L'expression rendre combat (qui se justifie par une idée de satisfaction, de réponse à un défi) est fa-

milière à nos écrivains classiques.

... Sans rendre combat, tu veux qu'on te surmonte.

(Chimène à Rodrigue, Cid, V, n.) Où sont-ils ces combats que vous avez rendus?

(Racine, Iphigénie, IV, iv.)

— « Je m'étais levée dès le matin pour être devant le jour aux portes du Seigneur; mais lui seul sait les combats qu'il a fallu rendre. » (Anne de Gonzague, dans son Oraison funèbre par Bossuet.)

ACTE IV, SCÈNE Y. SO

Et puisque l'amitié n'en faisait plus qu'une âme, Aimez en cet ami l'objet de votre flamme; Avec la même ardeur il saura vous chérir
l, Que...

EMILIE

Tu m'oses aimer, et tu n'oses mourir² ! Tu prétends un peu trop³ ; mais, quoi que tu prétendes, Rends-toi digne du moins de ce que tu demandes; Cesse de fuir en lâche un glorieux trépas, Ou de m'offrir un cœur que tu fais voir si bas ; Fais que je porte envie à ta vertu parfaite ; Ne te pouvant aimer, fais que je te regrette; Montre d'un vrai Romain la dernière vigueur⁴*, Et mérite mes pleurs au défaut de mon cœur. Quoi ! si ton amitié pour Cinna s'intéresse⁵, Crois-tu qu'elle consiste à flatter sa maîtresse? Ap-

prends, apprends de moi quel en est le devoir, Et donne-m'en l'exemple, ou viens le recevoir.

1. Maxime montre ici autant de maladresse que de fourberie. Comment peut-il espérer gagner une telle femme par ces témoignages (bien fades, d'ailleurs) d'amoureux dévouement, qui ne réussissent qu'à trahir son secret dessein ? Un plus avisé remettrait à un autre temps l'aveu de sa flamme, et, d'abord, ne s'efforcerait d'entraîner Emilie que par des raisons de patriotisme et de vengeance.

2. « Tu m'oses aimer et tu n'oses mourir est sublime. » (Voltaire.)

3. Tu prétends un peu trop. Prétendre se disait parfois ainsi sans régime, pour, avoir des prétentions, faire paraître une ambition plus ou moins justifiée.

Tu ne m'y veux placer (au trône) que de peur d'en descendre; Mais connais Pulchérie, et cesse de prétendre.

[Éraclius, I, u.)

Punir des insolents qui prétendent trop haut.

(La Scévola, I, vii.)

— ■ Nul esprit généreux ne s'arrête de soi ; il //retend toujours et va outre sa force. » (Montaigne.)

4. La dernière vigueur. C'est-à-dire, bien entendu, l'extrême, la plus haute, la plus rare vigueur.

Vos serments m'ont réduit au dernier désespoir.

[Pulchérie, Y, vi.)

— « Ah! mon père, ce que vous dites là est du dernier bourgeois. » (Molière, les Précieuses, se. iv.)

5. Pour Cinna s'intéresse. — S'intéresser a un peu perdu de sa force; on le (lisait volontiers des sentiments les plus vifs et les plus tendres d'amitié ou d'amour.

I ■ Bons déjà mon cœur qui pour lui s'«i

(Pohji ut te, I. i\.

Mon cœur, mon lacbe cœur t'intéresse pom lui.

Il \> im . Andromaque, V, i.)

Vous m'aimez dès longtemps; une égale tendresse Pour vous, depuis longtemps, m'afflige et m'i»

{Mithridate, II. vi.)

90 C1NNA.

MAXIME

Votre juste douleur est trop impétueuse.

Emilie.

La tienne en ta faveur est trop ingénieuse. Tu me parles déjà d'un bienheureux retour, Et dans tes déplaisirs tu conçois de l'amour !

maxime.

Cet amour en naissant est toutefois extrême : C'est votre amant en vous, c'est mon ami que j'aime; Et des mêmes ardeurs dont il fut embrasé. ... *

EMILIE

Maxime, en voilà trop pour un homme avisé². Ma perte m'a surprise, et ne m'a point troublée ; Mon noble désespoir ne m'a point aveuglée ; Ma vertu tout entière agit sans s'émouvoir, Et je vois malgré moi plus que je ne veux voir.

MAXIME

^ Quoi ! vous suis-je suspect de quelque perfidie?

EMILIE

Oui, tu l'es, puisque enfin tu veux que je le die ³ ; L'ordre de notre fuite est trop bien concerté Pour ne te soupçonner d'aucune lâcheté⁴ : Les dieux seraient pour nous prodiges en miracles, S'ils en avaient sans toi levé tous les obstacles. Fuis sans moi; tes amours sont ici superflus⁵.

MAXIME

Ah ! vous m'en dites trop.

^EMILIE

J'en présume encor plus.

1. Et des mêmes ardeurs... Qu'il est mal inspiré, ce Maxime! Au lieu de battre en retraite devant ce clairvoyant regard, le malheureux, tout à sa folle visée, fait un pas de plus en avant, qui achève de le trahir et lui attire tous les mépris qu'il mérite.

2. « Avisé n'est pas le mot propre, dit Voltaire; il semble qu'il faut le contraire. „ Maxime a été trop peu avisé : il paraît trop évidemment un perfide; Emilie l'a déjà appelé lâche. » — Dans cette note

jetée en courant, Voltaire ne paraît pas bien entendre ce vers, qui n'est flatteur d'aucun côté pour Maxime, et où il n'entre assurément aucun compliment rétrospectif à son adresse.

3. Que je le die. Sur cette forme de subjonctif, V. plus haut, p. 14. n. 4.

4. — Pour ne te soupçonner. — Pour que je ne te soupçonne pas : tournure elliptique, dont la rapidité n'ôte rien à la clarté du sens. Cf. la note 3 de la page 14.

5. 'Es amours. Tes pitoyables amours. 11 semble, à l'accent de cette dédaigneuse et moqueuse parole, qu'aux yeux d'Emilie une forte nuance de ridicule s'ajoute à l'odieux de la déclaration qu'elle vient d'entendre.

acte IV, SCÈNE VI

Ne crains pas toutefois que j'éclate en injures¹ Mais n'espère non plus m'éblouir de parjures; Si c'est te faire tort que de m'en défier², Viens mourir avec moi pour te justifier.

MAXIME

Vivez, belle .Emilie, et souffrez qu'un esclave...

.on LIE.

Je ne t'écoute plus qu'en présence d'Octave. Allons, Fulvie, allons.

SCÈNE VI

MAXIME

Désespéré, confus, Et digne, s'il se peut, d'un plus cruel refus,
Que résous-tu, Maxime"? et quel est le supplice Que ta vertu pré-
pare à ton vain artifice⁴? Aucune illusion ne te doit plus flatter;
Emilie en mourant va tout faire éclater; Sur un même échafaud la
perte de sa vie⁵ Étalera sa gloire et ton ignominie,

1. Xe crains pas toutefois... Chez les âmes fières. comme celle d'Emilie, la colère s'éteint ou s'émousse dans le mépris. On épargne à certains êtres des reproches mérités, moins par pitié que par un sentiment de dignité et de respect pour soi-même. — La noble figure d'Emilie achève de se caractériser et se rehausse encore dans cette scène, qui, pourtant, par le dégoût qu'inspire le personnage du traître et du fade soupirant, laisse une impression pénible.

2. Que de m'en défier. <»n hésite s'il faut entendre, me défier de tes parjures, on bien, me défier de toi; ce dernier rôle du pronom en dans la phrase n'aurait rien de contraire à la grammaire du xvn^e siècle.

Vous ilont je vois l'amour, quand j'en craignais la haine.

{IJéructus. III, iv.)

— Sur cet emploi du pronom en avec un nom de personne pour antécédent. V. plus haut. p. 20, n. 1 ; et p. 36, n. 3.

3. Quatre vers où Maxime exprimerait sa confusion avant de disparaître, n'auraient-ils pas suffi? Fallait-il mettre en un monologue de près de quarante vers les gémissements d'un repentir

auquel il nous est bien difficile de nous intéresser? — Corneille ne l'a fait sans doute que pour préparer et rendre plus vraisemblable le moavemenl qui, tout à l'heure, poussera Maxime à venir s'accuser lui-même devanl . a courir au-devant du châtiment. (V. se. m du Ve acte.)

4. Que ta vertu prépare... Que reste-tri] à Maxime, qu'il puisse appeler sa vertu ?

5. L'auteur met par inadvertance un échafaud chez les Romains qui ne connaissaient pas cet appareil de supplice.

Et sa mort va laisser à la postérité 1 L'infâme souvenir de ta déloyauté.

Un même jour t'a vu, par une fausse adresse, Trahir ton souverain, ton ami, ta maîtresse, Sans que de tant de droits en un jour violés, Sans que de deux amants au tyran immolés, Il te reste aucun fruit que la honte et la rage Qu'un remords inutile allume en ton courage². , Euphorbe, c'est l'effet de tes lâches conseils³ ; Mais que peut-on attendre enfin de tes pareils?' Jamais un affranchi n'est qu'un esclave infâme; Bien qu'il change d'état, il ne change point d'âme ⁴ ; La tienne, encor servile, avec la liberté N'a pu prendre un rayon de générosité:

Tu m'as fait relever une injuste puissance ; Tu m'as fait démentir l'honneur de ma naissance; ' Mon cœur te résistait, et tu l'as combattu ^ Jusqu'à ce que ta fourbe ait souillé sa vertu '6. Il m'en coûte la vie, il m'en coûte la gloire, Et j'ai tout mérité pour t'avoir voulu croire ; Mais les dieux permettront à mes ressentiments De te sacrifier aux vœux des deux amants, Et j'ose m'assurer qu'en dépit de mon crime⁶

En ton courage. Dans ton cœur

3. Que Maxime, dans ce fâcheux monologue, se montre impatient de se punir lui-même, passe encore. Mais que nous font ses récriminations indignées contre l'inspirateur de ses crimes, ses imprécations sur Euphorbe, et le serment qu'il fait d'immoler lui-même le misérable ? — Un coupable repentant auquel nous nous serions intéressés, et que nous plaindriions tout en le condamnant, aurait le droit d'exhaler devant nous son horreur pour les mauvais conseils qui l'ont perdu, et d'en maudire l'auteur. Maxime n'a pas ce droit. A Phèdre, aussi infortunée que criminelle, à Phèdre malgré soi perfide, incestueuse, nous permettons d'éclater en reproches contre cette uEnone qu'elle a trop écoutée, nous nous associons même aux imprécations qu'elle lui jette, d'autant plus qu'en s'y abandonnant elle se déteste ellemême autant qu'elle la maudit.

Var. Et pour changer d'état, il ne cîange point .ïiune

5. Ta fourbe. « Fourbe se dit tantôt d'un acte de. tromperie, tantôt de l'habitude de tromper, de la disposition à tromper, à fourber. » {Dictionnaire de l'Académie.) Le mot paraît pris ici dans ce dernier sens : la fourbe se rapporte à la duplicité traîtresse d'Euphorbe.

6. En dépit de mon crime. — « On ne peut pas dire en dépit de mon c.nme, comme on dit malgré mon crime, quel qu'ait été mon crime, parce qu'un crime n'a point de dépit. On dit bien en dépit

de ma haine, de mon amour, parce que les passins se personnifient.» (Voltaire.)— Sans doute un crime n'a point de dépit ; mais la locution en dépit de est d'un usage plus général qu'il ne semble à Voltaire. On dit très bien, se conduire en dépit

ACTE IV, SCÈNE VI

Mon sang leur servira d'assez pure victime, Si dans le tien mon bras, justement irrité, Peut laver le forfait ' de t'avoir écouté.

du bon sens; atteindre au but en dépit des obstacles (exemples donnés par le Dictionnaire de V Académie) ; le bon sens, les obstacles ne sont pas susceptibles de personnification. « La remarque de Voltaire, dit Littré (article dépit), n'est pas fondée ; car elle atteindrait aussi malgré, dans l'expression malgré mon crime, attendu qu'un crime n'a ni gré ni mauvais gré. »

1. Peut laver le forfait... Le sang d Euphorbe, même versé par la main de Maxime, et offert en sacrifice aux deux amants, ne lavera rien. Et d'ailleurs, ce n'est pas à Maxime aussi coupable qu'Euphorbe, sinon plus, qu'il appartient de l'immoler.

SCÈNE PREMIÈRE

AUGUSTE, G1NNA

AUGUSTE

Prends un siège, Ginna, prends, et sur toute chose Observe exactement la loi que je t'impose¹ : Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours; D'aucun mot, d'aucun cri, n'en interromps le cours ; Tiens ta langue captive ; et si ce grand silence A ton émotion fait quelque violence, Tu pourras me répondre après tout à loisir ; Sur ce point seulement contente mon désir.

Je vous obéirai, Seigneur.

AUGUSTE

Qu'il te souviennne De garder ta parole, et je tiendrai la mienne².

1. Quum alteram poni Cinnx cathedram jussisset ; Hoc, inquit, prxmum a te peto ne medio sermone meo proclames ; dabitur tibi loquendi liberum t empas.

2. << Toute cette scène est de Sénèque le philosophe. Par quel prodige de l'art Corneille a-t-il surpassé Sénèque, comme dans les Horaccs il a été plus nerveux que Tite Live ? C'est là le privilège de la belle poésie. » Voltaire. — Cette supériorité ne tient pas uniquement à l'avantage qu'ont les beaux vers sur la prose d'un récit d'histoire. Corneille ne s'est pas borné à traduire en poète la leçon qu'Auguste donne à Cinna dans le De démentiel. Il l'a développée sur plus d'un point, modifiée sur d'autres, autant qu'il le devait, pour l'adapter aune situation en partie nouvelle, et toujours en maître. Le Cinna de Sénèque n'est rien de plus qu'un ancien ennemi d'Octave, généreusement épargné, objet de bons traitements qui n'ont point changé son âme, et conspirant quand même contre Auguste ; le Cinna de Corneille a reçu toutes les faveurs du prince ; il a pris place parmi ses amis et même parmi les confidents de sa politique, il a été mis sur le pied d'un Mécène ;

et, conspirateur endurci, ennemi implacable sous le masque, nous l'avons vu à genoux devant Auguste, le suppliant de garder l'empire, afin de pouvoir le lui arracher avec la vie. C'est donc à un autre Cinna, plus compliqué et beaucoup plus coupable, qu'Auguste va dire toutes les vérités qu'il mérite, avant de lui faire grâce. De là l'étendue et les effets nouveaux, de là l'éloquence bien autrement variée et vengeresse de la leçon. — En somme, Corneille n'a dû, pour cette scène, à Sénèque, qu'un excellent canevas, sur lequel il a travaillé de génie./' Utnr Ai-

ACTE v, SCÈNE T

Tu vois le jour, Cinna ; mais ceux dont tu le tiens Furent les ennemis de mon père¹, et les miens : Au milieu de leur camp tu reçus la naissance ; Et lorsque après leur mort tu vins en ma puissance, Leur haine enracinée au milieu de ton sein T'avait mis contre moi les armes à la main - ; Tu fus mon ennemi même avant que de naître ;, Et tu le fus encor quand tu me pus connaître, Et l'inclination jamais n'a démenti Ce sang qui t'avait fait du contraire parti : Autant que tu l'as pu les effets l'ont suivie ; ; Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie ; Je te lis prisonnier pour te combler de biens ; Ma cour fut ta prison, mes faveurs tes liens ⁵ ; Je te restituai d'abord ton patrimoine ; Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoineo, Et tu sais que depuis, à chaque occasion, Je suis tombé pour toi dans la profusion ; Toutes les dignités que tu m'as demandées, Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées⁷ ; Je t'ai préféré même à ceux dont les parents Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs, A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire,

De mon père. Auguste est le Qla de César par l'adoption

S. Yar. Ce fut dedans leur camp que tu pris la naissance.

Et quand, après Lenr mort, tu vins en ma puissance, Leur liaiue héréditaire, ayant passé dans toi, T'avait mis à la main les armes contre moi.

ri. KijCt te, Cinna, quum in hostium castris invenissem, non factum tantum

■mi.

; Var. Et le sans l'ayant fait d'un contraire parti. Ton inclination ne l'a point démenti:

Comme elle l'a suivi, les effets l'ont suivie.

5. Mes fureurs tes liens. Tes liens de prisonnier, tes chaînes.

6. Je t'enrichis. après. — Après se pouvait prendre adverbialement; les exemples n'en sont pas ra

Tout ce qu'il lit après, fut à votre prière. {Pompée, 111, il.)

Après, dans votre ramp, j'attendrai votre sort.

R i:. Alexandre. IT. V.)

Votre rival après sera bien étonné.

Molière, / ourdi, H, vu.

7. Dans Sénèque le patrimoine de Cinna lui a été rendu sans que part lui ait été faite aux dépouilles d'Antoine. Kn fait de di-

gnités, il n'a

[L'Auguste que le sace di ce. ' — Plus celte histoire do grâces el de ts s'enrichil el s'allonge, plus va tomber de liant et a tond sur l'ingrat ie Tu veux m' assassiner, qui la termine.

COŦNKILLE. — CINNA. 7

Et qui m'ont conservé le jour que je respire 1 ;

De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu,

Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.

Quand le ciel me voulut, en rappelant Mécène,

Après tant de faveur montrer un peu de haine,

Je te donnai sa place en ce triste accident²,

Et te fis, après lui, mon plus cher confident ;

Aujourd'hui même encor, mon âme irrésolue

Me pressant de quitter ma puissance absolue,

De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis,

Et ce sont, malgré lui, les tiens que j'ai suivis;

Bien plus, ce même jour je te donne ^Emilie,

Le digne objet des vœux de toute l'Italie,

Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,

Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins 3.

Tu t'en souviens, Ginna : tant d'heur et tant de gloiie

Ne peuvent pas si tôt sortir de ta mémoire ;

Mais ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,

Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner⁴.

Moi, Seigneur! moi, que j'eusse une âme si traîtresse,

1. Sacerdoiium tibi petenti, prssteritis convpluribus quorum parentes mec.um militaverant...

2. En ce triste accident. — Accident n'est pas ici un mot froid et au-dessous de ce qu'il devrait signifier. Ce mot a perdu beaucoup de sa force ; on le disait des plus tragiques malheurs, des pertes les plus sensibles. — « A la nouveauté de cet accident, un de mes plus profonds ennuis..., c'était que vous n'étiez avec moi. » Malherbe, sur la mort de sa fille, Lettres à divers, I. — « ... C'est la seule réflexion que me permette dans un accident si étrange (la mort de Madame) une sijusteetsi sensible douleur. » (Bossuet.)

3. Qu'en te couronnant roi, je t'aurais... Un anachronisme de mœurs a échappé à Corneille dans ce vers. Auguste n'est ni de son pays ni de son temps, quand, pour donner la plus haute, idée de la dernière grâce que lui doit Cinna, il place le don de la main d'Emilie au-dessus du don hypothétique d'une couronne. 11 n'était pas de l'esprit romain, du styie romain, de faire de la royauté un symbole de félicité grande et rare. Un Romain donnait des royaumes, faisait des rois (V. l'histoire des monarchies d'Orient), mais ne daignait pas l'être, où, s'il rêvait cette fortune, il en était exclu par un préjugé héréditaire, qui se conserva même sous l'Empire. L'histoire n'offre pas d'exemple d'un citoyen de Rome élevé au rang de porte-couronne.

4. D'après une tradition, le célèbre acteur Monvel, dans le rôle d'Auguste, faisait tout ce récit en homme qui se contient, pas assez cependant pour ne pas laisser paraître la légitime émotion intérieure, « d'une voix âpre et saccadée. »— 11 semble, au contraire, dès le début de cette scène, qu'Auguste est parfaitement maître de lui, qu'il s'adresse à Cinna de l'esprit le plus libre et le plus aisé, d'un ton de familiarité sérieuse, avec un calme soutenu, qui, jusqu'au bout, laisse ignorer à Cinna et au spectateur où il veut en venir, et donne au dernier mot, « Tu t'en souviens, et veux m'assassiner, » tout son imprévu et son saisissant etlet. — C'est plus loin que le ton, l'accent du personnage s'élève, s'anime (sans nul emportement), quand la leçon, la dure leçon qu'il est nécessaire d'infliger, succède au récit.

, le, *iauti 4t tu v) /* „/»•/>/; J-4 f,ur 4 d **>*<**. *i' m'- */ r, tjtriu'tr vj 4utt»*t ijKF <hi /// */<■' un< Uvttur txtr» ifit'rnîr* , V' *>*/>jfr/ / brlttif

ACT1-: V, SCENE I

Qu'un si Lâche dessein...

AUGUSTE

Ta tiens mal ta promesse : Sieds-toi, je n'ai pas dit encor ce que je veux ; Tu te justifieras après, si tu le peux. Écoute «•(■pendant, et tiens mieux ta parole.

Tu veux m 'assassiner demain, au Capitule, Pendant le sacrifice, et ta main pour signal Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal ' ; La moitié de tes gens doit occuper la porte, L'autre

moitié te suivre et te prêter main forte². Ai-je de bons avis, ou de mauvais soupçons ? De tous ces meurtriers te dirai-je les noms ³ ? Procule, Glabrien, Virginian, Rutile, Marcel, Plaute, Lénas. Pompone, Albin, Icile, Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé : Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé; Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes", Que pressent de mes lois les ordres légitimes, Et qui, désespérant de les plus éviter⁵, Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister.

Tu t'étais maintenant, et gardes le silence, Plus par confusion que par obéissance⁶.

Quel était ton dessein, et que prétendais-tu Après m'avoir au temple à tes pieds abattu ?

1. Le choix d'un tel inumenl. d'une telle cérémonie, pour frapper, est une des circonstances aggravantes du crime. C'est ce que fait sentir le vers, Me doit au lieu d'encens..., plus naturellement, que la réflexion antithétique «le l'Auguste de Sénèque (me non ocedere eonstituit, sed immolare).

2. Adjecit locum, socios, ordinem insidiarum, cui commissum esset ferrum, disait Sénèque, se contentant de résumer cette partie du discours d'Auguste.

Var. Assurés au besoin du secours des premiers

Te dirai-je les noms 'le tous ce> meurtriers?

i. Vers magnifique de dédain. Perdue de dettes et de crimes est un coup de pinceau à la Salluste (V. la Conjuration de Catilina), ou à la Tacite.

5. De les plus éviter. Plus, même sans négation, prenait dans certaines phrases le sens de. de nouveau, désormais, plus longtemps.

• ■ ni 4e l'Etat défend de plus attendre.

// aclus, I, h.

-i i v retombe plus, je veux Lien qu'on m'affin

Molière, /•; oie de» femmes. II. vin.)

I.- ■ i leur déclara qu - ndail de plus songci il ce mariage. »

(Sévioné, 1'. ' décembre 1670. — V. plus haut, p. -t'i. n. 2.

6. Notre poète mol dans la bouche d'Auguste ce que le narrateur latin dit de l'attitude de Cinua à ce moment de la scène. Quum defixum videret^ nec eu: ■ \ed ex consuetudine, (acentem.,.

Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique?

Si j'ai bien entendu tantôt ta politique¹,

Son salut désormais dépend d'un souverain,

Qui pour tout conserver tienne tout en sa main -,

Et si sa liberté te faisait entreprendre²,

Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre ;

Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'État,

Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.

Quel était donc ton but ? d'y régner en ma place³?

D'un étrange malheur son destin le menace,

Si pour monter au trône et lui donner la loi,

Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi⁴,

Si jusques à ce point son sort est déplorable,

Que tu sois après moi le plus considérable,

Et que ce grand fardeau de l'empire romain

Ne puisse après ma mort tomber mieux qu'en ta main :\

Apprends à te connaître, et descends en toi-même : On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime, Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux, Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux :

1. Ta politique. L'adjectif possessif, tout seul, peut recevoir de la place qu'il occupe et du sentiment qui l'accentue, une valeur qu'un qualificatif, même énergique, n'aurait pas au même degré: valeur d'ironie, ou de mépris, ou de haine. Nous en avons noté tout à l'heure un exemple.

Fuis sans moi: tes amours sont ici superflus.

(Emilie à Maxime, acte IV, se. v.)

Je laisse à ton Jason le soin de nous venfrer.

[Mêlée, V, iv.)

Ton cœur, impatient de revoir ta Troyenne, Ne souffre qu'à regret qu'un antre t'entretienne.

(Racine, Andromaque, IV, v.)

2. Te faisait entreprendre. Sur ce verbe pris ainsi sans régime, V. plus haut, p. 36, n. 1.

3. Quel était donc ton but ? D'y régner en ma place? — China n'a nulle part laissé paraître un tel dessein. Mais après le jeu perfide qu'il a joué dans la délibération du second acte, Auguste est autorisé à lui prêter de telles visées, et à en mettre à nu la présomption et la démente. Par le plus déloyal et le moins pardonnable de ses actes, China s'est exposé à ce qui va lui être dit de plus sévère et de plus cuisant. C'est par où il a le plus péché qu'il sera le plus puni.

■i. Quo hoc animo facis? Ut ipse sis princeps ? Maie mehercule cum republier/ agitur, si tibi ad inrperandum niliil prxter me obstat.

5. Et que ce grand, fardeau... ne puisse mieux... On a rapproché de ce dernier trait deux vers de l'Alexandre de Racine qui ne sont pas de la ■ lèmc for ■<■ :

Si le monde penchanl n'a plus que cet appui, Je le plains, et vous plains vous-même autant cpie lui. 'Héphestion ;" Poras, acte 11, m-, h.)

AOTc V, SCÈNE I. oo

Mais tu ferais pitié même à ceux qu'elle irrite,

Si je t'abandonnais à ton peu de mérite ' .

Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux ;
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient ;
Elle seule t'élève, et seule te soutient ;
C'est elle qu'on adore, et non pas ta personne ;
Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne ;
Et pour te faire choir je n'aurais aujourd'hui
Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.
J'aime mieux toutefois céder à ton envie :
Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie 2 ;
Mais oses-tu penser que les Serviliens,
Les Cosses, les Métels, les Paul, les Fabiens,
Et tant d'autres enfin de qui les grands courages³
Des héros de leur sang sont les vives images⁴,
Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux
Jusqu'à pouvoir souffrir que tu règues sur eux" ?
Parle, parle, il est temps.

1. Mais tu ferais pitié... « Ces vers et les suivants occasionnèrent un jour une saillie singulière. Le dernier maréchal de la Feuillade, étant sur le théâtre, dit tout haut à Auguste : « Ah ! tu me gâtes le Soyons amis, Cinna. Le vieux comédien qui jouait Auguste se déconcerta et crut avoir mal joué. Le maréchal, après la pièce, lui dit : « Ce n'est pas vous qui m'avez déplu, c'est Auguste, qui dit à Cinna qu'il n'a aucun mérite, qu'il n'est propre à rien, qu'il fait pitié, et qui ensuite lui dit, Soyons amis. Si le roi m'en disait autant, je le remercieraïs de son amitié... » Il y a un grand sens et beaucoup de finesse dans cette plaisanterie. Cela n'empêche pas que le discours d'Auguste ne soit un des plus beaux que nous ayons dans notre langue. «(Voltaire.) — La Harpe en juge de même. Il va même jusqu'à dire que « la bienséance dramatique eût été mieux observée, si les deux vers qui ont indisposé le maréchal n'y étaient pas : « Mais, » ajoute-t-il, après avoir plaidé en critique indulgent les circonstances atténuantes. « ce n'est pas un de ces défauts qui blessent les convenances essentielles, tant il y a de nuances dans les fautes comme dans les beautés. » — Il nous est impossible de faire le même honneur au mot du maréchal ; nous avouons y trouver beaucoup plus de délicatesse, vraie ou fausse, que de sens. V. notre Étude, p. xxxi et suiv.

2. J'aimr munir toutefois céder... Règne... — Corneille avait sous les yeux le texte ainsi ponctué : Cedo, si spes tuas solus impedio. Paulusne te. etc. 11 entendait : <. Je • >nce à tout ce que tu veux m'ûter, si je fais seul obstacle à tes desseins. Mais les Paul, etc. » Le vrai texte prend une virgule après impedio, et le sens est : « Dis-moi. voyons [cedo, vieille forme d'impératif . si je fais seul obstacle à tes visé s, après moi. les Paul, etc. »

grands courages. Les grands cœurs, i. Les cives images. Les images vivantes.

5. Cedo, si spes tuas solus impedio, Paulusne '■ ei Fabius Afaximus et Cossi et Servilii ferent, tantumgue agmen nobilium, non inania nomina entium, sed eorum '/m imaginibus si'

BIBUOTHECA

100 C1NNA.

Je demeure stupide i ; Non, que votre colère ou la mort m'intimide: Je vois qu'on m'a trahi, vous m'y voyez rêver, Et j'en cherche l'auteur sans le pouvoir trouver.

Mais c'est trop y tenir toute l'âme occupée². Seigneur, je suis Romain, et du sang de Pompée³. Le père et les deux fils, lâchement égorgés⁴, Par la mort de César étaient trop peu vengés ; C'est là d'un beau dessein l'illustre et seule cause : Et puisqu'à vos rigueurs la trahison m'expose, N'attendez point de moi d'infâmes repentirs, D'inutiles regrets, ni de honteux soupirs ; Le sort vous est propice autant qu'il m'est contraire Je sais ce que j'ai fait, et ce qu'il vous faut faire. Vous devez un exemple à la postérité,

1. Je demeure stupide. Je demeure confondu d'éloignement, frappé de stupeur, stupéfait; comme stupidus en latin. Stupide pouvait encore se prendre, sans équivoque, au même sens.

Je l'âlie à cet objet d'être aveugle ou stupide.

(Rodogune, II, iv.) Stupides ainsi quelle, ainsi qu'elle affligées. Nous n'osons rien permettre à nos fiers déplaisirs, Et nos pleurs par respect attendent se= soupirs.

{Œdipe, V, vin.)

— « Rien ne servit mieux Rome que le respect, qu'elle inspira à la terre ; elle mit les rois dans le silence et les rendit comme stupides. » (Montesquieu, *Grandeur et Décadence*, V.) — Ce Je demeure stupide, entendu comme il faut, n'a rien d'humble ni de contrit, tout au contraire, puisque ce qui met Cinna dans cet état, à l'en croire, ce n'est pas la leçon qui lui est infligée sans merci, ni le danger, c'est de ne pas savoir et de chercher en vain qui a pu le trahir, c'est de rêcer à cela sans succès. — Sur cet emploi de rêver, rêver à. Cf. p. 54, n. 2.

i. Var. Cette stupidité s'est enfin dissipée.

3. Seigneur, je suis Romain... Après de telles étrivières, le patient, à qui la parole est rendue, ferait trop humble ûgure, s'il cherchait à s'excuser, s'il tentait de se défendre, ou même s'il faisait à Auguste l'aveu de ses récents et sincères remords. 11 vaut mieux qu'il accepte tête haute, avec une fière résignation, son destin. Ce relèvement final du personnage dans une situation nouvelle qui tranche tout et coupe court à ses perplexités, D'à rien d'invraisemblable. Nous n'avons jamais douté du courage de Cinna ; nous n'avons eu à lui reprocher que l'étrange versatilité avec laquelle nous l'avons vu se précipiter, tout à coup et à contre-temps, d'un extrême à l'autre. — D'ailleurs, ce redressement in extremis du conjuré, du Romain, va donner un nouveau prix au pardon d'Auguste.

4. Cnéius et Sextus Pompée. — Sextus, fugitif en Asie, après la bataille navale de Nauoque, fut égorgé par ordre d'Antoine. — Cnéius avait péri le premier, tué par les soldats de Jules-César, en Espagne, après la bataille de Munda. — Cinna allègue très brièvement, pour motif de son coup manqué, une vengeance pompéienne; il glisse sur son dessein de rendre à nome la liberté,

et fait bien ; Auguste lui dirait, comme tout à l'heure, qu'il l'a, de son mieux, quand elle s'offrait, repoussée.

ACTE V, SCENE II

Et mon trépas importe à votre sûreté.

AUGUSTE

Tu me braves, Cinoa, tu fais le magnanime¹, Et, loin de Uex-cuser, tu couronnes ton crime² : Voyons si ta constance ira jusques au bout. Tu sais ce qui t'est dû, tu vois que je sais tout; Fais ton arrêt toi-même, et choisis tes supplices.

LIVIE

Vous ne connaissez pas encor tous les complices³ ; Votre .Emilie en est⁴, Seigneur, et la voici.

C'est elle-même, ô dieux!

AUGUSTE

Et toi, ma fille, aussi⁵ !

1. Tu fais le magnanime. Tu fais montre de grandeur d'unie. — La magnanimité qu'affiche Cinna. au dire d'Auguste, n'est point générosité, mais hauteur d'âme, force d'âme et courage. Magnanime se disait en latin, et peut se dire aussi en français, de manières différentes d'avoir l'âme grande.

2. Tu couronnes ton crime. Tu mets le comble (orgueilleusement) à ton crime. Même usage, très poétique, du mot dans un

vers de Bodogune :

Il faut ou condamner ou couronner sa haine.

\.l.' V. BC. I-

Où sont ces deux amants*? pour couronner ma joie, Dans leur -
ans. dans le mien, il tant que je me noie.

R u iM , Andromaque, V, v.)

3. Emilie, comme on le voit par la suite, s'est dénoncée elle-même; c'est à Livie qu'elle est allée se livrer, et Livie la raone chez l'empereur, sans doute avec un espoir de pardon pour elle comme pour Cinna.

i. Emilie en est. Est de l'affaire, est du complot. — Expression de comédie, dit Voltaire. — Non. mais locution elliptique, un peu familière, que Corneille n'a pas eu scrupule d'employer plusieurs fois.

Vous en êtes aussi, Madame, et j>' mi' rends.

// m lins, II, il.) Quoi! Néarque en est donc?

{Polycutr. III, n.)

Me* esclaves en sont; apprends de leurs indices L'auteur de l'attentat et l'ordre et leur* complices. (Pomice, IV, iv.)

5. « Au premier coup, il (Jules César) poussa un gémissement sans pro-

dicune parole; d'autres cependant racontent qu'il dit à Brutus, qui

avançait pour le frapper : Et toi aussi, mon fils! » (Suktone, LXXXII.) —

Corneille s'est-il souvenu ici de ce mot. sur lequel Voltaire à bâti toute la

partie romanesque de l'action de sa Mort de César

EMILIE

Oui, tout ce qu'il a fait, il Ta fait pour me plaire, Et j'en ("tais, Seigneur, la cause et le salaire¹.

AUGUSTE

Quoi ! l'amour qu'en ton cœur j'ai fait naître aujourd'hui

T'emporte-t-il déjà jusqu'à mourir pour lui !

Ton âme à ces transports un peu trop s'abandonne,

Et c'est trop tôt aimer l'amant que je te donne².

EMILIE.

Cet amour qui m'expose à vos ressentiments

N'est point le prompt effet de vos commandements ;

Ces flammes dans nos cœurs sans votre ordre étaient nées,

Et ce sont des secrets de plus de quatre années ;

Mais, quoique je l'aimasse, et qu'il brûlât pour moi,
Une haine plus forte à tous deux fit la loi ;
Je ne voulus jamais lui donner d'espérance,
Qu'il ne m'eût de mon père assuré la vengeance;
Je la lui fis jurer ; il chercha des amis :
Le ciel rompt le succès que je m'étais promis 3,
Et je vous viens, Seigneur, offrir une victime;
Non pour sauver sa vie en me chargeant du crime,
Son trépas est trop juste après son attentat,
Et toute excuse est vaine en un crime d'État :
Mourir en sa présence, et rejoindre mon père,
C'est tout ce qui m'amène, et tout ce que j'espère⁴.

1. Var. Oui. Seisrni-ur. «lu dessein je suis la seule cause :

C'est pour moi qu'il conspire, et c'est pour moi qu'il ose.

2. « Cette petite ironie est-elle bien à sa place dans ce moment tragique ? Est-ce ainsi qu'Auguste doit parler ? » (Voltaire.) — L'ironie, s'il y en a ici, est peu marquée, et ne demande pas à l'être davantage par le ton. — D'ailleurs le moment est plus tragique pour les deux amants que pour leur juge. Auguste, malgré la menace par laquelle s'achève la scène précédente, a déjà le pardon dans le cœur. La façon dont il vient de flageller la duplicité de Cirina et de rabaisser son orgueil, nous laisse entrevoir, espérer ce beau dénouement. Cinna vient d'essayer un vrai supplice, dont

Auguste a été lui-même l'exécuteur : nous avons peine à croire que ce puisse être tout à l'heure le tour du bourreau. Auguste n'est pas homme à châtier deux fois.

3. Lt ciel rompt le succès... Le ciel défait, c'est-à-dire, prévient, empêche le succès (le résultat) que je m'étais promis. Sur cet emploi du verbe rompre., V. plus haut, p. 51, n. 3.

4. Outre l'admiration que nous inspire en ce moment le viril courage d'Emilie, nous lui savons gré de la simplicité, de la retenue, delà dignité de son aveu cl du vœu qui le termine. Le personnage grandit encore par là. et s'achève, très différent ici, comme ailleurs, de ces autres héroïnes de notre poète qui, dans le péril ou la défaite, bravent à plaisir leurs tyrans ou leurs vainqueurs, en de longs et provocants discours, et non sans jactance (V. Cornélic devant César, Laodice devant Flaminius, Pulchérie devant Phoi:as).

ACTE V, SCÈNE II

AUGUSTE

Jusques à quand, ô ciel, et par quelle raison

Prendrez-vous contre moi des traits dans ma maison?

Pour ses débordements j'en ai chassé Julie ! ;

Mon amour en sa place a fait choix d'/Emilie,

Et je la vois comme elle indigne de ce rang.

L'une m'ôtait l'honneur, l'autre a soif de mon sang;

Et, prenant toutes deux leur passion pour guide,
L'une fut impudique, et l'autre est parricide²..
o ma fille ! est-ce là le prix de mes bienfaits?

EMILIE

Ceux de mon père en vous firent mêmes effets³.

AUGUSTE

Songe avec quel amour j'élevai ta jeunesse.

EMILIE

Il éleva la vôtre avec même tendresse ; Il fut votre tuteur, et vous son assassin ; Et vous m'avez au crime enseigné le chemin. Le mien d'avec le vôtre en ce point seul diffère, Que votre ambition s'est immolé mon père, Et qu'un juste courroux dont je me sens brûler A son sang innocent voulait vous immoler.

LIV1E

C'en est trop, .Emilie, arrête, et considère Qu'il t'a trop bien payé les bienfaits de ton père " : Sa mort, dont la mémoire allume ta fureur, Fut un crime d'Octave, et non de l'empereur

Tous ces crimes d'Etat qu'on fait pour la couronne,

1. Celte îlle d'Auguste et de Scribonie, mariée en troisièmes nocés à I (ils de Livie et de Tibérius Néron, fut punie d'ex:!, pour

son ineonduite, dans la vingt-sixième année du règne de son père.

2. Parrici le. Sur retendue de ce mot, V. plus haut, p. 2i, n. 5.

;;. Y(ir. Mon père l'eut pareil de ceux qu'il vous a faits.

-, poignante pour Auguste; mais, il se lest attirée par

l'appel qu'il vient de faire à la reconnaissance d'Emilie ; en répondant

ainsi, elle use de son droit de fille, de fille de proscrit; ce qu'elle ajoule

issi bref, aussi contenu, que haut et ferme : peu de mois, point de

phrases; encore une fois, nulle bravade.

i. \ celte évocation filiale, c'est Livie qui se charge de répondre; elle a raison, car Auguste doit se sentir ass.:/. embarrasse pour le faire. Elle répond en avocat partial, c'est tout simple, niais d'une partialité bien subtile, ou par trop complaisante. A l'entendre, Auguste, par tous les soins qu'il a pris d'Emilie, sV«l largement acquitti eux qu'il a dus. des

son enfance, au père d'É nilie ; singulière manière de présenter les choses: étrange façon de s'acquitter envers son bienfaiteur, que de commencer par puis de payer la dette contractée à son enfanl '

Le ciel nous en absout alors qu'il nous la donne * ,

Et, dans le sacré rang où sa faveur l'a mis²,

Lé passé devient juste et l'avenir permis.

Qui peut y parvenir ne peut être coupable ;

Quoi qu'il ait fait ou fasse, il est inviolable :

Nous lui devons nos biens, nos jours sont en sa main :

Et jamais on n'a droit sur ceux du souverain.

EMILIE

Aussi, dans le discours que vous venez d'entendre, Je parlais pour l'aigrir, et non pour me défendre³.

Punissez donc, Seigneur, ces criminels appas Qui de vos favoris font d'illustres ingrats ; Tranchez mes tristes jours pour assurer les vôtres. Si j'ai séduit Cinna, j'en séduirai bien d'autres⁴ ; Et je suis plus à craindre, et vous plus en danger, Si j'ai l'amour ensemble et le sang à venger⁵.

Que vous m'ayez séduit, et que je souffre encore

1. On ne saurait présenter, en quelques mots, plus radicalement que ne le fait ici dame Livie, la théorie de la légitimité des coups d'Etat réussis et de l'absolue inviolabilité des couronnes, même acquises par les pires moyens. C'est du Hobbes tout pur, ou du Gabriel Naudé (*Considérations politiques sur les coups d'État*, 1639). Cette belle doctrine reparaît chez Corneille en maint endroit, il est vrai d'une façon tout impersonnelle, sur les lèvres de personnages naturellement portés et intéressés à professer de tels principes et à s'en prévaloir. Voyez, dans le conseil du roi Ptolomée, les discours de Photin et d'Achillas (Pompée, I, i) ; les représentations du courtisan don Arrias au comte de Gor-

mas (Le Cid, II, i) ; les hommages d'Horace le jeune au roi Tulle (Horace, V, ni). Il est également vrai qu'au besoin, les maximes de liberté, de haine mortelle aux pouvoirs absolus, d'implacable guerre aux tyrans, les éclats ou les revendications du républicanisme romain, retentissent sur le même théâtre avec éloquence, et que l'auteur ne paraît pas moins, derrière le personnage, s'y complaire. Voyez le rôle de Cinna avant sa palinodie, celui d'Emilie; les défis que Pulchérie jette au front de l'usurpateur Phocas (Héraclius, I, i) ; les protestations de Sertorius contre la dictature de Sylla (Sertorius, III, i), etc. Au fond, Corneille, citoyen paisible, bon et loyal sujet, n'était l'homme d'aucun parti pris en politique, ni d'aucun système; mais par curiosité d'esprit, par instinct de, poète-orateur, et d'accord avec un goût régnant autour de lui (V. notre Etude, p. xlv.), il introduisait volontiers la tirade politique ou les politiques débats dans des scènes empruntées plus ou moins à l'histoire.

2. Où sa faveur l'a mis. A mis qui ? L'antécédent du pronom semble être, grammaticalement, le passé. Partie de phrase obscure.

3. Pour l'aigrir et non pour me défendre. Pour l'irriter, ou lui déplaire jusqu'au bout, et non pour me justifier. — Sur aigrir, V, p. 22, n. 5.

4. Si j'ai séduit Cinna, j'en séduirai... Ce n'est pas un mot de coquette. Si elle était épargnée, Emilie compterait autant ou plus sur la contagion de sa haine que sur l'effet de sa beauté pour susciter à Auguste de nouveaux ennemis, vengeurs de Cinna. Séduire est pris ici au sens le plus sérieux, au sens premier : tirer de la droite voie; en politique, détourner de l'obéissance, entraîner

dans une intrigue, un complot (se-ducere, seorsum ducere). Cf. p. 73, n. 3.

ACTE V, SCÈNE II

D'être déshonoré par celle que j'adore¹ ! Seigneur, la vérité doit ici s'exprimer : J'avais fait ce dessein avant que de l'aimer -, A mes plus saints désirs la trouvant inflexible², Je crus qu'à d'autres soins elle serait sensible; Je parlai de son père et de votre rigueur, Et l'offre de mon bras suivit celle du cœur. Que la vengeance est douce à l'esprit d'une femme! Je l'attaquai par là, par là je pris son âme ; Dans mon peu de mérite elle me négligeait. Et ne put négliger le bras qui la vengeait : Elle n'a conspiré que par mon artifice ; J'en suis le seul auteur, elle n'est que complice.

EMILIE

Cinna, qu'oses-tu dire? est-ce là me chérir,

Que de m'ôf.er l'honneur quand il me faut mourir?

Muurez, mais en mourant ne souillez point ma gloire³.

EMILIE

La mienne se flétrit, si César te veut croire.

Et la mienne se perd, si vous tirez à vous¹ Toute celle qui suit de si généreux coups.

EMILIE

Eh bien ! prends-en ta part, et me laisse la mienne ; Ce serait l'affaiblir que d'affaiblir la tienne : ' :

I. Que Cinna, pour sauver, s'il se peut. Emilie, contredise ses aveux en revendiquant pour lui-même l'initiative du complot et la vraie responsabilité du crime, c'est bien; mais pourquoi se piquer, se blesser de ce mot, ...Si j'ai séduit Cinna, au point de s'en trouver déshonoré? Pourquoi chercher querelle là-dessus à celle qu'il adore ? Il est regrettable, ce semble, que la lutte de tendresse et de dévouement réciproque, qui, si naturellement, s'engageait entre les doux amants, dégénère en un combat d'amours-propres, dans un instant si tragique.

1. Var, A mes chastes désirs la trouvant inflexible.

3. Mourez, mais... Ce mourez est bien dur. Il y a dans ce mot comme une férocité d'amour-propre.

4. Si vous tirez à vous... Tirer à soi. qui est devenu quelque peu familier, ne l'était pas plus alors que le latin trahere al se.

Il poursuivait Pompée, et hérit sa mémoire; Et veut tirer à soi, par un conronx accord, L'Inimé «le sa vengeance et le fruit de sa mort.

(Pomp'c. IV, 1.)

5. C'est Emilie qui comprend, la première, l'inutilité, le peu d'à-propos de ce débat, et s'empresse de le clore par d'excellentes raisons : encore ici femme de tête et de sens, et supérieure Mnp supérieure) à Cinna eu jugement, comme en persévérance de volonté.

La gloire et le plaisir, la honte et les tourments, Tout doit être commun entre de vrais amants.

Nos deux âmes, Seigneur, sont deux âmes romaines Unissant nos désirs, nous unîmes nos haines; De nos parents perdus le vif ressentiment¹ Nous apprit nos devoirs en un même moment ; En ce noble dessein nos cœurs se rencontrèrent; Nos esprits généreux ensemble le formèrent ; Ensemble nous cherchons l'honneur d'un beau trépas: Vous vouliez nous unir, ne nous séparez pas².

AUGUSTE

Oui, je vous unirai, couple ingrat et perfide, Et plus mon ennemi qu'Antoine ni Lépide³ ; Oui, je vous unirai, puisque vous le voulez ; ¹¹ faut bien satisfaire aux feux dont vous brûlez ⁴ ; Et que tout l'univers, sachant ce qui m'anime, S'étonne du supplice aussi bien que du crime.

SCÈNE III

AUGUSTE

Mais enfin le ciel m'aime, et ses bienfaits nouveaux Ont arraché Maxime à la fureur des eaux ⁵.

1. De nos parents perdus... Nouvel exemple de cet emploi du participe passé, qui, en évitant une accumulation de noms (le ressentiment de la, perte de nos parents), donne un tour plus facile, et aussi rapide que clair, à la phrase ; plus usité, toutefois, en vers qu'en prose. Cf. p. 80, n.2.

2. Admirable vers et touchant; il s'en rencontre peu de cet accent dans le rôle d'Emilie.

3. Ni Lépidé. Ce ni, pour et, répond à une idée implicite de négation : sorte de syllepse dont il se rencontre de nombreux exemples dans la langue du xvi^e et du xvii^e siècle. — « Cyrus désespérant de réduire Babylone, ni par la force, ni par la famine... » (Bossuet, Eist. unioerselle, IIIe Part.. 4.) — « Aussi a-t-il (Le Cid) les deux conditions que demande Aristote aux tragédies parfaites, et dont l'assemblage se rencontre si rarement chez les anciens ni chez les modernes. » (Examen du Cid.)

4. Il faut bien satisfaire «... Derniers éclats d'un courroux qui s'apaisait, que ces fiers aveux viennent de réveiller, et qui, pour être dompté, n'exige plus qu'un dernier effort. Le pardon est si près, qu'on peut bien croire que, même en proférant cette menace suprême, Auguste a déjà dans le

Soyons amis. — Km- satisfaire à, V. plus haut, p. 17, n. 1.

g. Var, Mais enfin le cieJ m'aime, el ses bienfaits nouveaux
Ont enlevé Maxime à la fureur des eaux.

ACTE V, SCÈNE III

Approche, seul ami que j'éprouve fidèle¹.

MAXIME

Honorez moins, Seigneur, une âme criminelle ².

AUGUSTE

Ne parlons plus de crime après ton repentir, Après que du péril tu m'as su garantir ; C'est à toi que je dois et le jour et l'empire.

MAXIME

De tous vos ennemis connaissez mieux le pire: Si vous réglez encor, Seigneur, si vous vivez C'est ma jalouse rage à qui vous le devez⁸.

Un vertueux remords n'a point touché mon âme ; Pour perdre mon rival, j'ai découvert sa trame ; Euphorbe vous a feint que je m'étais noyé⁴, De crainte qu'après moi vous n'eussiez envoyé : Je voulais avoir lieu d'abuser .-Emilie, Effrayer son esprit, la tirer d'Italie, Et pensais la résoudre à cet enlèvement Sous l'espoir du retour pour venger son amant; Mais, au lieu de goûter ces grossières amorces, Sa vertu combattue a redoublé ses forces⁵,

1. Que j'éprouve fidèle. Éprouver, suivi d'un qualificatif ; tour calqué sur le latin (*quem expertus sum fidelem*), et fort bien venu en vers.

Quoi qu'il en soit, depuis que je vous vois chez elle, Toujours de plus en plus je l'éprouve cruelle.

(Illusion comique, II, i.)

2. « Maxime vient faire ici un personnage aussi inutile que Livie. N'eût-il pas été mieux qu'il se fut noyé, en effet, de douleur d'avoir joué un si lâche personnage? » (Voltaire.) — Inutile absolument? Non, puisque c'est un coupable de plus à gracier, et qu'en reparaissant, Maxime donne matière plus large à la clémence. Auguste pardonne ainsi sur toute la ligne: et ce groupe, autour de lui, de coupables tous vaincus dans le cœur et una-

nimes d'attendrissement et de repentir, forme, dans cette scène de dénouement, tableau final.

3. ("est ma jalouse rage à qui... Sur cet emploi, avec un nom de chose, de qui, complément, indirect, et précédé d'une préposition, V. plus haut, p. 40, n. 4, et p. 52, n. 2.

i. Voué n feint que... Ce verbe pris ainsi, au sens de rapporter fausseté, avec >: complément indirect (comme fingere en latin, fingere alicui.*.), n'avait rien d'étrange.

Va leur feint dénia part tant d'ontrages reçus,

Que ces faibles esprits sont aisément iléons.

(Medcc'l, î.)

Ce toui se retrouve dans VAlhalie de Racine:

Il lut feint qu'en un lieu que vous >eul connaissez Vous cachez des trésors par David amassé;».

Acte I. aiç. i

5, Sa vertu combattue... Ce vers ne s'accorde guère pour le .sens avec celui qui le précède; il y a même une sorte de contradiction ; si Emilie n'a

Elle a lu dans mon cœur, vous savez le surplus, Et je vous en ferais des récits superflus. Vous voyez le succès de mon lâche artifice : Si pourtant quelque grâce est due à mon indice i , Faites périr Euphorbe au milieu des tourments, Et souffrez que je meure aux yeux de ces amants 2. J'ai trahi mon ami, ma maî-

trousse, mon maître, Ma gloire, mon pays, par l'avis de ce traître;
Et croirai toutefois mon bonheur infini, Si je puis m'en punir
après l'avoir puni³.

AUGUSTE

En est-ce assez, ô ciel! et le sort, pour me nuire,

A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor séduire ?

Qu'il joigne à ses efforts le secours des enfers⁴ ;

Je suis maître de moi comme de l'univers ;

Je le suis, je veux l'être⁵. O siècles, ô mémoire!

Conservez à jamais ma dernière victoire⁶ ;

Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux

point goûté ces grossières amorces qui lui étaient présentées (Acte IV, v), sa vertu n'a pas eu de combat à livrer, et, par conséquent, n'a pas eu besoin de redoubler ses forces. — Au reste, en maint endroit de cette confession de Maxime, comme dans d'autres parties du même rôle, comme souvent ailleurs dans les rôles sacrifiés, qui ne lui donnent rien de généreux ou d'énergique à exprimer, le style du grand écrivain faiblit involontairement ou se néglige. Voltaire a souligné justement, De craindre Qu'après moi vous m'eussiez envoyé ; — Sous Vespasien du retour pour venger... — Vous savez le surplus. Etc.

1. A mon indice. Ce mot se prenait au sens du latin *indicium*, dénonciation.

Var. A vos bontés. Seigneur, j'en demanderai deux

Le supplice d'Euphorbe, et ma mort à leurs yeux.

3. Maxime a sans doute de justes raisons d'en vouloir à Euphorbe; mais comme il en a de meilleures encore d'en vouloir à lui-même, sa confession le relèverait davantage s'il s'accusait seul, et s'offrait simplement au châtiment qu'il reconnaît avoir mérité.

4. Qu'il, joigne à ses efforts... On voudrait entendre, que le ciel joigne à ses efforts le secours des enfers (qu'aux dieux d'en haut, dii superi, acharnés à me persécuter, viennent se joindre ceux d'en bas, dii inferi). Mais le sort est le sujet évident de qu'il joigne : que le sort, le destin, joigne le secours des enfers à ses efforts... — Si le vers, dans ces deux manières de l'entendre, est d'un mouvement vif, l'expression, dans la seconde, est moins nette, l'image moins satisfaisante. Heureusement, cette remarque que fait le lecteur à tête reposée, échappe au spectateur, et même au lecteur ému, tout entiers l'un et l'autre à l'effet du sublime vers qui suit.

5. Ce Je veux l'être (après Je suis maître de moi... Je le suis) est moins, ce semble, le signe d'un nouvel et dernier effort, qu'un affirmatif témoignage de cette pleine maîtrise et possession de soi, qu'il se plait à se rendre à lui-même. Je le suis, parce que je veux l'être ; je le suis, de ma pleine et entière volonté; parole triomphante d'une conscience satisfaite.

6. Ma dernière victoire. Peut-on entendre. Ma plus haute, ma plus belle victoire? Cf p. 89, n. 4.

ACTE V, SCÈNE LU

De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous ' .

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie-: Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie ; Et, malgré la fureur de ton lâche dessein 3, Je te la donne encor comme à mon assassin. Commençons un combat qui montre par l'issue Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue ' . Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler: Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler : Avec cette beauté que je t'avais donnée, Reçois le consulat pour la prochaine année⁵.

Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang⁶ ; Préfères-en la pourpre à celle de mon sang⁷ ; Apprends sur mon exemple à vaincre ta colère : Te rendant un époux, je te rends plus qu'un père.

1. Les héros de l'histoire se sentent agir sous le regard de la postérité comme sous celui du temps présent : acteurs du grand théâtre, qui ont pour témoins les siècles. Il y a autant de naturel que de grandeur dans ce soudain appel du clément empereur à la mémoire du genre humain : « Conservez à jamais... » Sans doute, par là, la généreuse action se trahit intéressée : mais, vertu chrétienne à part, qui peut trouver mauvais que les grandes âmes se dédommagent de leurs sacrifices par l'espoir d'une pareille récompense?

2. Qui t'en convie. Confier de... n'était pas moins usité que convier à... Sur ce mot. V. plus haut, p. 26, n. 2.

3. On a remarqué que toutes les éditions publiées du vivant de Corneille portent dans ce vers destin, au lieu de dessein. On a

cherché à rendre compte de cette leçon fort étrange. Il ne nous est pas possible d'y voir autre chose qu'une faute d'impression.

4. Vitam tibi, Cinna, iteruni do, prius hosti. nune insidiatori et parricidas. Ex hodierno die inter nos amicitia incipiat. Contendamus utrum ego meliore fide vitam tibi dederim, an tu debeas.

Post hsec detulit vitro consulat um

6. « J'ai connu un ancien domestique de la maison de Condé. qui disait que le grand Condé, à l'âge de vingt ans, étant à la première représentation de Cinna, versa des larmes à ces paroles d'Auguste : «Je suis maître de moi... Soyons amis... » C'étaient là des larmes de héros. Le grand Corneille faisant pleurer le grand Condé d'admiration est une époque bien célèbre dans l'histoire de l'esprit humain. » (Voltaire. Siècle de Louis XIV. cli. xxxii, Des beaux-arts.) — Condé, qui était alors le duc d'Enghien, et ne gagna que deux ans plus tard sa première bataille (Rocroy . «lut. en effet, assister à la première ou à l'une des premières représentations de Cinna. Mais qui était cet ancien domestique des Condé cité par Voltaire ? Etait-ce. un des rares survivants du temps de Richelieu, ayant été lui-même témoin de ces larmes de héros? Ou bien un serviteur de la famille instruit par ouï-dire de ce souvenir d'un autre âge? Le fait est-il bien authentique? Nous sommes payés pour n'avoir pas grande confiance en Voltaire conteur d'anecdotes. Mais on regretterait que celle-là, d'ailleurs si vraisemblable, ne fût pas vraie. — Sur la beauté du Soyons amis, contestée par le maréchal de la Feuillade, V. notre Élude, p. xxxi et suiv.

7. Préfères-en la pourpre... Pourquoi Auguste, heureux de pardonner, ne mêlerait il pas à ses paroles de clémence et de bonté une sorte d'enjouement amical ? Ce qui est à blâmer en cet endroit, c'est le rapprochement des deux pourpres, c'est le concetti, par trop italien, ce n'est pas le ehan-

110 C1NNA.

EMILIE

Et je me rends, Seigneur, à ces hautes bontés ;

Je recouvre la vue auprès de leurs clartés:

Je connais mon forfait qui me semblait justice;

Et (ce que n'avait pu la terreur du supplice)

Je sens naître en mon âme un repentir puissant,

Et mon cœur en secret me dit qu'il y consent.

Le ciel a résolu votre grandeur suprême ; Et pour preuve, Seigneur, je n'en veux que moi-même : J'ose avec vanité me donner cet éclat, Puisqu'il change mon cœur, qu'il veut changer l'État. Ma haine va mourir, que j'ai crue immortelle : Elle est morte, et ce cœur devient sujet fidèle ; Et, prenant désormais cette haine en horreur, L'ardeur de vous servir succède à sa fureur ' .

Seigneur, que vous dirai-je après que nos offenses Au lieu de châtimens trouvent des récompenses ?

cément de ton. Plus loin, avec une bonne grâce assaisonnée de bienveillante malice, il va dire à Maxime, en lui montrant Emilie :

Si tu l'aimes encor, ce sera ton supplice.

Corneille semble avoir voulu, dans cette dernière scène, le rendre admirable et aimable tout ensemble.

1. Ce grand changement d'Emilie qui, après tout ce que nous savons d'elle, pouvait sembler impossible, est aussi complet que soudain. Le poète a mis tous ses soins à rendre vraisemblable, par le langage qu'il lui prête, la conversion (car c'en est une) qui s'opère en elle. Ce qu'elle exprime d'abord, c'est une sorte d'illumination involontaire. Ce qu'elle vient d'entendre est la révélation d'une âme, d'une de ces grandes âmes qu'elle est mieux disposée que personne à comprendre et à subir; la sienne s'éclaire au resplendissement d'une vertu si haute :

Je recouvre la vue...

Je connais mon forfait qui me semblait justice.

Cependant elle s'examine, tout émue, s'interroge, comme pour s'assurer qu'elle n'est pas dupe d'un premier mouvement, que l'impression ressentie est intime et profonde autant qu'irrésistible.

Je sens naître en mon âme un repentit puissant, Et mon cœur en secret me dit qu'il y consent.

Mais, par un trait de son caractère, de cette foi superbe en elle-même qui survit à sa défaite, elle ose faire la part du ciel dans ce qu'elle éprouve, et se dire que, sans doute, les dieux veulent changer l'Etat, puisqu'ils chançient son cœur. On ne pouvait plus fièrement s'humilier, ni garder lèle plus haute en se soumettant. Le personnage ne pouvait fléchir avec plus de dignité,

de sérieux, de sincérité, et, tout ensemble, de bonne grâce ; car il y en a beaucoup dans ce vers :

Ma haine va mourir, que j'ai crue immortelle. Elle est morte, et ce cœur...

— Quelques expressions sujettes a censure (je recouvre la vue auprès de leurs clartés; — J'ose me donner cet éclat que...) fbnl a peine tache sur cette admirable réponse.

ACTE V, SCÈNE III

o vertu sans exemple ! ù clémence, qui rend Votre pouvoir pins juste, et mon crime plus grand !

AUGUSTE

Cesse d'en retarder un oubli magnanime ' ; Et tous deux avec moi faites grâce à Maxime : Il nous a trahis tons ; mais ce qu'il a commis Vous conserve innocents, et me rend mes amis.

[à Maxime.)

Reprends auprès de moi ta place accoutumée ; Rentre dans ton crédit et dans ta renommée ; Qu'Euphorbe de tous trois ait sa grâce à son tour ; Et que demain l'hymen couronne leur amour. Si tu l'aimes encor, ce sera ton supplice.

MAXIME

Je n'en murmure point, il a trop de justice ; Et je suis plus confus, Seigneur, de vos bontés Que je ne suis jaloux du bien que

vous m'ôtez.

CI NX A.

Souffrez que ma vertu dans mon cœur rappelée Vous consacre
une foi lâchement violée, Mais si ferme à présent, si loin de chan-
celer, Que la chute du ciel ne pourrait l'ébranler².

Puisse le grand moteur des belles destinées³, Pour prolonger
vos jours, retrancher nos années; Et moi, par un bonheur dorvt
chacun soit jaloux, Perdre pour vous cent fois ce que je tiens de
vous !

LTV¹E.

Ce n'est pas tout, Seigneur ; une céleste flamme D'un rayon
prophétique illumine mon âme. Oyez ce que les dieux vous font
savoir par moi ; De votre heureux destin c'est l'immuable loi⁴.

1. Censé d'en retarder... Cesse de rappeler ton crime et d'en re-
tarder par là l'oubli généreux que j'en veux faire.

•2. Que la chute du ciel... Après toutes les preuves que Cinna
nous a données de son peu de fond, de sa nature inconsistante et
mobile, il est juste que, reprenant l'action de grâ-e qu'Auguste
vient d'interrompre, il y ajoute ces protestations d'une fidélité
inébranlable.

3. Le grand moteur des belles destinées. Corneille a dit de
même ailleurs :

Et toi. puissant moteur du destin qui m'outraire, Termine ce
combat sans aucun avantage, Sans faire aucun des dens ni vaincu
ni vainqueur. (Le Cid, V, iv.)

Ce mot, dit du Tout-Puissant, est plus souvent employé dans la langue philosophique ou, religieuse qu'en vers. On dit très bien, de Dieu, dans la ■ m .1 ms l'École, le moteur des dmes, le moteur secret de* cœurs. — On dirait plutôt l'arbitre des destinées, que le moteur des destinées.

4. Livie aurait pu annoncer à son mari les merveilleux effets de sa clé-

Après cette action vous n'avez rien à craindre ; On portera le joug désormais sans se plaindre ; Et les plus indomptés, renversant leurs projets¹ , Mettront toute leur gloire à mourir vos sujets; Aucun lâche dessein, aucune ingrate envie N'attaquera le cours d'une si belle vie ; Jamais plus d'assassins, ni de conspirateurs : Vous avez trouvé l'art d'être maître des cœurs. Rome, avec une joie et sensible et profonde, Se démet en vos mains de l'empire du monde ; Vos royales vertus lui vont trop enseigner Que son bonheur consiste à vous faire régner : D'une si longue erreur pleinement affranchie, Elle n'a plus de vœux que pour la monarchie, Vous prépare déjà des temples, des autels², Et le ciel une place entre les immortels ; Et la postérité, dans toutes les provinces³, Donnera votre exemple aux plus généreux princes.

AUGUSTE

J'en accepte l'augure, et j'ose l'espérer : Ainsi toujours les dieux vous daignent inspirer⁴ ! Qu'on redouble demain les heureux sacrifices Que nous leur offrirons sous de meilleurs auspices ; Et que vos conjurés entendent publier Qu'Auguste a tout appris, et veut tout oublier !\

mence et lui prédire un règne nouveau dans Rome universellement reconnaissante et soumise, sans se dire interprète des

dieux et sans parler, comme elle le fait, en oracle. Mais ce langage d'inspirée, qui donne plus de solennité à ses prédictions, relève d'autant l'avertissement moral qui en découle, sorte de leçon finale, à l'adresse des maîtres du monde, trop peu jaloux de cet art généreux et salutaire, que, par son exemple, Auguste vient de leur enseigner : l'art de se rendre maître des cœurs.

1. Renversant leurs projets. L'expression, très forte, s'explique par le vers suivant; c'est plus que renoncer à ses projets; c'est, après les avoir construits, les défaire, les mettre sens dessus dessous; ou c'est y renoncer, mais en faisant tout le contraire.

2. Après la mort d'Auguste, le sénat lui décerna les honneurs divins; le collège des prêtres appelés Augustales fut créé pour le culte du nouveau dieu. Déjà, du vivant même de l'empereur, les provinces lui avaient érigé des temples.

3. Dans toutes les provinces. Non pas, ce semble, dans toutes les provinces de l'empire romain, mais dans tous les États ; sens du mot déjà noté plus haut, p. 83, n. 1.

4. Ainsi les dieux daignent... Cet usage de notre ainsi, dans l'expression d'un vœu, répond à l'un des emplois du sic des Latins. Sic te diva... régal. (Horace, Odes, I, ni.)

5. La tragédie de Cinna ou la clémence d'Auguste ne pouvait mieux se terminer que par ce beau vers qui, dans sa concision royale, en résume toute l'action et tout l'esprit.

PAR

Ce poème a tant d'illustres suffrages qui lui donnent le premier rang parmi les miens, que je me ferais trop d'importants ennemis, si j'en disais du mal. Je ne le suis pas assez de moi-même pour chercher des défauts où ils n'en ont point voulu voir, et accuser le jugement qu'ils en ont fait, pour ohscircir la gloire qu'ils m'en ont donnée. Cette approbation si forte et si générale vient sans doute de ce que la vraisemblance s'y trouve si heureusement conservée aux endroits où la vérité¹ lui manque, qu'il n'a jamais besoin de recourir au nécessaire². Rien n'y contredit l'histoire, bien que beaucoup de choses y soient ajoutées; rien n'y est violenté par les inconvénients de la représentation, ni par l'unité de jour, ni par celle de lieu³.

Il est vrai qu'il s'y rencontre une duplicité de lieu particulier. La moitié de la pièce se passe chez ^Emilie, et l'autre dans le cabinet d'Auguste. J'aurais été ridicule si j'avais prétendu que cet empereur délibérât avec Maxime et Cinna s'il quitterait l'empire ou non, précisément dans la même place où ce dernier vient de rendre compte à Emilie de la conspiration qu'il a formée contre lui. C'est ce qui m'a fait rompre la liaison des scènes au quatrième acte, n'ayant pu me résoudre à faire que Maxime vînt donner l'alarme à Emilie de

1. La vérité des faits, de cens que l'histoire fournissait au poète.

2. Corneille entend ici par le nécessaire, ce que le poète est comme obligé, dans certains cas, de hasarder, « hors de la vraisemblance, » soit pour se plier k certaines règles, telles que celle de l'unité de temps et de lieu, soit pour « arriver à son but et y

faire arriver ses personnages. » V. -un Discours sur la tragédie, dans le Ier volume des Œuvres de la grande édition Hachette, p. 94.

3. Corneille, dans cet f-Jxamea de Cinna se borne k relever, avec la satisfaction d'un auteur heureux, quelques-uns des mérites de son ouvrage, ne voulant pas. dit-il. se chercher des défauts ou les connaisseurs et le public n'en ont point voulu voir; il ne s'arrête que sur la petite infraction qu'il s'est permise k la règle de l'unité de lieu, pour en faire remarquer la convenance. Dans la sécurité que lui donne l'unanimité du succès, il scmllilcn'avoir pas eu même le plus léger pressentiment des objections serieus.es ci des disgrâces qae devaient essayer un jour le rôle de Cinna et celui du Maxime.

114 EXAMEN DE C1NNA.

la conjuration découverte au lieu même où Auguste en venait de recevoir l'avis par son ordre, et dont il ne faisait que de sortir avec tant d'inquiétude et d'irrésolution. C'eût été nue impudence extraordinaire, et tout à fait hors du vraisemblable, de se présenter dans son cabinet un moment après qu'il lui avait fait révéler le secret de cette entreprise, dont il était un des chefs, et de porter la nouvelle de sa fausse mort. Bien loin de pouvoir surprendre ^Emilie par la peur de se voir arrêtée, c'eût été se faire arrêter lui-même, et se précipiter dans un obstacle invincible au dessein qu'il voulait exécuter. ^Emilie ne parle donc pas où parle Auguste, à la réserve du cinquième acte; mais cela n'empêche pas qu'à considérer tout le poème ensemble, il n'ait son unité de lieu, puisque tout s'y peut passer, non seulement dans Rome ou dans un quartier de Rome, mais dans le seul palais d'Auguste, pourvu

que vous y vouliez donner un appartement à Emilie qui soit éloigné du sien.

Le compte que Cinna lui rend de sa conspiration justifie ce que j'ai dit ailleurs, que, pour faire souffrir une narration ornée, il faut que celui qui la fait et celui qui l'écoute aient l'esprit assez tranquille, et s'y plaisent assez pour lui prêter toute la patience qui lui est nécessaire. J'Emilie a de la joie d'apprendre de la bouche de son amant avec quelle chaleur il a suivi ses intentions : et Cinna n'en a pas moins de lui pouvoir donner de si belles espérances de l'effet qu'elle en souhaite : c'est pourquoi, quelque longue que soit cette narration, sans interruption aucune, elle n'ennuie point. Les ornements de rhétorique dont j'ai tâché de l'enrichir ne la font point condamner de trop d'artifice, et la diversité de ses figures ne fait point regretter le temps que j'y perds; mais, si j'avais attendu à la commencer qu'Évandre eût troublé ces deux amants par la nouvelle qu'il leur apporte, Cinna eût été obligé de s'en taire ou de conclure en six vers, et ^Emilie n'en eût pu supporter davantage.

Comme les vers de ma tragédie d'Horace ont quelque chose de plus net et de moins guindé pour les pensées que ceux du Cid, on peut dire que ceux de cette pièce ont quelque chose de plus achevé que ceux d'Horace¹, et qu'enfin, la facilité de concevoir le sujet, qui n'est ni trop chargé d'incidents, ni trop embarrassé des récits de ce qui s'est passé avant le commencement de la pièce, est une des causes, sans doute, de la grande approbation qu'il a reçue. L'auditeur aime à s'abandonner à l'action présente et à n'être point obligé, pour l'intelligence de ce qu'il voit, de réfléchir sur ce qu'il a déjà vu, et de fixer sa mémoire sur les premiers actes, pendant que les

1, Sur cette préférence donnée par Corneille aux vers de Cinna sur ceux du Cid et d'Horace, V. notre Étude, p. xi.i.

EXAMEN DE CINNÀ. lia

derniers sont (livrait ses yeux. C'est l'incommodité des pièces embarrassées ' . qu'en termes de l'art on nomme implexes, par un mot emprunté du latin, telles que sont Rodogune et Héraclius. Elle ne se rencontre pas dans les simples; mais, comme celles-là ont sans doute besoin de plus d'esprit pour les imaginer et de plus d'art pour les conduire², celles-ci, n'ayant pas le même secours du côté du sujet, demandent plus de force de vers, de raisonnement, et de sentiments pour les soutenir³.

1. Des pièces embarrassées ; c'est-à-dire chargées d'événements et dont l'action est compliquée.

2. Les pièces implexes ont besoin de plus d'art, si l'on veut, pour les conduire, c'est-k-dire de plus de dextérité, d'habileté de main : mais la conduite de Britannicus, de Bérénice, bien que très simples d'action, et à cause de cette simplicité même, n'a pas demandé moins d'art que celle de Rodojune ou à'Héraclius.

3. Corneille semble professer ici, tout compte fait, une estime égale pour les deux genres de pièces qu'il vient de distinguer ; mais, au fond, il donnait au succès dans celui des implexes une préférence dont sou Examen de Rodogune ne nous permet pas de douter.

Livre Ier de ses Essais, chapitre xxm

L'empereur Auguste, estant en la Gaule, receut certain advisement d'une coniuration que luy brassoit L. Cinna: il délibéra de s'en venger, et manda pour cet effect au lendemain le conseil de ses amis. Mais la nuict d'entre deux, il la passa avecques grande inquiétude, considérant qu'il avoit à faire mourir un ieune homme de bonne maison et nepveu du grand Pompeius, et produisoit en se plaignant plusieurs divers discours : « Quoy doncques, disoit il, sera il vray que ie demeureray en crainte et en alarme, et que ie lairray mon meurtrier se promener ce pendant à son ayse? S'en irait quitte, ayant assailly ma teste, que i'ay sauvée de tant de guerres civiles, de tant de batailles par mer et par terre, et aprez avoir estably la paix universelle du monde ? sera il absolt, ayant délibéré non de me meurtrir seulement, mais de me sacrifier"? » car la coniuration estoit faicte de le tuer comme il feroit quelque sacrifice. Aprez cela, s'estant tenu coy quelque espace de temps, il recommenceoit d'une voix plus forte, et s'en prenoit à soy mesme : « Pourquoy vis tu, s'il importe à tant de gents que tu meures? N'y aura il point de fin à tes vengeancees et à tes

1. Dans ce chapitre du livre I de ses Essais, vaguement intitulé, *Dioers événements de même conseil*, Montaigne examine quelle conduite il est le plus utile aux princes et le plus généreux de tenir lorsqu'un complot politique formé contre leur vie les met dans le cas de sévir. Il commence par raconter le trait de clémence de François de Guise envers un gentilhomme protestant, convaincu de l'avoir voulu assassiner pendant le siège de Rouen (1562). 11 passe de là à l'histoire de Cinna et d'Auguste : le récit qu'il en fait n'est qu'une traduction assez libre du chapitre ix du

livre I du *De clementia*. Cette traduction, mise par Corneille en tête de la première édition de *Cinna* 1643), à la suite du texte de Sénèque, a passé de là dans toutes les éditions suivantes ; elle devait, à ce titre, figurer dans celle-ci. A défaut d'un mérite de fidélité de tout point exacte, auquel son auteur ne visait pas, elle fait valoir le récit du philosophe par le charme d'une langue forte et naïve et mêlée d'expressifs latinismes.

cruautez? Ta vie vault elle que tant de dommage se face pour la conserver ? » Livia, sa femme, le sentant en ces angoisses : « Et les conseils des femmes y seront ils receus? lui dict elle : fay ce que font les médecins ; quant les receptes accoustumées ne peuvent servir, ils en essayent de contraires. Par sévérité, tu n'as iusques à cette heure rien prouffité : Lépidus a suyvi Salvidiénus ; Muréna, Lépidus ; Gaepio, Muréna; Egnatius, Caepio : commence à expérimenter comment te succéderont la doulceuret la clémence. Ginna est convaincu ; pardonne-luy : de te nuire désormais, il ne pourra, et prouffitera à ta gloire. » Auguste feut bien ayse d'avoir trouvé un advocat de son humeur, et ayant remercié sa femme, et contremandé ses amis qu'il avoit assignez au conseil, commanda qu'on feist venir à luy Cinna tout seul ; et ayant faict sortir tout le monde de sa chambre, et faict donner un siège à Ginna, il luy parla en cette manière: « En premier lieu, ie te demande, Cinna, paisible audience¹ ; n'interromps pas mon parler: ie te donray temps et loisir d'y respondre. Tu sçais, Ginna, que t'ayant prins au camp de mes ennemis, non seulement t'estant faict mon ennemy², mais estant nay tel, ie te sauvay, ie te meis entre mains tous tes biens, et t'ai enfin rendu si accommodé³ et si aysé, que les victorieux sont envieux de la condition du vaincu : l'office du sacerdoce que tu me demandas, ie te l'octroyay, l'ayant refusé à d'autres, desquels les pères avoyent tou-

siours combattu avecques moy. T'ayant si fort obligé⁴, tu as entrepris de me tuer. » A quoy Ginna s'estant escrié qu'il estoit bien esloigné d'une si meschante pensée : « Tu ne me tiens pas, Ginna, ce que tu m'avois promis, suyvit Auguste ; tu m'avois asseuré que ie ne seroys pas interrompu. Ouy, tu as entrepris de me tuer en tel lieu, tel iour, en telle compaignie, et de telle façon. » Et le veoyant transi de ces nou-

1. Audience se disait fort bien pour action d'écouter, attention. Ce sens a vieilli.

2. T'estant fait mon ennemi/.. . Proposition absolue (pour, alors que tu t'étais fait mon ennemi...), répondant à l'un des tours latins les plus usités. Cette forme de phrase était encore en usage au commencement du ^{xvi} siècle. Malherbe écrivait : « N'ayant écrit que vous partirez... (Comme vous n'aviez pas écrit que vous partiriez...) pour venir ici, et ne vous y voyant point, je pensais, etc. » Lettres à divers, ô.

⁴6. Accommodé, se disait au sens de, à l'aise, riche. — « J'ai découvert sous main qu'elles ne sont pas fort accommodées. » • (Molière, l'Avare, I, n.)

4. T'ayant si fort oblir/é, tu as entrepris. Même tour, dans un ordre inverse de propositions.

MONTAIGNE

velles, et en silence, non plus pour tenir le marché de se taire, mais de la presse de sa conscience : « Pourquoi, adiousta il, le fais tu? Est ce pour estre empereur? Vrayement il va bien mal à la

chose publique, s'il n'y a que moy qui t'empesche d'arriver à l'empire. Tu ne peulx pas seulement deffendre ta maison, et perdis dernièrement un procez par la faveur d'un simple libertin¹. Quoy ! n'as tu pas moyen ny pouvoir en aultre chose qu'à entreprendre César? le le quitte², s'il n'y a que moy qui empesche tes espérances³. Penses tu que Paulus, que Fabius, que les Cosséens et Serviliens te souffrent, et une si grande troupe de nobles, non seulement nobles de nom, mais qui par leur vertu honnoient leur noblesse? » Aprez plusieurs aultres propos (car il parla à luy plus de deux heures entières) : « Or va, luy dict il, ie te donne, Cinna, la vie à traistre et à parricide, que ie te donnay aultrefois à ennemy ; que l'amitié commence de ce iourd'huy entre nous : essayons qui de nous deux de meilleure foy, moy t'aye donné ta vie⁴, ou tu l'ayes receue. » Et se despartit d'avecques luy en cette manière. Quelque temps apre, il luy donna le consulat, se plaignant de quoy il ne lui avoit osé demander. 11 l'eut depuis pour fort amy, et feut seul faict par luy héritier de ses biens. Or depuis cet accident, qui adveint à Auguste au quarantiesme an de son aage, il n'y eut iamais de coniuration ny d'entreprinse contre luy, et receut une juste récompense de cette sienne clémence.

1. Libertin, traduit exactement le liber tinvs hnmo du texte. — fÀbcrtinus se disait, comme liber tus, des affranchis. Plus laid libertinus servit à désigner les fils d'affranchis.

2. Le quitter (quitter la chose), se disait au sens de, céder, quitter la partie, quitter la place. — « Mon Père, lui dis-je, je In rjni/t,-. >i cela est. • Pascal. Provinciales, VU.

Ho! [toussez, je le quitte, et m; rai-mine plus.

Molière, Dépit amoureux, 11, i.

3. D'après la ponctuation du texte que Montaigne avait sous les yeux cette phrase se terminait après *si spes tuas solus impedito*. V. ce qui a été dit précédemment du vrai texte, p. 99, n. -2.

•i. Qui de nous deux... mu)/ t'aye donné la vie... Ce tour parle subjonctif répond a celui de la phrase latine : *Utrum ego meliore tude vilain tibi dewêrim, an tu debeas*.

< ORNEILLB. — CINNA.

LETTRE DE BALZAC A CORNEILLE

Du 17 janvier 1643.

Monsieur,

J'ai senti un notable soulagement depuis l'arrivée de votre paquet, et je crie miracle dès le commencement de ma lettre. Votre Cinna guérit les malades, il fait que les paralytiques battent des mains, il rend la parole à un muet, ce serait trop peu de dire à un enrhumé. En effet, j'avais perdu la parole avec la voix; et, puisque je les recouvre l'une et l'autre par votre moyen, il est bien juste que je les emploie toutes deux à votre gloire, et à dire sans cesse : La belle chose ! Vous avez peur néanmoins d'être de ceux qui sont accablés par la majesté des sujets qu'ils traitent, et ne pensez pas avoir apporté assez de force pour soutenir la grandeur romaine⁵. Quoique cette modestie me plaise, elle ne me persuade pas, et je m'y oppose pour l'intérêt de la vérité. Vous êtes trop subtil examinateur d'une composition universellement approuvée; et s'il était vrai qu'en quelque'une de ses parties vous eussiez senti quelque faiblesse, ce serait un secret entre vos muses et vous; car

je vous assure que personne ne l'a reconnue. La faiblesse seroit de notre expression*, et non pas de votre pensée : elle viendrait du défaut des instruments, et non pas de la faute de l'ouvrier; il faudrait en accuser l'incapacité de notre langue.

Vous nous faites voir Rome tout ce qu'elle peut être à

1. Balzac, retiré loin de Paris, dans sa terre, venait d'y recevoir un exemplaire du *Cinna* imprimé depuis peu, avec une lettre de Corneille qui, malheureusement, s'est perdue.

2. C'était sans doute par bienséance de modestie que Corneille avait exprimé, dans sa lettre d'envoi, cette crainte, à laquelle répond Balzac. On ne trouve ni dans son *Examen de la pièce* (V. plus haut), ni ailleurs dans son œuvre, aucune trace de ce scrupule.

3. La faiblesse serait de notre expression, c'est-à-dire, tiendrait à l'insuffisance des moyens d'expression que notre langue offre au génie.

LETTRE DE BALZAC A CORNEILLE

Paris, et ne l'avez point brisée En la remuant. Ce n'est point une Rome de Cassiodore, et aussi déchirée qu'elle était au siècle des Théodores¹ : c'est une Rome de Tite- Live, et aussi pompeuse qu'elle était au temps des premiers Césars. Vous avez même trouvé ce qu'elle avait perdu dans les ruines de la République, cette noble et magnanime fierté; et il se voit bien quelques passables traducteurs de ses paroles et de ses locutions, mais vous êtes le vrai et le fidèle interprète de son esprit et de son courage. Je dis

plus, Monsieur, vous êtes souvent son pédagogue², et l'avertissez de la bienséance quand elle ne s'en souvient pas. Vous êtes le réformateur du vieux temps, s'il a besoin d'embellissement ou d'appui. Aux endroits où Rome est de brique, vous la rebâissez de marbre³ : quand vous trouvez du vide, vous le remplissez d'un chef-d'œuvre ; et je prends garde que ce que vous prêtez à l'histoire est toujours meilleur que ce que vous empruntez d'elle. La femme d'Horace et la maîtresse de Cinna, qui sont vos deux véritables enfantements, et les deux pures créatures de votre esprit ne sont-elles pas aussi les principaux ornements de vos deux poèmes ? Et qu'est-ce que la sainte antiquité a produit de vigoureux et de ferme dans le sexe faible, qui soit comparable à ces nouvelles héroïnes que vous avez mises au monde, à ces Romaines de votre façon ? Je ne m'ennuie point, depuis quinze jours, de considérer celle <iue j'ai reçue la dernière. Je l'ai fait admirer à tous les habiles de notre province ; nos orateurs et nos poètes en disent merveilles, mais un docteur de mes voisins, qui se met d'ordinaire sur le haut style, en parle certes d'une étrange sorte⁴ ; et il n'y a point de mal que vous sachiez

1. Balzac, en vrai rhéteur, ne manque jamais de faire valoir par les contraires, selon la recette de l'École, l'objet de ses admirations et de ses louanges. Mais à quoi sert d'opposer, comme il le fait ici. la Rome de Cassiodore, la Home du Gotli Tliéodoric, à celle de Tito Live ? Était-ce donc un mérite au poète de n'avoir pas pris l'une pour l'autre ?

2. Son /><:<la(/o(/ue. Ce mot se prenait alors en meilleure part qu'aujourd'hui. L'usage qu'en fait Balzac en cet endroit n'en est pas moins ridicule. L'éloge, ainsi pousse, porte à faux et de-

vient même désobligeant. Ce n'est pas l'auteur de Cinna qui prend sur lui d'avertir Rome des bien-

■ . et se fait réformateur du vieux temps par les embellissements qu'il apporte à l'histoire : c'est le M^o de Scudéri, c'est La Calprenède, dans leur Rome de fantaisie

3. Allusion à un mot d'Auguste sur la Rouille nouvelle, son ouvrage. V. Suétone, ch. xxviii.

4. Ce docteur, qui se met ordinairement sur le haut style, a tout l'air de n'être qu'un prête-nom. L'adorable furie est du pur Balzac.

Jusqu'à où vous avez poché son esprit. Il se contentait le premier jour de dire que votre Emilie était la rivale de Gaton et de Brutus dans la passion de la liberté. À cette heure il va bien plus loin. Tantôt il la nomme la possédée du démon de la République *, et quelquefois la belle, la raisonnable, la sainte et l'adorable Furie. Voilà d'étranges paroles sur le sujet de votre Romaine, mais elles ne sont pas sans fondement. Elle inspire en effet toute la conjuration et donne chaleur au parti par le feu qu'elle jette dans l'âme du chef². Elle entreprend, en se vengeant, de venger toute la terre; elle veut sacrifier à son père une victime qui seroit trop grande pour Jupiter même³. C'est à mon gré une personne si excellente, que je pense dire peu à son avantage, de dire que vous êtes beaucoup plus heureux en votre race que Pompée n'a été en la sienne, et que votre fille Emilie vaut, sans comparaison, davantage que Cinna, son petit-fils. Si cetui-ci * même a plus de vertu que n'a cru Sénèque⁵, c'est pour être tombé entre vos mains, et à cause que vous avez pris soin de lui. Il vous est obligé de son mérite, comme à Auguste de sa dignité. L'empereur le fit consul, et

vous l'avez fait honnête homme 6 ; mais vous l'avez pu faire par les lois d'un art qui polit et orne la vé-

1. Du démon de la République. Sur le sens antique du mot démon, Satjtwv, V. plus haut, p. 35, n. 4.

2. Balzac trouvait sans doute et reconnaissait dans l'Auguste de Corneille un admirable type de grandeur romaine ; pourtant, dans cette lettre de félicitations à l'auteur, c'est sur Cinna, sur Emilie qu'il s'arrête de préférence ; c'est Emilie surtout qui le ravit ; il admire et vante le nouveau chef-d'œuvre par les endroits qui paraissent avoir le plus vivement intéressé la société contemporaine et qu'elle applaudissait le plus volontiers. V. à ce sujet notre Etude (dernière partie), p. xnv et suiv.

3. Dans une des lettres que Saint-Évremond exilé, et déjà vieux, écrivait, longtemps après l'apparition de Cinna, à la duchesse de Mazarin, on trouve une apologie raisonnée du caractère d'Emilie, en réponse à cette dame, qui aurait voulu l'amante de Cinna moins obstinée à sa vengeance, plus touchée des remords de son complice, notamment dans la scène iv de l'acte III. Saint Évremond se refuse à toute concession aux critiques ou aux doutes de la duchesse, et avec moins d'emphase que Balzac, il porte aux nues, comme lui, l'héroïque fille du poète. Les impressions des premiers spectateurs de Cinna (V. notre Étude) se reflètent d'une manière iTKH-use dans cette partialité d'admiration pour Emilie commune aux deux écrivains.

4 Cettui-ci, pour celui-ci ; forme archaïque, qui devenait rare, et à laquelle Corneille ne tarda pas à renoncer. « Cettui-ci commence à n'être plus guère en usage », disait Vaugelas en 1647.

5. Allusion au jugement en trois mots de Sénèque sur Cinna {stolidi ingenii virum}.

G. Vous l'avez fait honnête homme. Pas déjà tant. Voir ses mensonges dans la scène première du second acte, puis ses remords sans effet, l'incohérence de toute sa conduite, enfin les vérités qu'il essuie de la bouche d'Auguste (acte V, scène re). et qu'il n'a que trop méritées.

L'EMPEREUR AUGUSTE A L'HOTEL DE RAMBOUILLET

rite, qui permet de favoriser en imitant, qui quelquefois se propose le semblable, et quelquefois le meilleur. J'en dirais trop si j'en disais davantage. Je ne veux pas commencer une dissertation, je veux finir une lettre, et conclure par les protestations ordinaires, mais très sincères et très véritables, que je suis, etc. '.

A L'HOTEL DE RAMBOUILLET

Madame,

La dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir, l'empereur Auguste fut le principal sujet de notre entretien. Je vous le fis considérer dans les commencements, dans le progrès et dans la perfection de sa gloire. Vous vîtes comme à l'âge de dix-neuf ans, il donna le change à la vieillesse et à l'expérience de Cicéron ;

comme dans une même pièce il joua trois ou quatre personnages différents ; comme il

1. Dans sa forme pédantesque, emphatique, et quoique plus d'une fois excessif, ou à côté, l'éloge était sincère ; une telle lettre signée d'un tel nom était un hommage de haut prix. Corneille eut soin de la reproduire dans une nouvelle édition de *Cinna* donnée en 1648 ; il se parait ainsi devant le public d'un de ces illustres suffrages qu'au commencement de *V Examen* de sa pièce il se félicite d'avoir obtenus.

2. V. ce que nous avons dit précédemment (p. i de notre Etude) de la place que prenait l'histoire romaine dans les lectures et les entretiens du monde de l'hôtel de Rambouillet. Ces pages, que nous citons. 1^{rs} premières du troisième des Discours adressés à la marquise sont, comme on le voit par le début, le résumé d'une conférence sur Auguste, que le docte et brillant écrivain avait faite, un soir, devant les habitués du célèbre hôtel), au temps où il le fréquentait encore (probablement avant 1640). Quoique marqué de trop de partialité et tournant au panégyrique déclamatoire, ce portrait d'Auguste, ce tableau des mœurs républicaines expirantes, ne laissent pas d'offrir certaines touches aussi justes que fortes. S'il entendit dans le salon d'Arthénice cette leçon d'histoire romaine, au temps où déjà il rêvait une nouvelle tragédie d'après le *De clementia* et Dion Cassius, Corneille dut, en écoutant Balzac, se sentir d'autant plus encouragé à mettre à la scène, sous ses plus nobles traits, et dans le plus beau jour, l'imposante figure du grand empereur.

montra aux Pères Conscrits, qui le voulaient traiter de jeune homme, qu'encre qu'il n'eût pas si longtemps étudié qu'eux, il en avait appris davantage, et comme il se servit adroitement de

leurs forces pour faire réussir ses desseins, au lieu qu'ils pensaient se servir de son nom et de son crédit pour rétablir leur autorité.

Je passai le plus légèrement que je pus sur le sanglant acte du triumvirat, dont il n'y eut pas moyen de nettoyer sa réputation, et souhaitai pour son honneur que cette partie de son histoire fût rayée de la mémoire des choses. Je m'arrêtai sur les fréquentes brouilleries, les réconciliations plâtrées et la dernière rupture de lui et de Marc- Antoine, et l'accompagnai jusques à Rome et jusques au jour de son triomphe après le fatal i voyage d'Egypte. Cène fut pas sans vous faire prendre garde par les chemins que la dextérité de son esprit se mêla toujours avec le bonheur de ses armes, et qu'ayant abattu dans la plaine de Philippes les deux chers enfants de la République, il crut n'avoir rien fait s'il ne se savait défaire des deux cohéritiers qu'il avait en la succession de la puissance de son oncle, afin d'assurer ce qu'il avait fait.

Il conduisit cette oeuvre admirablement. Il alla plus loin que son oncle et se mit en une meilleure assiette. La Vertu qui s'y opposa fut malheureuse ; la Force se trouva impuissante. Les empêchements lui servirent de passage pour y arriver. Et alors, Madame, les Romains commencèrent à connaître le dessein de la Providence, et la maladie mortelle de leur vieille République. Le repos qu'ils crurent être un bien essentiel leur tint lieu de liberté, qui ne leur sembla plus qu'un plaisir de fantaisie. Chacun fut bien aise d'être de loisir, après tant de fâcheuses affaires, et la douceur de l'oisiveté se coula si agréablement dans leur âme, qu'ils n'eussent pas voulu de leur première condition, quand Auguste la leur eût voulu rendre de bonne foi. Ils étaient si las de brigues et de partis, qu'ils reconnaissaient pour bienfaiteur celui qui leur

était la peine de se gouverner eux-mêmes ; et bénissaient son usurpation qui les avait délivrés de leur mauvaise conduite. « Puisqu'il nous mène, disaient-ils, dormons en assurance dans notre vaisseau ; faisons la débauche, si nous voulons; moquons-nous des

1. Sans doute au sens, alors fort usité, de, marqué par le destin ifatalis).

L'EMPEREUR AUGUSTE A L'HOTEL DE RAMBOUILLET

bancs et des pirates; il n'est pas possible de nous perdre, César nous répond de notre salut. »

Les petits-fils mêmes des consuls et des dictateurs oublièrent leur honneur pour aller après leur intérêt ; et laissèrent là une liberté ruineuse et imaginaire, pour se tenir à une obéissance comode et pleine d'avantages effectifs. Ils furent les plus souples et les plus assidus courtisans¹. Et quoiqu'ils portassent des noms qui avaient fait trembler les rois de la terre, ils ne se souciaient point qu'on les remarquât dans la foule des donneurs de bon jour demandant des grâces à la porte d'un de leurs citoyens. Us disaient que la fortune leur avait montré l'exemple de leur devoir et le chemin du palais d'Auguste; qu'ils allaient où les dieux étaient allés les premiers, et que, s'ils avaient changé de parti, le destin des choses et le démon de Rome avaient changé devant eux.

Ainsi cette âme véritablement souveraine et du premier ordre, qui avait un empire naturel sur les autres âmes, ne trouva plus de

contradiction ni de résistance. Les plus superbes reçurent le joug ; cédèrent à la supériorité de l'esprit ; ne firent point difficulté de passer sous une hauteur si élevée, ni de soumettre des vertus humaines à quelque chose de divin qu'ils reconnaissaient en la personne d'Auguste. Il ne resta plus, Madame, de courage farouche à dompter, plus de Caton, ni plus de Brutus, pour ressusciter un parti mort. La mutinerie perdit jusqu'à son souffle et à son murmure. L'envie se changea en admiration.

D'où je conclus, s'il m'en souvient bien, que l'Envie ne va pas toujours si avant que la Vertu ; que cette opiniâtre se lasse enfin de suivre cette constante, et qu'il y a un degré où le mérite étant parvenu, il est hors de la portée des mauvais souhaits et de la mauvaise volonté des hommes. Ensuite de quoi, Madame, un juge sans reproche, comme vous diriez M. Chapelain, élevant tant soit peu sa voix plus qu'à l'ordinaire, prononça ce beau décret en faveur d'Auguste et de sa nouvelle domination : « Qui est le pré-

1. Cf. Tacite, auquel Balzac emprunte jilu< d'un Irait, en lui laissant son amertume.— Posiio triumviri aomine, consulem se ferens et ad luendam plebem tribunitio jure contenterai ; ubi militent demis, populum annona, cunctos dulcedine otii pellexit, insurget paulalim, munia senatns, magistraluum, le.^um, in se trabere, nullo adversante; cum ferocissimi !>'••.■

acies aut proscription cidissentl ; céleri nobilium, quanto quis servi tio

promptior, opibus et bonoribus extollerentur ; ac novis ex rébus aucti, tuta et prxsentia quam oelera et perieulosa mallent... (Annales, I. i.)

somptueux qui se puisse plaindre que le ciel soit au-dessus de lui ' ; qui puisse trouver étrange que la plus lumineuse des créatures soit la plus haute, et que le plus digne soit le plus grand ? »

Personne n'appela de cet arrêt.

Auguste fut couronné par le suffrage de toute la compagnie, après que sa vie eut été faite en petit de ma façon².

1. Chapelain, appelé à conclure, passe ridiculement du ton du panégyrique, déjà trop marqué dans le discours de Balzac, à celui de l'apothéose.

2. On peut rapprocher de cet extrait du Discours III de Balzac quelques pages de Y Entretien XXXI du même auteur, également sur Auguste, écrites en réponse à une question de l'académicien Conrart. — « Vous me demandez si ce grand homme a été' heureux; si après avoir changé la face de la République, si après s'être rendu maître de Rome victorieuse et triomphante, c'est-à-dire, de tout l'univers, il a joui paisiblement de sa grandeur. Je vous réponds que pour en venir là. il lui a fallu passer par des torrents de sang humain ; qu'un nombre infini de têtes cassées, de corps de consuls, de préteurs, de sénateurs, de chevaliers romains, lui ont servi de -degrés pour monter sur le trône. Quand ce serait pour se conserver qu'il aurait perdu tant de gens, toutes les fois qu'il a songé de combien de morts il a fallu qu'il ait assuré sa vie, cette seule pensée a été capable de gâter sa félicité. Aussi se plaignait-il souvent du malheur de sa condition avec ses confidents, et s'en faisait pitié à soi-même.

;> Quelle peine ensuite, quelle gêne sur le trône, d'être contraint de se dépouiller de la douceur de son naturel et de renoncer à sa propre inclination pour exercer une sévérité nécessaire...!

» Les ennemis, les rebelles, les méchants ne finissent point. La racine en demeure, quelques branches que l'on en coupe. 11 ne put donc pas dompter si généralement les esprits, qu'il n'en restât toujours de très fâcheux et très difficiles à gouverner; ni faire en sorte que le long calme dont il a joui n'ait eu ses nuages et ses mauvais jours. Les gens de son temps en disent bien davantage : s'il faut les en croire, il a vieilli en des alarmes continuelles. Il a cheminé dans des précipices : tout ce qu'il a pu faire avec toute sa bonté, avec toute sa vertu et toute sa fortune, c'est de se sauver en pleine paix et de mourir de mort naturelle, etc. »

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/cinnatragdie1600corn>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : [li-regratuitement.com](https://regratuitement.com). Tout ce que nous ajoutons reste libre.